

LE MARQUIS DE T***,
OU
L'ÉCOLE
DE LA
JEUNESSE.

Omnis Amor magnus, sed aperto in conjugi majori;
Hanc Venus, ut vivat, ventilat ipsa faciem. *Prop. 1.4.*

Troisième Partie.



À LONDRES.

M. DCC. LXXI.



ARMY

1822



LE MARQUIS DE T***,
OU
L'ECOLE
DE LA JEUNESSE.

IV.^{me} LIVRE.
LE MARIAGE.

ELA Nature & la Raison veulent que l'on se marie : la Religion fait une auguste solennité de l'union des Époux : la Société ne commence que de ce moment à nous compter au rang des citoyens : jusqu'alors isolés, cosmopolites, égoïstes même, nous n'avons ni famille, ni patrie ; nous sommes peu sensibles à ces chers intérêts qui excitent l'homme parfait : malheur sur celui n'ose s'imposer ce joug salutaire ! il ne mérite que l'abandon, l'opprobre, la haine des honimes. Le goût du mariage est une source de vertus ; ceux qui font le sujet de ces Mémoires en seront un exemple.

Monsieur le Maréchal de Th^r. venait de
III.^{me} Partie.

tout disposer pour l'union de son fils avec Léonore : avant de se rendre chés monsieur & madame d'E***, il apprit à ses amis, que le jour de cet heureux mariage était marqué dans la semaine suivante : il demanda en riant au Comte de T***, s'il ne prendrait pas à peu-près ce temps pour unir le Marquis & l'aimable Hélène. — Je le désirerais beaucoup, répondit le Comte, si j'étais assuré que l'esprit & le cœur de mon fils ont acquis le degré de maturité convenable pour un engagement si saint : les dispositions où il se trouvera peuvent seules me déterminer à cette importante démarche plutôt que je ne l'avais résolu. — Le Maréchal plaidala cause du Marquis avec beaucoup de chaleur. Il convint au reste que rien n'était plus raisonnable que les dispositions du Comte,

C'était le jeune de Th*** qui avait engagé son père à sonder monsieur de T*** sur ce mariage. Il ne doutait pas que ce ne fût oublier infinitement son ami, Hélène elle-même, & madame de T***. Il attendait impatiemment d'être instruit de la réponse qu'on aurait faite au Maréchal, pour être le premier à porter à Marquis une nouvelle qui devait lui être si agréable. Lorsqu'il fut ce qu'avait dit monsieur de T***, il ne douta plus de la réussite, puisqu'elle dépendait de l'empressement d'un amant passionné. En sortant pour aller chés le Baron d'E***, le Vicomte s'empara de lui & du jeune de Saint-A*** ; ils montèrent

tous-trois dans la même voiture: ce fut-là que l'amiante de Léonore révéla au Marquis ce qu'il appelait le *mystère de son bonheur*. Le jeune de T^{...} remercia son ami. — Je ne mérite guères, lui dit-il, les soins que vous prenez pour moi: mais je n'en ai pas moins de plaisir à vous assurer que je sens toute l'importance de l'avis que vous me donnez.

La joie & les plaisirs accueillirent d'abord chés monsieur d'E^{...} une société que l'amour & l'amitié y rassemblaient; mais la satisfaction qu'elle y goûtait, fut bientôt troublée par un accident qui avait parus' éloigner. La crise que le Marquis de M^{...} avait effuyée la veille était si violente, qu'on fut surpris le matin, lorsqu'il assura qu'il se trouvait beaucoup mieux. Il desira l'après midi qu'on le transportât chés monsieur d'E^{...}: on s'y prêta volontiers: sa maladie étant un fond de chagrin, on crut que la gaîté qu'il verrait briller sur le visage d'une jeunesse aimable, serait le plus efficace des remèdes. On eut lieu de s'applaudir de l'avoir satisfait, jusqu'à ce que le malade, ayant trop bonne opinion de ses forces, voulut faire quelques pas, appuyé sur le bras de son frère: c'était le dernier effort de la nature épuisée; il se trouva mal: on le porta chez lui, où bientôt il expira dans les bras du Chevalier. L'époux d'Adelaïde devint par-là Marquis de M^{...}, & il en prit le nom.

Le souper fut sérieux: tout le monde respectait la douleur de monsieur de M^{...} & de

son épouse : on ne débita pas ces insipides lieux-communs , inventés par les âmes froides , pour joindre à notre affliction le supplice d'entendre des mots vides ; on loua leur sensibilité. En effet quelle injustice de vouloir empêcher les bons cœurs de se montrer tels qu'ils sont ? Dans les regrets que nous causent la perte de ceux qui nous furent chers , l'excès est toujours condanable ; mais une douleur réglée quoique vive & profonde , est le pieux sacrifice que nous devons à leur mémoire. Le Maréchal surtout paraissait extrêmement frappé de cette mort. — *Nous venons de le voir , disait-il avec attendrissement ; & il n'est déjà plus ! Qu'est-ce donc que la vie des hommes ? un songe trompeur , beau quelquefois , & le plus souvent affreux.* Il avait été lié particulièrement avec le Marquis de M^{me} ; il était instruit de la cause de cette maladie qui venait de le mettre au tombeau : tandis que le Comte de J^{ee} & le Vicomte de Th^{ee} reconduisaient de bonne-heure monsieur & madame de M^{me} , le Maréchal fit au reste de l'assemblée le récit des avantures de son ancien ami.

*HISTOIRE du Marquis D E M^{me} ,
& de CLARE BOURGEOIS.*

« J E connaissais le Marquis de M^{me} dès sa plus tendre jeunesse ; & quoiqu'il fût moins âgé que moi de plusieurs années , je peux dire que nous avons été élevés ensemble. Durant

nos premières campagnes ; nous étions si parfaitement unis, qu'on nous voyait rarement l'un sans l'autre. Son humeur a toujours été sérieuse, ou plutôt mélancolique : l'amour, vous le savez, est pour ces caractères une passion dangereuse, qui les met toujours hors d'eux-mêmes, tantôt par les transports de la joie, & plus souvent encore en les plongeant dans les horreurs du desespoir.

Partout où nous fumes en garnison, de M... fut se garantir des charmes de ces coquettes dont les villes de guerre sont ordinairement assez bien fournies. Son âme droite & vertueuse, pour s'attacher, cherchait un objet estimable. Ce fut à notre retour à Paris que mon ami trouva ce cœur digne du sien : mais il eut le malheur de choisir dans un ordre de citoyens trop au dessous de lui, pour être sûr que sa famille approuverait son amour. Cependant, pour le blâmer, il ne faisait pas avoir vu la jeune-personne; car elle était d'un mérite si rare, d'une beauté si touchante, qu'elle eût gagné tous les suffrages, comme elle avait captivé son amant. Voici quelle était son origine.

Le fils d'un riche Négociant de cette Capitale fut envoyé par son père à Dublin pour les affaires de leur commerce. Ce jeune-homme n'était pas toujours occupé ; il employait le temps où sa présence n'était pas nécessaire dans la ville, à en parcourir les environs. Le petit pays *Kilkenny* est tout proche, & l'un des

plus agréables cantons de l'Irlande. Le jeune Français y fit connaissance avec un Marchand de soieries nommé *Patrice Kitill*. Ils se traitèrent réciproquement; & quand Patrice venait à Dublin, il était si gracieusement engagé par son ami, qu'il ne prenait point d'autre logement que sa maison. Patrice à son tour le recevait de son mieux à Kilkenny. Le jeune Français allait pour la troisième fois chezes Kitill, lorsqu'il découvrit qu'il avait une fille plus belle que tout ce que l'on pourrait imaginer (*). Voir la belle Dorothy, l'aimer, ouvrir son cœur à Patrice, & lui témoigner l'envie d'être son gendre, tout cela

(*) Voici le tableau que fait un Auteur fameux de ces belles Insulaires: « La beauté est si commune parmi les femmes d'Irlande, que, pour s'attirer une admiration extraordinaire, il faut qu'elles ressemblent aux plus brillantes descriptions des Romans; les Physiciens attribuent cette faveur de la nature à la température de l'air, qui défend l'île dans toutes les saisons de l'excès de la chaleur & du froid. Par des raisons moins faciles à expliquer, il arrive fort souvent que la campagne produit des beautés plus accomplies que la ville; & l'innocence des sentimens, étant d'ailleurs dans toutes sortes de pays, le partage des lieux champêtres, on peut regarder une belle paysanne d'Irlande comme ce qu'il y a au monde de plus séduisant par les charmes de l'esprit & du corps. Il leur manque à la vérité de la politesse, mais si c'est une qualité que la Nature ne donne point, elle met dans les femmes de tous les pays, une si heureuse disposition, à l'acquerir, que l'art & l'usage en font l'affaire à peu de frais. Tout dépend du motif & de l'occasion ». Pour & contre de l'Abbé Privat.

fut l'affaire d'un jour. Mais l'on ne fut pas aussi vite pour le reste. Kitill se contenta dans cette visite, d'assurer son ami, qu'il le préférerait à tous les jeunes-gens de sa connaissance.

Le généreux Kitill était honnête-homme, prêt à obliger tout le monde ; il fut bon fils & bon mari ; il était bon père, excellent ami ; mais il n'était pas chrétien (*). Une Idole antique, monstrueuse, était la divinité que de tout temps on avait adoré dans sa famille. Lorsque le jeune Français revint à Kilkenny, il pressa de nouveau Patrice de l'unir à la belle Dorothy. Avant de lui répondre, Kitill le conduisit à un petit oratoire, situé dans l'endroit le plus reculé de sa maison, & là, lui montrant l'objet de son culte, il lui dit ces paroles : —Mon fils, je te découvre ce que jusqu'à-présent j'ai caché à mes meilleurs amis : ce que tu vois m'est plus précieux que la vie, que ton amitié, & que ma fille même : pour obtenir Dorothy, tu détermineras-tu à adorer le même Dieu que moi ; ce Dieu qu'adore ton amante — Le jeune Français fut surpris ; il frissonna d'horreur, & demeura sans répondre : —Tu hésites, continua l'Irlandais Idolâtre ? —Non, repliqua Bourgeois (c'est ainsi que se nommait le jeune-homme) mais, mon ami, votre fille est si belle, l'empire que ses charmes & ses ver-

(*) La Religion chrétienne n'est pas encore établie dans certains cantons reculés de l'Islande. Pour-~~er~~tre de l'Abbé Prévôt.

tus lui donnaient sur mon cœur , était déjà si puissant & si doux , qu'il m'a falu recueillir toutes mes forces & toute ma raison , pour renoncer à elle. — Je t'aprouve , reprit Kittle , de ne pas changer ton Dieu , quel qu'il soit , pour le mien : toutes les Religions sont également bonnes (*) ; mais celui qui quitte la sienne , pour embrasser celle d'un autre , est un lâche capable de vendre son père. Comment aurais-je pu compter sur les sermens qui t'auraient lié à ma fille , si tu n'avais pas tenu ceux que mille fois sans doute tu fis de servir ton Dieu ? Écoute-moi : j'ai seulement voulu te sonder : mais si tu m'assures que tu ne contraindras point les sentiments de Dorothy , je te connais pour un homme - de - bien , je t'en crais , & je te la confie. Transporté de joie , le jeune-homme allait jurer , que sa belle maîtresse serait toujours parfaitement libre. — Donne-moi ta

(*) Il faut se rappeler que c'est un idolâtre qui parle : la Religion Chrétienne nous apprend que cette maxime est fausse. Mais , dira-t-on , l'intolérance est un esprit de vertige , dont les progrès ne peuvent être regardés que comme une éclipse de la raison humaine ; & nous avons des preuves que le Législateur des Chrétiens était lui-même le plus tolérant de tous. D'accord : les Payens irrités par quelques Chrétiens dont le zèle était indiscret , furent intolérants & cruels : lorsque l'Église eut le dessus , des Ministres aveuglés par leurs passions , imitèrent les Persécuteurs , & je conviens que ce ne saurait être là l'esprit de celui qui dit : Je ne veux que des serviteurs volontaires. Le mot de Tibère , Laissons aux Dieux le soin de se venger eux-mêmes , était de bon-sens , & digne d'un meilleur Prince.

parole , intérrompit Kitill , c'est le serment de l'honnête-homme.... Demande l'aveu de tes parens , ajouta-t-il , & dès que je l'aurai vu , je t'unirai avec celle qu'adore ton cœur. Va , mon cher fils , en te l'accordant , je crais te faire un présent d'ami. Marque à ton père que la dot de ma fille est de dix mille livres sterlings , & que ce ne sera pas tout : j'en garde deux fois autant ; ce fonds ne diminuera pas entre mes mains , & je n'ai point d'autre héritier qu'elle—. Le jeune Bourgeois écrivit à son père tout ce que vous venez d'entendre , à l'exception de l'article qui concernait la religion de sa maîtresse. Ses parens ne firent pas difficulté de donner les mains à un établissement aussi avantageux , quoiqu'il dût retenir leur fils loin d'eux , au moins pour quelque temps : la cérémonie de l'union se fit d'abord devant l'Idole ; & le jeune Français s'y prêta , à condition qu'un Ministre (il était protestant) la répéterait dans le Temple. Kitill lui répondit , Qu'il l'entendait de la sorte ; parce que les bénédictions d'un Dieu n'étaient que pour ceux qui crayaient en lui ; & que le mariage était d'ailleurs un contrat civil que la religion du pays devait rendre plus notoire & plus solennel. Ainsi le jeune Français épousa Dorothy Kitill , & continua de faire son commerce à Dublin. Son épouse allait passer une partie de l'année auprès de son père : c'avait été une des conditions de l'alliance.

Les premières années de son mariage, Dorothy donna deux filles à son mari. Vous savez ce que l'on dit de la beauté des femmes d'Irlande. Dorothy les surpassait toutes; & ses charmantes filles, lorsqu'elles furent dans l'âge de plaisir, étaient plus belles que leur mère. Patrice Kitill les vit craître, & son cœur fut témoin de la félicité de sa chère Dorothy. Enfin, comblé d'années, il s'éteignit entre les bras de sa fille, après lui avoir recommandé de suivre son mari en France, sans murmurer, s'il voulait l'y conduire: mais il lui ordonnait de mettre auparavant dans son tombeau la statue de leur Dieu.

Ce qu'il avait prévu arriva: Bourgeois venait d'apprendre la mort de sa mère; se voyant libre, il proposa à son épouse d'aller à Paris, remplir auprès de son père les mêmes devoirs qu'ils avaient promis de rendre à maître Patrice Kitill tout le temps de sa vie. Comme Dorothy chérissait aussi tendrement son mari, qu'elle en était aimée, elle lui répondit que sa patrie ferait partout où il lui plaisir de la mener. Ils convertirent donc toute leur fortune, qui était très-considerable, en bons effets sur les plus fameux Négocians de Paris & de Londres; Dorothy exécuta les dernières volontés de son père, & ils prirent la route de la Capitale d'Angleterre.

Clare, l'aînée de leurs filles, avait alors quinze ans. Le séjour de monsieur Bourgeois à Londres fut très-court: cependant la beauté

de ses filles y fit du bruit, & s'il l'eût voulu ; il pouvait les y marier très-avantageusement. Mais il n'eut pas la force de se priver sitôt de ce qu'il avait de plus cher : d'ailleurs, & ce fut-là sa principale raison, il les crut nécessaires à leur mère, qui, sans ces chères filles, se fut trouvée presqu'isolée dans un pays inconnu. Il passa en France avec toute sa famille, & vint à Paris : le père & le fils se revirent avec beaucoup de joie. Dorothy fut bientôt chérie du vieillard autant que son fils lui-même. Le jeune Bourgeois, déjà riche, fut mis par son père à la tête d'une maison opulente : il aurait pu quitter son commerce, & s'annoblir par quelque charge ; mais il avait appris de Kitill à respecter son état : il crut qu'il valait mieux être utile à son pays, en restant le premier des Négocians, que de se faire avec un parchemin, un être inutile & le dernier des Nobles. Il continua son premier genre de vie ; tandis que son heureux père était tranquille au milieu d'une famille qui comblait de joie & de satisfaction les derniers momens de sa vie.

Ce fut alors que le Marquis de M*** vit l'aimable Clare. La maison du Marchand était située dans le plus beau quartier de Paris, & les deux sœurs occupaient ordinairement une place dans la boutique. Mon ami m'a raconté qu'il éprouva un tremblement universel, en voyant Clare pour la première fois ; & tel fut l'indice de la passion la plus vive &

la plus constante. Il fit arrêter sa voiture, & demeura longtemps à regarder cette belle personne & sa sœur, sans en être remarqué. Il s'enivrait de plaisir & d'amour, ne croyant pas que rien pût augmenter l'enchanteinent, lorsque Clare sourit en parlant à sa sœur: ce fut alors que de M^{me} crut voir une divinité: toutes les grâces vinrent animer ce charmant visage.... Mais pourquoi vous la peindre? je l'ai vue: il est ici de jeunes Beautés qui l'égalent, & peut-être la surpassent. [Ses yeux fixèrent Hélène & Léonore.]

En un même jour, le jeune de M^{me} perdit sa liberté, & l'idée de ce qu'il devait à sa naissance: Un Officier, qui s'était distingué à la tête de son régiment dans trois actions différentes; que décorait déjà le premier prix de la valeur, résolut de cacher son nom, & d'entrer chés monsieur Bourgeois comme garçon-marchand, pour jouir à chaque instant du jour de la vue de sa maîtresse, en attendant que l'occasion se présentât de l'épouser, sans se faire tort dans le monde.

Pour réussir dans ce projet, il écrivit à un Négociant de Lyon dont il était connu, & qu'il avait essentiellement obligé, en lui rendant un soldat son fils unique, qu'il avait sauvé de la punition sévère que méritaient ses desobéissances. Il pria ce Marchand de le faire passer pour son fils, sous le nom duquel il le placerait chés monsieur Bourgeois, son correspondant à Paris, pour apprendre le

commerce sous les yeux de cet honnête-homme. Il l'assurait en-même-temps, & lui engageait sa parole d'honneur de ne rien faire dans cette maison qui pût occasionner le repentir de la complaisance qu'il exigeait de lui. Monsieur *Lavarenne* (c'est le nom du Négociant Lyonnais) devait trop au Marquis de M^{me} pour lui refuser ce service: il écrivit donc à son Correspondant, *Qu'il lui envoyait son fils, & le recommandait à ses soins; qu'il le priait cependant de ne pas avoir absolument égard à son affiduité, parce qu'il se trouvait assez riche pour lui faire prendre une autre état que le sien, s'il n'avait pas de goût pour le commerce: il lui avouait que son principal but était de le former aux manières douces & aisées de la Capitale.*

En s'exprimant de la sorte, monsieur *Lavarenne* voulait obliger doublement le Marquis, & faire en sorte qu'on ne l'astreignît pas à la vie sédentaire & gênante des garçons-marchands. La réponse de monsieur *Bourgeois* fut telle qu'on pouvait la désirer. On ne tarda pas à voir arriver de grandes malles, suivies d'un jeune-homme que le soleil avait un peu bruni, mais fort bienfait & de bon-air. Mon ami avait pris une chaise à cinq lieues de Paris, & paraissait arriver de Lyon. Il présente les lettres de son père, monsieur *Lavarenne* Négociant, & dans l'instant il est reçu comme s'il avait été de la famille même de monsieur *Bourgeois*.

Vous peindre l'allégresse, le ravissement du pauvre Marquis, lorsqu'il se vit, dès le soir même, placé à côté de la belle Clare, il faudrait pour cela que je fusse à l'âge de monsieur le Marquis de T***, & que les beaux yeux de la divinité de son cœur m'inspirassent. Je vous dirai tout simplement que le Marquis était au comble de ses vœux. Il ne dormit pas durant plusieurs nuits; l'idée qu'il était sous le même toit que mademoiselle Clare, faisait battre son cœur aussi vivement, que lorsqu'il avait pour la première fois entendu sa voix touchante, & qu'en qualité de fils d'un ami de la maison, annoncé, attendu, désiré même, il avait pris un baiser sur ses belles joues.

Les malles que le faux Lavarenne avaient amenées, renfermaient des présens pour madame Bourgeois & pour ses filles. Ils donnèrent la plus haute idée de la fortune du Correspondant, & cette attention obligeante disposa les jeunes-personnes en faveur de son fils.

Malgré la vivacité de son amour, le Marquis eut la délicatesse de vouloir connaître le cœur de sa maîtresse avant de se déclarer. Il fut se contraindre assez pour paraître indifférent, & commander même à ses regards: mais s'il s'interdit cette route ordinaire & facile, il en prit une immancable pour se faire aimer, ce fut de paraître aimable (*). Cet amant ca-

(*) *Ut ameris, amabilis esto;*

Ingenii dotes corporis adde bonis. De Arte a.

ché fesait tout avec grâce; il joignait à une figure intéressante & noble, l'air aisè que donne le commerce du grand-monde, & beaucoup de cet esprit agréable qui amuse, charme, séduit, & n'humilie personne, parce qu'il ne consiste qu'à dire ce que tout le monde pense d'une manière heureuse & neuve. Il se diversifiait; il était toujours nouveau auprès de sa maîtresse; l'excès de sa tendresse, que la connaissance des vertus de Clare rendait chaque jour plus vive, ne lui permettait pas le moindre manque d'attention sur lui-même: il prodiguait les soins, les complaisances, les égards, comme fans y penser: Sa conduite disait: *Je ne prétens à rien; je ne veux rien; ce que je fais-là m'est naturel; que serait-ce si j'aimais!*... Et tout cela n'était pas énigmatique; on le voyait, on n'en pouvait douter.

Clare, la plus belle des filles qui fût alors, n'était ni vaine, ni coquette: elle sentit tout le bonheur de captiver ce jeune-homme aimable: bientôt ce sentiment devint un désir, & dès qu'elle eut formé le projet de rendre sensible le faux Lavarenne, elle aimait comme elle était digne de l'être. Aussi tendre, mais plus naïve & moins adraite que son Amant, elle ne fut pas déguiser comme lui le trouble de son cœur: le Marquis s'en aperçut, & sa tendresse, déjà sans bornes, s'accrut encore. — *Voila donc ce bonheur que je m'étais promis, se disait-il quelquefois! Qu'il est au-*

deffus de tout ce que j'avais imaginé ! elle ne me crait que son égal ; & moins riche qu'elle ne l'est elle-même, & cependant je suis aimé !... Mes titres, mon nom, mes biens sont inconnus ; elle ignore le rang que je lui donnerai dans le monde : c'est moi, moi-seul qu'elle aime ! Divine Clare, je le jure par vous-même, de ne respirer que pour vous—. Il a bien tenu le serment.

La précaution qu'avait prise le Négociant de Lyon, en envoyant son prétendu fils à Paris, de lui ménager une grande liberté, devint inutile. Le Marquis ne pouvait se souffrir un moment hors d'une maison qui renfermait ce qu'il avait de plus cher. Il ne pouvait se rassasier du plaisir de voir Clare. Cependant la jeune-fille, consumée d'un feu dont elle ne connaissait pas la nature, laissait paraître cette touchante langueur qui tend les laides aimables & la beauté plus séduisante. Souvent elle se sentait un besoin de répandre des larmes ; mais elle en eût rougi : Clare montait dans sa chambre, & pleurait sans être triste ; son état était délicieux & pénible tout-à-la-fois.

Dans ces conjonctures, quelques affaires de monsieur de M... demandèrent absolument sa présence, pour environ huit jours. Il se fit charger par son prétendu père (monsieur Lavarenne) d'une commission pour laquelle il falait entreprendre un voyage de huit jours ; mais il ne dit à personne que son absence dût

être si courte; il laissa même soupçonner que son père le rappelait. La tendre Clare ne put supporter l'idée d'une éternelle séparation. Dès qu'elle ne vit plus son amant, elle se trouva comme accablée: le nom de Lavarenne était toujours sur ses lèvres, sans qu'elle osât parler de lui: enselvie dans une rêverie profonde, elle ne voyait que Lavarenne: si quelqu'un le nommait, Clare rougissait, baissait les yeux, & cachait ses pleurs. Le troisième jour, ses parens s'aperçurent qu'elle changeait; le cinquième, une fièvre ardente la retint au lit. Les sanglots l'étouffaient: sa mère tâcha d'exciter sa confiance par les plus tendres caresses. Clare lui répondit: — *Ma chère maman, comment vous dire ce que j'ignore moi-même? Cependant... pour vous ouvrir entièrement mon cœur... je crais que s'il était ici... je me trouverais mieux....* Sa mère l'intérompit pour lui demander de qui elle voulait parler. Clare rougit, & ses pleurs redoublèrent.... Elle continua, sans paraître faire attention à la question que sa mère venait de lui faire. — *Je me dis à-tout moment: C'est-là où je l'ai vu: il devrait à-présent être là... il n'y est pas... mes yeux ne le rencontrent plus.... Je me dis tout cela malgré moi.... Ah! ma chère maman! pour quoi, dans ce moment même, éprouvai-je un serrement de cœur, & ne puis-je prononcer son nom?...* Elle laissa tomber sa tête sur le sein de sa mère; & la vertueuse Dorothy,

tremblante pour sa chère fille ; alarmée d'une passion qu'elle n'était pas sûre qui put être partagée, lui dit tout ce qu'elle put imaginer de plus raisonnable, pour l'engager à prendre quelqu'empire sur elle-même. Mais la raison peut-elle consoler l'amour ! Dorothy Kitill aigrit les maux de Clare, en lui faisant envisager que sa situation pouvait empirer.

Elle ne s'en tint pas-là : comme elle avait quitté la Religion de son père depuis la mort de ce dernier, & que le préjugé de l'enfance lui donnait de fréquens remords, elle ne put se défendre, dans ce moment de trouble, de regarder la passion de sa fille aînée comme une punition que leur infligeait son premier Dieu, qui n'était autre chose que l'*Amour* ou la *Nature produitrice* : elle communiqua cette idée à son époux, qui réussit à calmer sa conscience agitée, en lui faisant comprendre, que les hommes adoraient tous le même Dieu, sous des noms différens.

Le huitième jour, celui où le Marquis devait arriver, on commençait à craindre les suites de la mélancolie où Clare était plongée : Dorothy qui en connaissait la cause, ne doutait pas que la présence du jeune Lavarenne ne fût le plus sûr remède : cependant devait-elle l'employer ? il devenait dangereux, si sa fille n'était pas aimée. L'état où Clare se trouva quelques heures après, ne permit pas à madame Bourgeois de balancer : quelqu'envie qu'elle eût de pénétrer les dispositions du jeune

Lavarenne , avant de lui écrire & de lui dévoiler l'état de sa fille , le danger pressant où elle la voyait ne lui permettait pas d'en prendre les moyens. Elle écrivait donc ce que la tendresse maternelle lui dictait , lorsque le Marquis revint.

Le faux Lavarenne n'avait pas moins souffert que Clare elle-même : il était temps que ses affaires se terminassent ; un jour de plus , il les abandonnait. En entrant chez monsieur Bourgeois , les yeux du Marquis se fixèrent sur la place que devaient occuper Clare & Charlotte. Leur absence parut lui donner quelqu'inquiétude ; non qu'il soupçonnât l'indisposition de Clare , & moins encore qu'il en était la cause , mais un instant de retard , pour voir l'objet qu'idolâtrait son cœur , lui paraissait un supplice cruel. Il s'approcha de monsieur Bourgeois , & l'ayant embrassé , il lui demanda comment se portait sa famille. Le Marchand que sa femme n'avait pas entièrement instruit , laissa paraître toute son inquiétude sur la maladie de sa fille aînée. Le faux Lavarenne pâlit , en apprenant cette fatale nouvelle ; peu s'en salut qu'elle ne lui causât une révolution fâcheuse. Il se hâta de se rendre auprès de Clare ; il la trouyé entre les bras de sa mère & de sa sœur , qui l'engageaient à prendre courage : elles employaient les plus tendres soins & les plus vi-yes caresses pour la consoler. Dès qu'il parut , la jeune-fille , qui n'était pas préparée , fit

un cri , & s'évanouit. Alors monsieur de M^{me} ne se connut plus : il s'avance , les yeux & les bras levés vers le ciel , comme un homme éperdu. Clare secourue par sa mère , ouvre enfin les yeux ; elle cherche le jeune Lavarenne : elle le voit au pied de son lit , marquant les plus vives inquiétudes : elle sourit en le regardant ; une vive rougeur anima ses belles joues que la pâleur de la mort avait décolorées. Madame Bourgeois, qui cherchait à lire au fond du cœur de Lavarenne, depuis que sa fille lui avait confié son secret, s'aperçut avec joie qu'elle n'était pas indifférente au jeune-homme : mais pour s'en assurer davantage , lorsque Clare fut un peu remise , elle voulut les laisser seuls un instant , & sortit ; feignant ensuite d'avoir besoin de Charlotte , elle l'appela , & rentrant dans sa chambre , qui n'était séparée de celle de ses filles que par une cloison fort mince (*) , elle se mit en état de ne pas perdre un mot de leur conversation.

Le jeune amant s'était approché : il avait pris la main de son amante , & la pressait dans les siennes : il laissait voir toute sa sensibilité , en demandant à Clare la cause & la nature de sa maladie. La jeune-fille baissait les yeux , & ne répondait pas. Le Marquis se taisait à son tour , la regardait & soupirait.

(*) Cette circonstance revient souvent ; c'est qu'elle devrait être toujours : les pères & les mères ne peuvent humilier leurs enfans par ces précautions , comme le seraient des étrangers.

Au bout de quelques moments, le faux Layenne demanda de nouveau à sa maîtresse comment elle se trouvait ? — Beaucoup mieux, répondit cette belle fille : un fardeau dont le poids me semblait insupportable, m'aceablaït depuis huit jours : je ne le sens plus ; une main bienfaisante vient de me l'ôter. — Ah ! serait-il possible !... — Rien n'est plus vrai.... — Il serait possible, mademoiselle.... Mais je suis trop présomptueux : ce n'est pas moi : je ne veux pas la peine d'être regretté. — La jeune-fille serra presqu'insensiblement la main du Marquis qui tenait la sienne. — Clare, continuat-il, en feignant de ne s'en être pas aperçu, aimable Clare, que tout était sombre, triste, hideux dans les lieux que vous n'embellissiez pas.... Ces huit jours ont bien duré !... — Oui, ils ont été longs.... — Pour vous, belle Clare ! — Ils me l'ont paru. — Ah ! si le même sentiment nous animait ! Clare soupira. — Vous ne nous avez quitté que depuis huit jours, dit-elle ? Qui vous a ramené ? — Mon cœur : il tient trop à ce que je vois ici. — Votre cœur . . . il tient trop . . . Elle baissa la vue en rougissant. — Ah pourrai-je, sans présomption, interpréter en ma faveur ce que je vois & ce que j'entends ? Les yeux de Clare se fixèrent sur lui, brillans de tous les feux de l'amour, Si j'osais, reprit-il, belle Clare, je vous dirais que l'amour m'a ramené. Oui, mon cœur, ma foi, un respect éternel . . . tout cela, divine Clare ne m'acquit-

ter pas encore envers vous. — C'est donc moi que vous aimez ? — Je vous adorerai toute ma vie. — Clare prit un air satisfait : — Monsieur, dit-elle aux faux Lavarenne, vous dépendez de vos paren's ? — Mes paren's... ils pensent comme moi. Lisez cette réponse à la Lettre que je leur écrivis la veille de mon départ. — Quoi ! vous m'avez aimée, dit-elle, après avoir lu, vous m'avez aimée, dès que vous m'avez vue ! ... votre cœur... le mien... un divin pouvoir les a donc enchainés ! ...

Cette vertueuse fille reçut avec reconnaissance ; que dis-je ? avec des transports de joie qu'elle ne prit pas la peine de modérer, l'aveu d'un sentiment toujours flatteur ; mais qui l'est doublement, lorsque l'honnêteté le règle, & que la décence l'accompagne. Madame Bourgeois, suffisamment instruite, revint auprès de sa fille. Le Marquis qui tenait encore la lettre de son prétendu père, la lui présenta, en la pressant, dans les termes les plus passionés, de consentir à son bonheur. Ce fut avec une satisfaction bien douce que Dorothy remarqua l'empressement que leur Correspondant témoignait pour leur alliance : la manière dont il applaudissait au choix de son fils, avait quelque chose d'extrêmement flatteur pour eux & pour leur fille. Elle assura Lavarenne de toute son amitié, & lui promit d'entretenir ce jour même son mari des dispositions qu'il montrait : elle le remercia de l'honneur qu'il faisait à Clare, de façon à lui laisser entrevoir

trevoir tout le plaisir que lui causait sa recherche. Elle crut même devoir lui faire soupçonner quelque chose de la part qu'il avait à l'indisposition de sa fille, qui fut bientôt dissipée; de sorte que le soir il ne lui restait qu'un peu de faiblesse.

Le Marquis m'a depuis avoué que ce moment fut le plus heureux de sa vie; parce que ce fut celui où Clare parut sentir davantage le bonheur d'être destinée à l'amant qu'elle adorait. Et cette idée si flatteuse, en même temps qu'elle avait quelque chose d'un triste tendre: Elle ne peut vivre sans moi: mon absence, ma seule absence vient de mettre sa vie en danger! cette idée se retracait à-tout-moment au fond de son âme.

Le Marquis dépendait d'un tuteur, & son âge ne lui permettait pas encore de disposer de lui-même; il fallait attendre une année entière. Monsieur Lavarenne père remit à ce temps son voyage à Paris, & le mariage de son fils: mais il donna d'ailleurs toutes les assurances qu'on pouvait désirer. Le Marquis fit en outre à l'aimable Clare & à sa sœur des présens considérables, sous le nom de son prétendu père: le Négociant de Lyon, de son côté, se portait avec zèle à remplir les vues de monsieur de M^{me}; il espérait d'obtenir Charlotte pour son véritable fils, si le Marquis n'y mettrait pas obstacle, à cause des mœurs débordées du vrai Lavarenne; ce garçon étant d'une figure autant ignoble &

basse, que le faux était aimable & bienfait.

L'année que mon ami passa chez monsieur Bourgeois, quelqu'heureuse qu'elle fût, parut longue aux jeunes amans, parce qu'ils espéraient un bonheur plus grand encore: mais elle ne s'écoula que trop-tôt: monsieur de M... est enfin majeur. Il presse lui-même avec transport le père de Clare de hâter les préparatifs de son mariage. Le Négociant de Lyon & son fils sont arrivés; l'aversion que ce dernier inspire à l'aimable Charlotte, justifie la repugnance de monsieur de M..., & lui fournit une réponse, lorsque monsieur Lavarenne le sollicita de favoriser une alliance qui le flattait. On est à la veille de ce jour si longtemps & si vivement désiré. L'Amant de Clare paraît avoir oublié tout l'univers, pour ne s'occuper que d'elle seule: à peine il se souvient qu'il a une famille, si ce n'est pour songer aux moyens de lui dérober la connaissance de son mariage, qu'il ne veut déclarer qu'après son accomplissement. Un Notaire connu de lui seul, dresse l'acte qui l'unit à la fille d'un simple Marchand. Avant la signature, Lavarenne & son prétendu fils, prennent en particulier monsieur Bourgeois, son épouse, la jeune fiancée, & Charlotte: on leur lit le contrat, où le Marquis de M... reprenait son véritable nom. Il se donna le plaisir de remarquer la surprise qui se peignait sur tous les visages, pendant cette lecture, que monsieur Bourgeois n'intérompit pas.

Mais de M^{me} fut lui-même fort interdit, lorsque le père de Clare, ayant tout entendu, se tourna de son côté, & lui dit: — Que prétez-vous faire, monsieur? & quelle conduite vous proposez-vous de tenir avec votre épouse & envers nous? Vous avez un nom, des titres, des devoirs, un état; la fille d'un Négociant ne devait pas vous fixer. Votre Religion n'est pas celle de ma fille, c'est là, monsieur, un obstacle imprévu. Cependant comme les choses sont trop avancées pour reculer, & que d'ailleurs ma fille vous est trop attachée, pour renoncer à l'espoir d'être à vous, je consens que la cérémonie s'achève. Et voici ma résolution: Votre culte est légitime; il est celui de votre patrie, je l'approuve sans le suivre: mais votre femme ne doit pas être d'une autre Religion que vous; cette contrariété d'opinion nuirait à la subordination: Clare, vous m'avez cru jusqu'à présent; aujourd'hui, c'est votre mari qu'il faut écouter: parlez, que lui promettez-vous? — De le prendre pour mon guide en tout, répondit modestement la belle Clare. — Cet aveu conclut votre mariage. [*Le Marquis pénétré baise la main de Clare & celle de son vertueux père.*] Mais (& daignez m'en croire, monsieur) je vous conjure de tenir votre union secrète, jusqu'à ce que des services éclatans rendus à la patrie, vous donnent assez de cette propre gloire, de cette noblesse qui n'appartient qu'à nous, pour en faire rejoindre une

partie sur votre épouse, & lui tenir lieu d'une naissance illustre. Je lui aurai donné le jour; & vous, mon cher fils, vous l'aurez véritablement annoblie. Vos enfans pourront dire: Notre père se mésallia; mais ensuite il effaça cette tache par une suite d'actions immortelles: il ne nous devait peut-être que de nous transmettre son sang dans toute sa pureté; il l'a illustré, & la patrie le met au rang de ses bienfaiteurs: voila ce qu'il nous rend pour la noblesse qui manquait au sang que nous avons puisé dans le sein de notre mère. Ce fut avec peine que monsieur de M... se rendit à un avis si sage: il s'était promis de se faire honneur de sa nouvelle épouse. On prit toutes les précautions les plus infaillibles pour la validité du mariage; & du reste, le Marquis de M... ne parut aux yeux des parents de monsieur Bourgeois, que le fils du Négociant Lavarenne.

Le père de Clare, loin de remercier son Correspondant, se plaignit sérieusement à lui de ce qu'il l'avait trompé. — *Que m'importe, lui disait-il, que ma fille soit Marquise, si elle ne doit pas être heureuse? cravez-vous qu'un vain titre m'éblouisse, & me subjuge? Eh! plutôt à-dieu que mon gendre fût ce qu'il m'a paru?... Ce n'est pas tout: si le Marquis eût été moins honnête-homme, vous exposiez donc mes filles à la séduction, ma maison au déshonneur? un véritable ami m'eût donné des lumières suffisantes, pour éviter le péril,*

sans trahir la confiance de son bienfaiteur—.

Ces reproches , & le refus d'accorder Charlotte à son fils , indisposèrent les deux Lava-
tienne contre leur ami. Cependant l'époux de Clare procura une place honorable &
lucrative au fils du Négociant Lyonnais , qui
voulait se fixer à Paris.

Il ne faut pas douter que le Marquis de M^{me} ne se fût distingué , & qu'il n'eût exacte-
ment suivi le plan que le respectable Bour-
geois venait de lui tracer. Néanmoins à-peine
uni avec une épouse adorée , comment se
résoudre à la quitter ? elle-même y eût-elle
consenti ? Tous deux obtinirent une année , au
bout de laquelle de M^{me} , qui avait une per-
mission du Ministre de rester à Paris , pour
ses affaires , devait se rendre où son devoir &
son rang lui fisaient une loi de se montrer.
Mais durant cet intervalle , la paix se conclut.
Quoiqu'avide de gloire , autant qu'aucun
Officier que je connaisse , l'époux de la belle
Clare en fut charmé : des années de félicité
s'offraient dans une riante perspective. Vers
ce même temps , on s'aperçut que son épouse
devenait grosse ; son bonheur était à son
comble.

[*Le Comte de J.. & le Vicomte rentrèrent lorsque le Maréchal en était à cet endroit de son récit. Ce qu'il venait de dire était connu de son fils : c'est pourquoi il continua son récit en adressant ce trait de morale aux jeunes-gens qui l'écoutaient.]*

Mes chers enfans, comme je viens de vous le dire, le bonheur du Marquis de M^{me} était complet. La félicité dont il jouissait n'avait en apparence rien que d'innocent. Mais en examinant de près sa conduite, en l'envisageant en bon citoyen, en patriote zélé, on trouve qu'il avait négligé son devoir, pour aller s'enfermer dans le magasin d'un Marchand de la rue S. H. durant deux années entières, dans le temps que la Nation était sous les armes, & que tant d'autres qui ne le valaient pas, se couvraient de gloire. C'était un crime, mes enfans, & le ciel le punit. Cependant rien n'obligeait le Marquis de M^{me} plus étrangement qu'un autre Gentilhomme à faire campagne; l'amour du bien public, l'honneur, les obligations qu'imposent leur naissance à ceux qu'elle dispense des travaux du commun des hommes, voila tout. Mais ces motifs sont les seuls qui doivent conduire à la guerre. Il n'est pas défendu d'envisager la renommée; mais un homme qui ne fait bien, que parce qu'il espère des récompenses ou des louanges, n'a pas de vertu; il n'a que de l'ambition: il serait le plus méchant de tous les hommes, s'il vivait sous un monarque injuste. Il y a des choses qu'on doit toujours pratiquer soi même, aimer dans les autres, & qu'on ne doit pas louer: c'est l'amour de la patrie, & la fidélité envers le Prince. Car lorsqu'aux dépens de notre vie & de nos biens, nous servons notre Souverain, c'est plus encore pour notre intérêt & celui

de notre famille que nous travaillons , que pour le Monarque. L'État forme une communauté , où chacun met du sien pour le bien général ; où les devoirs de chacun sont en proportion des talens & des fortunes : nul ne doit plus qu'il ne peut ; c'est un des plus précieux avantages de l'homme en société : celui qui ne peut se suffire à lui-même , a droit , en vertu des loix sociales , de demander aux autres sa conservation , & ils ne peuvent , sans injustice , la lui refuser : celui qui jouit de plus d'aisance , doit en proportion plus à la société que celui qui n'a que la sûreté , & qui est obligé de se procurer tout le reste par son travail. Un grand Seigneur a des obligations infinies à l'État : il ne peut s'acquitter que par de grandes choses ; les services d'un particulier ne sont pas suffisans pour lui ; il est encore mauvais citoyen , avec les vettus sociales qui font un honnête-homme du māœuvre. Le Roi n'est le maître de l'État que comme son chef : ses intérêts & ceux du peuple ne doivent jamais paraître séparés : c'est un père & des enfans soumis , attachés , qu'il ne louera pas , mais qu'il aime : Qu'un tyran d'Afrique ou d'Asie donne des louanges & des récompenses à la fidélité des esclaves que lui soumettent la violence & le plus injuste des droits , il a raison ; ces gens ne lui doivent rien : lorsqu'ils le servent fidèlement , ils lui font grâce , & il leur en doit de la reconnaissance : mais un Français ... il ne fait

que remplir le plus indispensable des devoirs : l'omission en serait un crime affreux. La récompense du bon citoyen est dans le bien même qu'opère sa fidélité : lui en faire attendre une autre comme une dette, serait le porter à douter qu'il n'a fait que ce qu'il a dû.

[*Le Comte de T... interrompit le maréchal :*
— Mon vertueux ami , lui dit-il , que tous nos jeunes Officiers ne peuvent-ils entendre une leçon aussi sage ! mais nos enfans vous écontent : veuille le ciel qu'ils règlent là-dessus leur conduite ! *Le Maréchal continua.*]

La jeune Marquise de M... approchait du terme de sa grossesse : son époux commençait à se montrer dans sa famille ; & comme il était maître de lui - même , on le crayait occupé de ses affaires. Dans le même temps , le Duc de *** son parent & son tuteur , mariait son fils à l'unique héritière de l'une des premières familles du royaume. Le Marquis de M... ayant pris la résolution , malgré son beau-père , de faire connaître son épouse de toute sa famille avant ses couches , il regarda cette occasion comme la plus favorable qui pût s'offrir. Mais il craignait le Duc , & ne voulait le prévenir que la veille de ce mariage , & dans un temps où la joie le disposerait à l'indulgence. Le malheur fit qu'il ne put l'entretenir le jour qu'il avait choisi ; il le trouva toujours environné de tant de monde , qu'il lui fut impossible de saisir le moment de lui faire sa confidence ; de sorte qu'il remit au len-

demain. Il lui vint alors en pensée de montrer son épouse à toute sa famille , sans la faire connaître ; persuadé que la belle Clare , parée de tout ce qui pouvait relever l'éclat de ses charmes , aiderait par sa présence à le justifier. En effet lorsqu'elle arriva dans le lieu de la cérémonie , conduite par son époux , accompagnée de sa mère & de sa sœur , tous les yeux se fixèrent sur Clare & sur Charlotte. On se demandait ? *Qui sont-elles ?* Leur beauté les rendait intéressantes ; leur modestie , la décence de leur maintien faisaient naître l'estime au fond de tous les cœurs.... Quelle victime , grand Dieu ! n'était-elle donc parée que pour le sacrifice !... La cérémonie s'achève ; mon ami venait de jouir du triomphe de son épouse.... C'était le dernier de ses plaisirs !... On sortait ; on s'entretenait tout-haut des belles inconnues qu'avait amenées le Marquis de M*** , & qu'il conduisait à sa voiture , lorsqu'un homme obscur aborda le Duc , & lui parla quelque temps à l'oreille : mon ami ne l'aperçut pas. Ce scélérat lui apprenait que son pupille avait épousé une fille sans naissance ; il parla de Patrice Kitill , qu'il donnait au tuteur de monsieur de M*** , non pour l'ayeul , mais pour le père de Clare : desorte que , par une histoire odieuse , il peignit cette jeune personne comme une méprisable créature , sans religion , sans mœurs , indigne du plus vil des mortels. Le secret qu'avait gardé le

Marquis, rendit cette calomnie plus que vraisemblable : le Duc indigné, avertit quelques Dames de ne pas se compromettre avec une avanturière. Dans ce moment, il aperçoit le Marquis qui venait à lui. Pour l'éviter, il part, & tout le monde le suit. L'infortuné de M^{me} ne soupçonnait rien. Il se rend chez son tuteur ; mais en entrant, cette Clare qu'on venait d'admirer, fait baisser les yeux à toutes les femmes, excite les ris insultans des jeunes étourdis, qui, dans le fond de leurs cœurs, l'adoraient sans doute. Mon ami ne remarqua rien : il était trop loin de soupçonner que la présence de son épouse dût produire cet effet. Il la laisse, & court au cabinet de son parent pour l'instruire, & lui demander pardon du secret qu'il a gardé. Il s'introduit avec peine : le Duc était seul avec les nouveaux mariés, & tenait conseil sur ce qu'il devait faire, pour punir l'audace du Marquis : il lance sur lui un regard foudroyant, & donne tout-bas, avant de lui parler, un ordre à l'un de ses domestiques. Mon ami obtient pourtant audience ; & fait un récit, par malheur trop long & trop circonstancié. Dès que le Duc en fut assez, pour voir qu'on l'avait trompé, il l'intérompit : — Si vous me dites la vérité, dit-il au Marquis, j'en ai trop fait ; allons, mon cher, courrons réparer le mal... Il n'en était plus temps.

Le domestique du Duc, suivant les ordres de son maître, était allé dans la salle où le

Marquis avait laissé Clare; & là, avec toute l'insolence ordinaire aux valets des grands Seigneurs, lorsqu'ils se sentent autorisés, il lui notifia les ordres de son maître, & se mit en devoir de les exécuter à la lettre, en faisant des avanies à la jeune Marquise, & la chassant ignominieusement de l'assemblée. Clare, l'honnête & timide Clare, confondue, anéantie, ne put se soutenir, elle s'évanouit. Les soins de sa mère la rappelaient à la vie, lorsque le valet renouvela le commandement de sortir: il ajouta sur-le-champ, que monsieur le Duc allait faire punir sévèrement son cousin de l'insulte qu'il lui faisait; que de long-temps il ne verrait le jour. Clare soupira dououreusement, & regardant sa mère: — Nous allons être séparés, lui dit-elle! ah! maman! votre fille ne saurait plus supporter la vie.... Des douleurs aiguës la saisirent: la pitié s'empare de tous les coeurs: on renvoie le valet: on environne Clare; on fait des questions à sa mère & à sa sœur: madame Bourgeois ne songeait qu'à sa fille, envoyait chercher des secours & n'écoutait pas. La naïve & belle Charlotte répondit en pleurant, aux questions que les Dames lui firent: le nom de son père était connu; ses richesses lui donnaient de la célébrité, & sa probité le rendait respectable: un court récit de la manière dont le Marquis était devenu l'époux de sa sœur, acheva de détruire l'impression qu'avait donnée le Duc, trompé par l'inconnu: tout

change à l'instant; les Dames françaises sont quelquefois frivoles; mais, toujours prêtes à laisser toucher leurs cœurs en faveur des malheureux, elles n'ont pas cette odieuse insensibilité, qu'on pourrait reprocher au beau sexe chez d'autres nations. Toutes s'empressèrent de réparer par mille honnêtetés l'affront que la mère & les filles venaient de recevoir; on les honore; on les caresse; ... mais Clare!... Hélas! le coup mortel était frappé: elle s'est blessée: son état est affreux: les secours arrivent: mais elle est déjà épuisée. Le Duc & le Marquis, suivis des nouveaux mariés, paraissent enfin..... Je ne puis vous retracer ce moment terrible! le malheureux de M... trouva son épouse expirante....

On ne peut songer sans frémir à tout ce que lui suggéra sa douleur, si ce nom convient aux déchiremens du desespoir, & aux transports de la rage. On fut longtemps sans pouvoir le séparer de son épouse; & dès qu'il ne la vit plus, il lui prit des accès de fureur qui firent craindre qu'il n'attentât à ses jours. Dorothy immobile, les yeux secs, levait au ciel de tristes regards, & n'exprimait sa douleur que par des sanglots. Charlotte, baignée de larmes, était le seul objet que le Marquis regardât sans horreur, & qu'il voulût écouter: cette aimable fille lui prenait les mains, & se desespérait avec lui. Elle volait ensuite dans les bras de sa mère; elle adoucit l'amer-tume dont son cœur était déchiré, puisqu' elle fit couler ses pleurs.

Le criminel instrument de ce malheur parut dans ce moment devant le Duc son maître : il n'avait fait qu'exécuter ses ordres ; & ce Seigneur, dévoré de remords, effrayé de la mort de la Marquise, & de l'état de son époux, ne se possédant plus, punit ce misérable de lui avoir trop obéi.

Après l'accident funeste qui venait d'arriver, la douleur prit la place de la joie ; les nouveaux Époux & toute l'assemblée pleurèrent la belle Clare, & plaignirent le fort affreux du Marquis de M... : la Marquise de P... qui était présente, s'emporta vivement contre le Duc, & voyant que son fils, qui jusqu'alors avait marqué beaucoup d'antipathie pour le mariage, s'empressait auprès de Charlotte, elle lui demanda tout-haut, s'il rougirait d'avoir pour compagne une fille de ce mérite ! Sur sa réponse, elle dit au Duc : — Ma famille vaut bien la vôtre, monsieur, & cependant j'ordonne à mon fils unique, si madame Bourgeois y consent, de s'attacher à l'aimable Charlotte. — Tout le monde applaudit. Ce mariage s'est fait depuis, comme vous le savez, & nous voyons dans cette assemblée le plus heureux de ses fruits : mais il ne ressemblait pas à celui de mon ami ; les ordres d'une mère rendaient le cas bien différent. Cette conduite de madame de P... n'empêcha pas que l'on ne convînt que le malheur suit presque toujours ces passions, où l'un des deux fait à l'autre un trop grand sacrifice.

Pendant longtemps, il fut garder à vue monsieur de M^{me}. Enfin la fureur se calma, sans que sa douleur se ralentît; il fut toujours dévoré de ce chagrin sombre qui vient de le conduire au tombeau. Il a su dans la suite, que ce même Lavarenne, qu'il avait enlevé au supplice, était l'infame qui s'était approché du Duc pour calomnier Clare: ce malheureux, par la plus noire ingratitude, causa la mort de son bienfaiteur. Il en fut puni: le Duc de *** le fit chasser de son emploi; le père Lavarenne lui-même, en apprenant son crime, en fut indigné; il se remaria, & se vit bientôt une nouvelle famille: son fils lui montra pour-lors toute la noirceur de son caractère, en calomniant sa belle-mère; ce qui fit qu'après avoir reconnu la vérité, il le déshérita: l'ingrat se voyant sans ressource, fut réduit à s'engager de nouveau; quelque temps après il déserta, & ne trouvant personne qui s'intéressât en sa faveur, il subit le châtiment qu'il méritait. Mais sa punition ne rendit pas au Marquis un bonheur trop tôt éclipsé.

C'est ainsi qu'une fausse démarche, excusée par tout ce qu'on peut imaginer de plus séduisant, a fait le malheur de mon ami. Qu'il a payé cher quelques jours de félicité! ... Mais laissons en paix sa mémoire: nous possédons son frère, qui va diminuer l'ameretume des regrets que sa perte nous cause, en nous montrant les qualités brillantes du Marquis, couronnées par le bonheur ».

Ce récit de monsieur le Maréchal, occasionna l'éloge du nouveau Marquis de M^{me}, qui venait de s'acquitter de l'importante fonction d'Ambassadeur, à la satisfaction de son Souverain, & de la Puissance auprès de laquelle il avait résidé. On ne l'avait rappelé sitôt, que pour l'employer à l'une de ces négociations difficiles, qui demandent un homme dont la capacité soit reconnue. Madame d'E^{me} insista beaucoup sur le bonheur dont il faisait jouir son épouse, ses domestiques, & tout ce qui dépendait de lui. Elle observa, que lorsque l'on manque à l'humanité, de quelque manière que ce soit, les grandes qualités perdent de leur éclat; & qu'un grand homme, mauvais maître, dur, cruel, injuste, est un homme méprisable. Cette Dame avait raison, Charles XII fut un insensé; le Czar Pierre, un barbare; Richelieu, moins haï qu'il ne le méritait; Cromwell, un monstre, & tous ces gens-là étaient de grands hommes.

A ce propos, monsieur de V^{me} dit que la douceur & la sensibilité devaient être encore plus particulièrement l'appanage du beau sexe. Il rapporta un trait, qu'il assurait tenir de Zaïde, cet Ambassadeur que la Porte envoya à notre Monarque en 1743. *Un Seigneur Persan, lorsqu'on lui amenait une nouvelle esclave pour son ferrail, avant de l'y admettre, voulait lire au fond de son cœur : il faisait fustiger devant elle un joli*

chien qui l'avait déjà careffée, & tordre le cou à de jeunes oiseaux apprivoisés, qui venaient de se reposer sur elle & de la bêqueter. Si l'esclave restait les yeux secs, ou n'était que médiocrement affectée, il ne la gardait pas. Il fallait qu'elle parût violemment émue en les entendant menacer, que ses larmes coulassent, qu'elle demandât avec empressement la grâce de ces innocentes créatures ; & que la vue de leur sang la fit évanouir. Alors le Persan riait en lui-même de son aimable simplicité ; mais cette douceur de caractère, cette sensibilité l'enchantaient & captivaient sa tendresse. Il avait coutume de dire, qu'une femme insensible pour un être vivant^(*), quel qu'il soit, était un monstre, dont le cœur devait avoir un vice secret, qui l'empêcherait également d'aimer ses enfans & son mari.

Comme il était fort tard, on se sépara. Cependant la nuit, déjà fort avancée, parut encore longue au jeune amant d'Hélène. Ce que le Vicomte lui avait appris de l'entretien du Maréchal avec monsieur de T..., pour hâter son mariage, lui faisait souhaiter avec ardeur d'entretenir sa belle cousine. L'amour que lui inspirait Hélène ne pouvait augmenter ; cette passion s'épurait seulement : il

(*) Il est aisé de voir par-là, que ce Persan eût encore méprisé davantage ces femmes qui ne peuvent voir mourir un pigeon, & que la vue d'un pauvre au desespoir, dévoré par la faim, accablé de misère, laisse plus froides que le marbre.

résolut de donner à son amante une preuve non commune de son estime & de son respect. Dès qu'il fut qu'elle était visible, il entra dans son appartement. Il allait commencer à l'entretenir: Hélène lui fit remarquer qu'elle n'avait pas encore vu sa Tante. Elle se rendit sur-le-champ auprès de la Comtesse, en le priant de l'y suivre. Lorsque madame de T... les aperçut ensemble, elle présuma qu'ils venaient de se consulter, pour presser leur union: & comme monsieur de T... lui avait rendu compte de sa conversation avec le Maréchal, elle se faisait un plaisir de leur annoncer qu'ils seraient mariés le même jour que Léonore. Cette tendre mère s'était tracée un tableau charmant des transports de son fils, & du timide embarras d'Hélène. En effet mademoiselle de T... baissa les yeux en rougissant; & l'on y lisait qu'elle voulait cacher sa joie: elle fixa son cousin à la dérobée, pour remarquer l'impression que cette heureuse nouvelle faisait sur lui. Le Marquis prit la main d'Hélène, & la regardant avec l'expression de l'amour le plus tendre, il lui dit: - Vous consentez, ma belle cousine, à me prendre tel que je suis; mais moi, qui vous honore autant que je vous aime, dois-je souffrir qu'on unisse votre sort à celui d'un homme sans nom; que ni son courage, ni la bienfaveur, aucune de ces vertus qu'on voit briller dans mon père, & qui lui furent communes avec le vôtre, que rien en un mot ne distingue ces

core? Mon Hélène! vous possédez tous les avantages qui rendent votre sexe digne de notre respect & de notre attachement; votre amant, pour ne pas être indigne de vous, doit avoir l'estime générale; celle des honnêtes-gens par ses vertus; celle des méchants eux-mêmes, à qui le vrai mérite en impose toujours, par des actions d'éclat. Mon amour m'ouvre les yeux; il me découvre toute l'étendue de mon devoir: mais il me fait sentir mes forces; il me dit que c'est Hélène que j'aime, & que je le remplirai. Cependant la récompense précédera-t-elle la conduite qui doit la mériter? Mademoiselle de T", dont l'âme n'était pas moins grande que celle de son amant, répondit au Marquis: — Mon cousin, je n'avais encore senti pour vous que la plus vive tendresse; mais aujourd'hui vous m'inspirez ce respect qu'il siéderait si bien à une femme d'avoir pour son mari; & je vous jure que toute ma vie je le conserverai. — Je n'ai plus rien à désirer, mes chers enfans, leur dit alors la Comtesse; vous êtes tels que je demandais au ciel que vous fussiez. Vous vous rappelez le sujet sur lequel nous en étions hier. Lorsqu'on nous interrompit, j'allais donner à mon fils des avis importans, qui sont le fruit de mon expérience, ou plutôt l'histoire du respectable Comte, & de sa conduite envers moi. Quel exemple plus digne de vous être proposé, mes chers enfans, que celui d'un père! il m'a rendue la plus heureuse des

épouses; puise notre aimable Hélène en dire autant quelque jour, mon fils, en parlant de toi!

Je vous disais donc, mes enfans, que je ne vous crayais faits ni l'un ni l'autre pour occasionner les malheurs qui suivent trop souvent les unions les mieux assorties. Mais si tous deux vous pensez que ce qu'on appelle communément, les devoirs des époux, soit suffisant pour leur félicité, vous seriez dans l'erreur. Monsieur de T... ne s'en tint pas à ces regards froids, à ces prévenances machinales, que l'habitude rend plus insipides encore. Il sentit (& vous l'éprouvez à votre tour) qu'on ne peut être heureux sans aimer & sans l'être. A quel objet un époux s'attachera-t-il? l'homme sage, qui veut faire usage de sa raison, conviendra, que s'il peut réunir dans la compagnie qu'il s'est choisie, l'amante, l'épouse & l'amie, ce sera s'épargner tout-d'un-coup bien des peines, des soins, des recherches infructueuses (*). A ces vues d'utilité, l'honnête-homme ajoutera qu'il le doit. C'est aussi ce que fit votre père, mes aimables enfans. N'allez pas craire que je fusse un être parfait quand il m'épousa. Après vingt années d'attentions sur moi-même, & la meil-

(*) Si Marc-Antoine eût pensé de la sorte; que la vertueuse & belle Octavie eût conservé sur son cœur l'empire que ravit une Reine débordée, coquette, moins aimable & moins jeune, jamais Auguste n'eût gagné la bataille d'Actium, & contraint son beau-frère à se donner la mort.

heure envie du monde, je ne le suis pas encore. Quoique j'aimasse uniquement monsieur de T... en l'épousant, j'étais bien loin d'avoir comme lui une idée complète de l'étendue de nos devoirs réciproques. J'aimais l'éclat, à être trouvée belle, à être admirée : j'aurais voulu ne dépendre que de moi ; gouverner ma maison à ma fantaisie, sans prendre conseil de celui qui en était le chef. Bien-loin de vouloir me chicanner ou m'enlever quelques-uns des petits droits que s'arrogait ma vanité, le Comte les étendait ; il me faisait de-temps-en-temps apercevoir que je n'usais pas de tous mes avantages : il avait raison, mes chers enfans ; je négligeais le principal, celui de ne rien exiger, de ne rien demander, & de me faire tout offrir ; avantage précieux, que les grâces & la beauté d'une femme lui procurent moins que sa douceur (1). Il savait prévenir mes désirs, mes goûts. Il avait pour moi ces attentions, qu'on nomme galanterie (2) dans un amant, & dont les époux savent fûtôt se défaire. Lorsque la somme destinée pour mes amusemens ne suffisait pas, & que des em-

(1) Il ne faut cependant pas qu'une épouse suive l'exemple de Livie : — En me conformant aux inclinations de mon mari, disait cette Impératrice, je m'en suis rendue maîtresse.

(2) On a prétendu que la galanterie était le léger, le délicat, le perpétuel mensonge de l'amour. Mais peut-être l'amour ne dure-t-il que par les secours que la galanterie lui prête : serait-ce parce qu'elle n'a plus lieu entre les époux que l'amour cesse ?

plettes l'avaient absorbée , mon mari , en
ni'ouvrant sa bourse, au lieu de faire valoir le
présent , admirait mon économie : il donnait
les louanges les plus délicates à des qualités
qu'il me trouvait ; il avait l'art , mes aimables
enfans , de me persuader que je les avais , &
par là de me engager à les acquerir ; il me fé-
licitait en-même-temps de mon éloignement
des plaisirs bruyans & dangereux , & sur-tout
de ma haine pour le jeu ; avec quelle adresse
il attribuait à ma raison les vertus de mon
tempérament , & savait m'en laisser tout le
mérite ! Mes enfans , j'étais son ouvrage :
c'était lui qui m'avait donné le goût des choses
honnêtes , & l'aversion des mauvaises ; qui
m'avait rendu odieux tout amusement inutile :
avec quelle insinuance il s'était emparé de mon
âme , & ne l'avait-il pas formée , sans que je
m'en doutasse ! & ce fut ainsi qu'il mania la
vôtre , mon fils , dans votre jeunesse : tout ce qu'
aujourd'hui vous montrez de bon ; les vertus
qui brillèrent quelquefois en vous au milieu de
vos écarts ; l'avantage inappréciable d'être ai-
mé d'une fille parfaite , vous le devez à votre pè-
re : après Dieu , c'est lui qui vous a formés tous
deux... Je reviens à moi . Monsieur de T... ,
louait avec complaisance ce qu'il me trouvait
de bon ; & par une attention non moins obli-
geante , il s'appliquait à faire disparaître mes
défauts , insensiblement , sans m'en parler . Il y
réussissait , mes chers enfans , parce qu'il m'ai-
mait , & que l'amour embellit tout . Le Comte

n'a jamais pensé que ce fût un ridicule de chercher
 sa femme, & de montrer combien il était sensi-
 ble au plaisir d'en être aimé. Mais il s'est tou-
 jours gardé, comme du plus dangereux écueil
 de la tendresse, de cette liberté presque grossière
 que la plupart des époux craient ne pouvoir
 trop-tôt prendre l'un avec l'autre. Pourquoi
 ne pas avoir la délicatesse de se respecter comme
 auparavant? lorsque de tendres amans s'é-
 pousent, ils sont heureux: qu'il faudrait sou-
 vent peu de chose pour qu'ils continuassent de
 l'être! ces égards, ces petites attentions qu'il
 est si doux d'avoir pour une maîtresse, au-
 raient le même charme, si l'on voulait les con-
 servier pour l'épouse. Monsieur le Comte ne m'a
 jamais parlé depuis notre union, sur un autre
 ton que le premier jour où nous nous connu-
 mes, à ces noms près que la tendresse fait
 donner. Il fut démêlé qu'il est des instans,
 où l'épouse la plus tendre aime à se dérober
 à l'empressement de son mari. La pudeur & la
 chasteté, ma chère Hélène, doivent être nos
 inseparables compagnes; c'est-là notre appa-
 nage, & ce qui nous distingue de ces femmes
 assez malheureuses, pour s'être contentées de
 l'apparence d'une union sainte: hélas! on
 les méprise! ... & moi, que je les plains!
 viles esclaves de celui qui rampe lâchement à
 leurs pieds, c'est en se dégradant par mille
 prévenances honteuses, qu'elles conservent un
 empire, qui ne doit durer que la saison de la
 jeunesse & de la beauté. Également dédaignées

de ces hommes qui les flattent, & d'un sexe qu'elles avilissent, elles sont pour les premiers un vil instrument de volupté; & pour les secondes, un objet odieux, dont le souffle impur peut ternir l'innocence même. J'ai donc toujours joui d'une liberté de fille: mais j'en usais comme une fille honnête. Malheur sur ces indignes épouses qui abusent des égards établis par nos mœurs, pour se livrer à leurs panchans criminels! ces boudoirs inventés par la pudeur, autorisés par le respect des époux, deviennent pour elles l'azile du crime & de l'impureté. Oh! les infortunées! que notre sexe doit les haïr, les détester, les fuir! elles sont au dessous des créatures les plus viles: une fille qui succombe est plus excusable; une de ces abandonnées qu'on n'ose nommer, & qui ont levé le masque, est mille-fois moins criminelle. Mon fils, quoique votre père & moi fussions nouveaux époux, je passais dans mon appartement tout le temps qu'il me plaisait: monsieur de T... y venait souvent; mais il disparaissait aussitôt, & semblait craindre d'intérompre des occupations auxquelles je me livrais avec plaisir. Je ne tardai pas à lui témoigner que cette attention scrupuleuse n'était pas nécessaire. — Chère épouse, me dit-il, je ne veux devoir vos bontés qu'à votre cœur: je suis fier; j'empoisonnerais ma vie, si je m'étais mis une fois dans le cas de m'apercevoir que ma présence cesse de vous être agréable. Souffrez que j'évite ce mal.

heur, & que je vous préserve du chagrin de l'avoir caulié : vous m'êtes plus chère que moi-même ; en nous unissant, le ciel me fit une loi de vous aimer, & c'est ainsi que j'aime : il n'est pour moi qu'une manière de jouir du bonheur, c'est de faire le vôtre—.

Mes chers enfans, il est beaucoup de ces maris qui veulent que leur femme offre aux regards l'image d'une épouse heureuse : que l'éclat l'environne ; que l'or & les diamans brillent sur elle ; sa parure fait partie de leur faste. Mais dans le particulier, tyrans insupportables, ils blâment avec aigreur ses actions les plus innocentes. Le monde, que les dehors seuls ont frappé, trouve ces unions heureuses. Tout-à-coup on voit éclater une scandaleuse mesintelligence : des gens mal-intentionnés ; ces mauvais citoyens qui ne sont nés que pour eux, qui fuient tout engagement honnête, en prennent occasion de déclamer contre les mariages, & leurs malheureux sophismes font augmenter le nombre des célibataires libertins. Cependant cette épouse, que le public désigne comme une furie, a souffert longtemps ; elle n'a éclaté, que lorsque les mauvais procédés n'ont plus été suportables^().*

Voila, mon fils & ma chère fille, une partie des écueils qui troublent une société instituée pour le bonheur des hommes, & dont il ne tient qu'à nous de tirer tout l'avantage qu'elle peut procurer. Il est impor-

^(*) Ces traits sont en partie dans les Lettres de Sancerre.

tant de faire un bon choix, & de préférer les vertus aux attraits que le temps moissonne (*). Cependant, à l'âge où l'on choisit, on se laisse ordinairement surprendre par une jolie figure : les grâces tiennent lieu de vertus ; parce qu'on est sans expérience, & qu'on est enivré. Recommander à un Amant de n'avoir égard qu'au mérite, dans un nombre de jeunes Beautés hypocrites, c'est dire à un aveugle de choisir la plus belle. Mon cher fils, Hélène vous met à l'abri de ce malheur ; elle réunit le mérite à la beauté : mais lorsqu'on s'est trompé dans le choix, la faute n'est pas encore irréparable ; un homme sage, prudent, éclairé, trouvera les moyens, s'il le veut, de ramener son épouse ; la fermeté, l'amour & la patience sont des armes ausquelles la femme la plus dépravée ne saura jamais résister. Je suis la plus heureuse des épouses avec monsieur de T... ; un autre m'eût peut-être rendue la plus infortunée : mon bonheur est son ouvrage—. C'est ainsi que la modeste Henriette s'exprimait, lorsque son mari, qui avait entendu ces dernières paroles, vint l'embrasser, & la prendre pour aller souhaiter le bonjour à monsieur de V' : Hélène & le Marquis les suivirent.

(*) Certus amor morum est : formam populabitur ztas,
 Et placitus rugis vultus aratus erit :
 Sufficit, & longuum probitas perdurat in zvum,
 Perque suos annos hinc bene pendet amor.
 Ovidii lib. de Medicamine faciei,

Le jeune de T... devait s'occuper dans l'après-midi, sous les yeux de son père, à visiter des titres, pour connaître les biens de sa famille: le Comte gouvernait lui-même sa maison; son Intendant n'était qu'un homme à gages, qui lui aidait. Il regardait comme un indolence coupable d'abandonner à des mains étrangères le soin de son patrimoine, & d'exister dans le monde comme la brute, que l'on nourrit, sans qu'elle sache comment. Prêt à marier son fils, il s'aperçut qu'il était temps de lui communiquer jusqu'à ses moindres affaires; il voulait, qu'à son exemple, il devînt un père-de-famille économe, & non pas avare (*).

La Comtesse de son côté, ne devait se trouver que le soir chés son amie, la nouvelle Marquise de M...; parce que cette Dame recevait les visites de la famille de son mari.

(*) Les Grands & les riches semblent avoir abandonné au reste des hommes le mérite de remplir le titre glorieux de Père-de-famille dans toute son étendue. Ils savent à-peine en gros qu'ils ont tant de mille livres de revenus. Heureuse médiocrité! tu dédommages bien ceux dont tu bornes la fortune: eux seuls ressentent l'inexprimable plaisir de faire renaitre chaque jour par d'infatigables soins, l'abondance autour d'une compagnie chérie, qui leur doit tout, de jeunes enfans qui attendent tout d'eux, & qui sont à leur tour l'espérance des bons pères; eux seuls conservent encore cette dignité de maris, de protecteurs, de soutiens, de maîtres aimés de leurs femmes. Mais pour ces Inutiles, dont la vie est sans effet, qui consument sans faire produire, ils eussent été plus

Elle conduisit au spectacle Hélène, Léonore & Suzette ; le Marquis de V^u les accompagna.

Monsieur & madame de T^u regardaient le théâtre comme un délassement honnête (*), & toujours instructif, dont les personnes faites pouvaient user à leur gré : mais ils l'envisageaient sous un autre point-de vue pour les jeunes-gens ; ils crayaient certaine comédies très-dangereuses. Par exemple, ils eussent désiré que, dans la distribution des Pièces, on ne joignît pas toujours à une Tragédie qui élève l'âme, *Heureusement, le Mariage forcé, le Moulin-de-Javelle, ou la Coupe enchantée* : on ne manque pas d'autres Pièces qui câdrent mieux, & qui ne feraient pas éprouver un contraste que peu de personnes aiment à sentir. Ce serait un règlement très-sage, & que l'on pourrait proposer, de donner un jour de la semaine, en faveur des jeunes-personnes, deux Pièces choisies dans les plus touchantes,

nis chés les Égyptiens & chés les Lacédémoniens : à Athènes même, il y avait une loi qui ordonnait aux pauvres citoyens de s'adonner à l'agriculture & au commerce, & aux riches de s'appliquer aux exercices du corps & à la Philosophie. L'oisiveté était intolérée comme les crimes dont elle est la mère. Nos opulens, nos Moines, nos Abbés, &c. n'eussent pas trouvé chés les Anciens, un seul gouvernement qui les eût souffert, si ce n'est à Sybaris.

(*) L'on aurait pu se dispenser de mettre cet article, depuis la publication du Tome II des *Idées singulières*, où cette matière est amplement traitée : mais je dirai comme l'Abbé de Vertot : *Mon siège était fait.*

& dont la morale est la plus pure ; monsieur de T... était persuadé qu'il en résulterait d'excellens effets. Elles y verront les peintures séduisantes de l'amour , il en convenait : — Mais que nous serions malheureux , disait-il , si l'amour était un vice , & qu'on ne pût , sans être coupable , jouir du plus grand bien de la vie ! c'est l'abus de l'amour , le libertinage , qui fait connaître le crime : les peintures les plus vives & les plus vraies de l'amour vertueux n'ont jamais égaré personne (1) ; j'en appelle à tous les cœurs tendres ; qu'ils me disent , si lorsqu'ils ont aimé un objet estimable , ils n'étaient pas dans ce temps même , meilleurs fils , plus sincères amis , plus justes , plus compatissans , plus avides de la véritable gloire ? s'ils n'étaient pas effrayés de l'apparence même de la bassesse (2) ?

L'amour ne gâte point un caractère heureux,
(*la Gouvernante , coméd.*)

(1) L'amour paraît sur nos Théâtres avec des bienséances , une délicatesse , une vérité , qu'on ne trouve point ailleurs. (*M. de Voltaire , II Déd. de Zaire*). Aussi nos grands Théâtres sont-ils moins dangereux pour les mœurs que ceux des Baladins & des Enfans , où la mauvaise compagnie répond souvent à l'indécence des ombres de Pièces que l'on y donne.

(2) « Quel danger y a-t-il donc à nous entretenir d'un panchant auquel la nature nous a assujétis ? Quel inconvenienc y trouve-t-on , sur-tout lorsque dans l'image qu'on nous en présente , on ne nous fait apercevoir que des traits de fidélité & de tendresse , autorisés par le devoir ? »

Ainsi, ce n'est point une raison contre le Théâtre Français, de ce que les passions y sont délicieusement émues; de ce qu'il s'y trouve des situations qui laissent des traces profondes dans l'âme des jeunes-gens: ces vives impressions ne peuvent être dangereuses que pour ceux qui auraient embrasé quelques uns de ces états que la nature abhorre, & que la raison desavoue; de ces états auxquels le préjugé & l'orgueil, plutôt que la loi divine, ont interdit l'amour. En effet, qu'une actrice charmante, me montre une tendre épouse, comme dans le *Préjugé-à-la-mode*; tous les mouvements qu'elle m'inspire sont pour mon aimable compagne, si je suis marié, & pour celle à qui je me destine, si je ne le suis pas encore: ce n'est pas l'actrice que j'aime; son personnage me plaît, m'enchante, m'attache; c'est le burin avec lequel elle grave au fond de mon cœur en traits de flâme non sa propre image, mais les traits enchanteurs de celle que j'aime. Je sais que cela n'est pas général: il fut autrefois des gens qui adoraien la statue pour la divinité qu'elle représentait: quelques exceptions très-rares méritent-elles qu'on en parle?

Depuis qu'Hélène était sortie du couvent, madame de T... souhaitait de lui donner le plaisir du spectacle; mais elle fut longtemps sans voir annoncer de Pièces entièrement de son goût. Enfin ce jour-là, on donnait la *Gouvernante* & la *Pupille*. Ce fut à ces deux co-

médis qu'Henriette n'hésita pas de conduire Hélène ainsi que ses jeunes amies , & le plaisir qu'elles leurs causèrent , la fit s'en applaudir. Dans le vif , mais tendre & vertueux *Sainville* , Hélène retrouvait son cousin : elle était *Angélique* ; c'était à elle que s'adressaient tous les sermens d'un amant fidèle ; c'était pour elle qu'étaient tous ses transports. Une mère prudente triomphait dans son cœur de l'amour même : ces jeunes Beautés entendirent que disposer de soi sans l'aveu de ceux à qui on doit le jour , est une monstrueuse ingratitude ; qu'un amant est à redouter dès qu'il se cache , & que c'est aux dépens de son propre bonheur qu'il corrompt celle qu'il aime : elles apprirent que la pudeur , la retenue sont la première beauté ; & que

ce sont les mœurs qui font la bonne-compagnie.

La seconde Pièce leur offrit un autre tableau : la vertueuse Hélène sentait qu'elle eût pensé comme *Julie*. Elle eut horreur du fat qui n'estime que lui. Qu'on fasse de l'homme raisonnable l'éloge le plus pompeux ; qu'un éloquent discours peigne les travers d'une jeunesse présomptueuse ; produira-t-on dans les cœurs l'impression durable qu'y laisse cette jolie Pièce ? Dans nombre de Comédies , l'on s'attache à faire triompher un amour indiscret des précautions d'un père sévère ou d'un tuteur intéressé : ici le Petit-maître est la dupe d'une vanité folte , & l'homme sage reçoit la récompense de sa modestie.

La Religion condanne les spectacles : voilà le plus fort argument contr' eux , disait encore monsieur de T^{...} , & celui qu'il faut tâcher de réduire à sa juste valeur. Sans faire une dissertation , on doit encore distinguer les différentes espèces de spectacles. On en connaissait de six sortes chez les Anciens. Ils avaient la *Tragédie* , la *Comédie* , les *Pantomimes* , les *Courses* , les *Combats du pentathle* (*) & les *Gladiateurs*. Nous n'avons retenu que les deux premières. Sous les Empereurs Romains , on eut la barbarie de donner au peuple des représentations au naturel de différens traits de la Fable ou de l'Histoire ; un criminel devenait *Mutius Scévola* ; une femme condannée à mort retracait au milieu de l'amphithéâtre l'abominable histoire de *Pasiphaé* (2) : Martial (3) rapporte que le malheureux qui représentait *Scévola* , se laissa brûler une main avec tant de constance , qu'il allait mettre l'autre au feu , sans qu'un si cruel supplice lui eût arraché un seul cri. Faut-il s'étonner que d'une pareille école soient sortis des *Caligula* , des *Néron* , des *Commodo* ,

(1) Mot grec qui exprime un *Exercice en cinq combats* ; c'était le *Ceste* , la *Course* , le *Saut* , le *Disque* , & la *Lutte* . Il est certain que le *Pugilat* en fesait partie , & quelques-uns le substituent au *Saut* , & d'autres au *Disque* .

(2) *Marr. de spect. ep. 6.* Suétone , vie de *Néron* , s'explique plus clairement : *Inter Pyrricharum argumenta , iaurrus Pasiphaen , ligneo juvenca simulachro abditam , iniit , us multi spectantium crediderunt.*

(3) *Lib. VIII, epigram. 29.*

des Caracalla (1), des Héliogabale (2). Il n'est pas surprenant que ce dernier genre de spectacles, les combats des *Gladiateurs*, & le *Pugilat* aient été proscrits par l'Église & ses Docteurs ; il ne faut qu'être homme pour en avoir horreur.

A la vérité, le plus grand des Écrivains ecclésiastiques s'élève contre les comédies licencieuses, telles qu'en avaient les Anciens : il avait raison ; on ne permettrait pas aujourd'hui les pièces de Plaute (3) ; & Térence, le délicat Térence même n'a pu se montrer sur notre théâtre sans être épuré (4). Je ne parle pas de celles du Grec Aristophane, qui furent quelquefois des satyres de sa vertu. Parmi les Tragédies même, il s'en trouvait plusieurs que je crais reprehensibles. Elles peignaient les cruelles passions de l'orgueil & de la vengeance, sans

(1) Ce fils de Sévère tua son frère Géta dans les bras de sa mère. Il commit encore, entre mille autres, un crime que je n'ose rapporter. Voy. l'*Hist. des Impératrices Romaines, vie de JULIE*.

(2) Ce monstre ne commettait pas une action plus odieuse & plus abominable que l'indigne spectacle de Pasiphaé, que donnèrent Néron & Domitien, lorsqu'il forçait de jeunes-filles à consacrer leur virginité à la monstrueuse statue de son Dieu *Elagabale*. Elles en mouraient ordinairement.

(3) Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage, en présentant des images licencieuses. *M. de Voltaire, II Déd. de Zaire.*

(4) L'Andrienne a été corrigée par le Père de la Rue Jésuite, avant d'être adaptée à notre Théâtre par Baron.

en inspirer d'horreur ; elles mettaient la vraie gloire à les assouvir. Quelques-unes renfermaient des blasphèmes contre la Divinité , comme les Tragédies d'*Oedipe* & de *Philocète*. Le S. Docteur n'avait pas alors sur les spectacles dont j'ai parlé , & sur les pièces des Anciens , d'autres idées que celles qui sont reçues parmi nous. Eh ! comment l'Église n'eût-elle pas interdit à ses enfans un spectacle si propre à éteindre en eux la charité fraternelle ? Mais je suis persuadé qu'une grande partie des Pièces de notre Théâtre Français eussent mérité l'indulgence d'un homme aussi éclairé que S. Augustin. Telles seraient par exemple , le *Misanthrope* , le *Tartuffe* , le *Philosophe-marié* , le *Joüeur* , le *Glorieux* , & tant d'autres qu'il serait trop long de citer. Je ne parle pas de nos excellentes Tragédies : le S. Docteur eût admiré *Polieuëte* , *Athalie* , *Esþer* , *Mérope* . Je me rappelle que le Docteur Arnauld s'étant brouillé avec le grand Racine , un ami commun entreprit de les concilier. Le Sorboniste s'y prêta ; le tendre Racine n'était pas fait pour s'y refuser ; tous deux s'embrassèrent : mais Arnaud revenait toujours aux pièces de théâtre ; il ne trouvait pas que Racine montrât assez de regret de d'en avoir fait : l'ami commun lui lut la *Phèdre* , & le Docteur ne put s'empêcher de dire , que *si toutes les pièces ressemblaient à celles-là , il n'y aurait pas de mal* . Le sentiment d'Arnaud ne peut être suspect en cette occa-

sion. Eh ! combien de Tragédies ne donne-t-on pas sur notre théâtre, je ne dis pas meilleures, mais que ce Docteur eut goûtees davantage peut-être ?

Le Comte de T^{...} convenait, que ce n'était pas-là l'unique motif du déchaînement de certaines personnes contre les spectacles & les acteurs. Il savait qu'il en est un autre : sa source est dans un préjugé dont la cause fut raisonnable, mais qui a cessé de l'être. Il n'est personne qui n'ait entendu parler des *Troubadours* ou *Trouvères*. Ce furent d'abord des Poètes assez estimés ; ils se négligèrent bientôt, & s'avilirent : ils coururent les châteaux, pour réciter devant les Seigneurs ignorans leurs mauvaises rimes ; ils servaient de bouffons (*) ; ce titre bas, & le nom de poète devinrent synonymes. Les plus honteux desordres régnaient parmi ces coureurs de profession, auxquels les plus grands crimes ne coûtaient rien ; Philippe-Auguste en purgea ses États. Ils reparurent sous ses successeurs, & ce fut alors qu'ils commencèrent à jouer des pièces dont les Saints, ou les plus augustes Mystères de la Religion étaient le sujet. Voila les premiers Comédiens français (2) ; voila ceux qu'a

(1) Thespis barbouillé de lie insultait les passans : les Arts renaissent comme ils ont commencé ; & cela prouve qu'on n'atteint pas tout-d'un-coup au parfait, même en le connaissant.

(2) Si les Pièces des Anciens étaient souvent indécentes par l'expression, leurs acteurs ne s'en confon-

proscrit l'Église Gallicane (*). Ils sont aussi différens des acteurs de nos jours, que leurs insipides farces ressemblent peu aux chefs-d'œuvres des Corneille, des Racines, des Voltaire, & des Crébillon. Cependant la flétris-
ture subsiste. On en est surpris avec raison : mais en réfléchissant un peu, l'on a bientôt découvert, que la *politique* d'un côté, & l'*orgueil de certaines personnes* de l'autre, en sont la cause. Les gens en place appréhendent que l'éclat qui suit ce beau talent, ne séduise la jeunesse, & ne la porte à s'y livrer. Je regarde cette crainte comme chimérique & ridicule : 1.º parce que les personnes bien-élevées ne seront pas tentées d'embrasser le comédiisme : 2.º par la raison simple & naturelle, qu'il ne peut y avoir qu'un très-petit nombre de comédiens, dans les métropoles des provinces, & que par conséquent la plus grande

maient pas moins dans leurs inouvenemens & dans leurs gestes à la plus exacte modestie. Cicéron, dans son admirable Traité des Devoirs, s'exprime ainsi : *Les Comédiens ont porté si loin les règles de la bienséance & de la pudeur, que, par une loi établie parmi eux, & qu'ils observent inviolablement ils ne viennent jamais sur le théâtre, sans avoir sous leurs habits de quoi cacher ce qui ne doit jamais paraître ; en sorte que, quand leurs habits viendraient à s'entr'ouvrir, on ne verrait rien de ce qui peut blesser la pudeur.* Ces règles de décence s'observent encore plus scrupuleusement parmi nous.

(*) Rome n'excomunie pas les Comédiens : l'Église de France est plus sévère : elle excomunie les Comédiens qui respectent les mœurs & les vertus ; elle met au rang des Catholiques ceux dont le t'étr : en est le fléau.

envie du monde d'embrasser cette profession sera très-rarement satisfaite : ce ne seront que les sujets à talents sublimes qui pourront y parvenir : il en est si peu ! d'ailleurs, l'abondance des sujets rendrait l'admission très-difficile ; le Public y gagnerait, & l'on n'entendrait jamais que des acteurs excellens, & dès là plus propres à graver dans les âmes l'image des vertus que peindraient leurs rôles. L'orgueil est la seconde cause des flétrissures du comédisme : il est des gens, qui cherchent aussi à briller par l'éloquence & la représentation, que les talents plus agréables des acteurs humilient ; la comparaison blesse leur vanité de plus d'une manière : de-là ce déchaînement qu'on pourrait appeler une *jalouſie de métier*.

Quoique monsieur de T*** pensât de la sorte, il savait que toutes les pièces du théâtre de la Nation (*) ne ressemblent pas au *Préjugé-à-la-mode*, & qu'on y voit *Amphitron*, le *Tambour-nocturne*, la *Fille-capitaine*, les *Trois-cousines*, le *Légataire-universel*, &c. Il eût désiré qu'on ne donnât jamais ces pièces devant les jeunes-gens. Il n'ignorait pas non plus qu'il se trouve dans la Capitale un spectacle à la mode, où l'on serait heu-

(*) Ce mot de *Théâtre de la Nation* oblige de prévenir qu'on entend par-là le Théâtre des Comédiens Français. Des gens mal-intentionnés auraient pu l'appliquer au Théâtre des Ariettes. Je distingue donc, & je nommerai l'Opéra-comique le spectacle de la Nation de mauvais goût, du goût changeant comme nos modes. Il faut être clair.

teux de ne rencontrer que le goût colifichet ; il le regardait comme trop corrompu , pour qu'on pût le reformer : & cela fut toujours. Il y a cent ans qu'un homme répondait à une coquette qui le priait de la conduire aux Italiens ; que cette Comédie était trop dissolue pour les hommes , & qu'il n'y avait maintenant que les femmes qui osaient s'y montrer & rire impunément des grossièretés & des ordures qu'on y entendait , & qu'on ne prenait pas la peine d'envelopper (*). Il n'y a pas trente ans que M. de Voltaire a dit : *On a osé, sur un théâtre consacré au MAUVAIS GOUT & à la médisance, insulter à l'Auteur de cette dédicace , & à celui qui l'avait reçue ; on a osé lui reprocher d'être un Négociant.* En 1760 on imprimait : *presque toutes leurs Comédies (des Italiens) sont pleines d'indécences & peu susceptibles d'inspirer des sentimens d'honnêteté.* Enfin aujourd'hui même , presque toutes les pièces nouvelles annoncent que ce Théâtre ne s'est point corrigé. Il ne faut pourtant desespérer de rien. On a donné sur ce même Théâtre *Arlequin-sauvage* , & l'on y voit *Lucile & Silvain*.

Monsieur de T... regardait l'Opéra comme l'école des Arts qu'on y voit briller : la

[(*)] Réfl. sur les mœurs de l'Ab. Belleg. Je trouve ceci bien dur , & je suis loin de penser sur le compte du beau sexe comme Bellegarde. De plus quelques-unes des Pièces qu'on donne aujourd'hui sur le Théâtre Italien sont charmantes , & plusieurs de ses Acteurs dans les deux sexes , sont , par leurs talents , au dessus de tout éloge.

Musique & la Danse méritent d'occuper les loisirs d'un honnête homme ; mais elles ne doivent lui servir que de délassement. Il ne redoutait pas autant qu'on le crairait la morale *sybarite* & doucereuse de la plus grande partie des pièces qu'on y représente : il disait qu'elle était peu dangereuse , parce qu'on ne la prenait que pour des chansons ; & que les passions des Dieux de la Fable , des Fées , & des autres personnages chimériques , ne faisaient aucune impression durable. On se prête un moment à l'illusion des prodiges ; & l'on oublie , dès que le spectacle cesse , les dieux , leurs amours & les machines qui les ont reportés dans l'olympe (1). Il n'en serait pas de même si les maximes que débite Apollon ou Jupiter se trouvaient dans une comédie , & qu'elles sortissent de la bouche d'êtres semblables à nous ; la musique ne ferait que les insinuer plus profondément. Je termine cet article du théâtre (2), déjà trop long pour un

(1) C'est la faute du genre : l'Opéra n'est qu'à son enfance : le premier de ces drames qui sera bon , sera le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

(2) Il y a une Déclaration de Louis XIII , du 16 Avril 1651 , qui ordonne , qu'en cas que les Comédiens règlement tellement les actions du théâtre , qu'elles soient toujours EXEMPTES D'IMPURETÉ , il voulait que leur exercice , qui peut innocemment divertir ses sujets de diverses occasions mauvaises , ne leur puisse être imputé à blâme , ni nuire à leur réputation dans le commerce public. Un état autorisé par le Prince n'a rien d'avilissant: un état qui joint l'agrément à l'instruction , doit être considéré.

ouvrage comme celui-ci, en disant que les dangers auxquels on pourrait lui reprocher de nous exposer, se trouvent dans tous les cercles: chés un particulier, on rencontre comme là des objets séduisans, l'on peut même les entretenir avec plus de liberté; & je ne vois nulle-part la vertu briller comme là des plus vives couleurs. Mais revenons à mademoiselle de T...».

Hélène quitta le Théâtre plus tendre pour ses parens & pour le Marquis. Elle ne vit dans la pratique de ses devoirs qu'un moyen infaillible de devenir plus estimable & plus digne d'être aimée; prix flatteur, & qui n'est jamais sans pouvoir sur une âme honnête.

La Comtesse de T...», en sortant du Théâtre, se rendit chés madame de M...». Monsieur de T...», le Maréchal, leurs fils, & le Comte de Saint-A... arrivèrent un instant après: le Vicomte paraissait triste: il dit quelques mots à Léonore, qui lui communiquèrent l'air sombre qu'il avait en entrant. Le jeune Marquis de T... leur en fesait la guerre. Madame de M... lui demanda grâce pour eux. — Savez-vous bien, lui dit-elle que leur mariage est retardé? monsieur le Maréchal & mon père l'ont voulu, à cause de notre deuil. — Pardonnez, ami, dit le Marquis au Vicomte qui s'approchait; je ne connaissais pas votre malheur. — Mais voyez, répondit le jeune Amant, comme tout conspire contre moi; je vois le bonheur, je l'atteins, & sur le point

d'en jouir, il m'échappe—. Madame de M... le consola ; —Ce retard ne sera pas long, reprit-elle ; j'ose vous en répondre : crayez qu'il m'est aussi pénible qu'à vous ; & que je vais tout employer pour l'abréger.... Vous soupirez, vous ne m'écoutez pas ?... Doutez-vous de mon amitié ? —Oh ! non, ma charmante amie, repliqua le Vicomte : mais... —Mais vous serez unis plutôt que vous ne pensez—. En achevant ces mots, madame de M... les quitta, & passa dans le cabinet de son mari.

Monsieur le Marquis de M... n'avait pas encore paru ; il venait de recevoir un paquet de la part du Ministre ; en sortant de son cabinet avec sa femme, il annonça que ces lettres avançaient le jour de son départ, & qu'il n'en avait plus que quatre dont il put disposer. C'était une finesse de madame de M..., pour servir Léonore & le Vicomte. Cette obligeante amie en prit occasion pour engager ses parens & le Maréchal à lui procurer la satisfaction de voir le mariage de sa sœur ; ce qu'elle obtint sans peine : il fut décidé qu'on ne différerait que de deux jours. Ce changement rendit la joie aux jeunes Amans : mais la certitude de l'éloignement prochain de sa nouvelle amie, affligea madame de T... qui lui laissa voir la peine qu'elle en ressentait : madame de M... répondit à cet attachement sincère par les preuves touchantes de la plus grande sensibilité : ensuite elle

apprit à la Comtesse qu'à la vérité monsieur de M^{me} ne pouvait rester à Paris plus de quatre jours; mais que leur départ n'était pas aussi proche, puisque son époux devait aller à Versailles une semaine entière, avant de passer en Angleterre, & de-là à sa destination. — Cependant, reprit madame de T^{me}, il faudra nous quitter, & pour longtemps! Madame de M^{me} ne lui répondit que par un de ces regards expressifs, qui en disent davantage que les plus tendres discours.

D'un autre côté, mademoiselle de L^{me} félicitait Léonore sur un changement d'autant plus agréable qu'il était inespéré. Suzette qui vint auprès d'elles, ne les empêcha pas des'entretenir de leurs amans. Quel plaisir auraient éprouvé le Vicomte & le Marquis, s'ils eussent pu les entendre! La naïve innocence formait mille projets pour rendre digne d'envie le sort des Époux. Suzette elle-même, malgré l'indifférence de son caractère, parut les écouter avec plaisir: elle contraignait pourtant le sourire qui venait embellir sa bouche mutine. Heureux mille fois le jeune-homme qui s'enflame pour une Beauté dont l'âme est aussi tendre que pure! Lorsque cette aimable fille est seule, elle pense comment elle fera la félicité de son amant; s'il lui survient une compagne, elle l'entretient de ce qu'elle se propose de faire pour plaire à son amant; lors même qu'elle sommeille, l'essaim voltigeant des songes ne lui présente que le bonheur de son amant.

Dans cet intervalle, le Comte de T^{...} catis-
sait avec son fils. Le jeune Marquis lui mon-
tra les mêmes dispositions, qui le matin
avaient mérité l'approbation de sa mère, &
dont sa cousine avait été si touchée : elles sur-
prirent le Comte bien agréablement, & lui
firent comprendre que la passion qu'inspirait
Hélène, était telle qu'il le falait. Il prit sur-
le-champ une résolution fort sage, qu'à son
retour il communiqua à monsieur de V^{..}.
Après avoir dit au père de son épouse com-
bien le Marquis était devenu digne de leur
tendresse, il proposa de le faire voyager pen-
dant deux ans, afin de former son esprit, &
de lui montrer, non les villes & les édifices,
mais les hommes de chaque contrée. Aussitôt
le cœur de monsieur de V^{..} s'enflame ; sans
faire reflexion sur son âge avancé, il s'offre
d'être le conducteur de son petitfils. — Eh-
bien ! monsieur, lui dit le Comte, nous irons
tous - trois : mon père & mon fils me sont
également chers ; je ne quitterai ni l'un ni
l'autre. Nous commencerons par l'Angle-
terre, où nous passerons avec monsieur de
M^{...} qui doit y séjourner quelque temps ; de-
là nous pourrons nous rendre en Espagne ou
dans l'Italie. — Comme il achevait ces mots,
le Marquis parut : le Vieillard court aude-
vant de lui, l'embrasse, en lui donnant d'ef-
fusion de cœur ces bénédicitions que le ciel
se plaît à ratifier.

Il ne s'agissait plus que de faire goûter ce

projet à la Comtesse de T... Monsieur de V... la prit en particulier pour la pressentir. D'abord l'idée d'une séparation la révolta : mais les raisons que son père fit valoir, ne pouvaient manquer leur effet sur un esprit aussi raisonnable. Elle se rendit enfin ; à condition que le mariage du Marquis précédérait ce long voyage. Elle pria même qu'on changeât quelque chose au projet ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'employer les deux années de suite, les Conducteurs & leur Élève reviendraient à Paris à la fin de la première, y passeraien l'hiver, & ne repartiraient qu'au beau temps, pour aller visiter les autres États de l'Europe.

Tout étant disposé de la sorte, sans parler à mademoiselle de T... du voyage projeté, le Comte & la Comtesse lui dirent, qu'ils ne voulaient pas remettre à un autre temps son mariage avec son cousin. La satisfaction d'Hélène perça le voile de sa modestie, & fut connue à ses parens, qu'elle n'avait approuvée la délicatesse du Marquis, que par un effet de cette résignation & de ce courage que donnent la raison & la vertu.

Le jour suivant, lorsque madame & mademoiselle de T... furent chés la Baronne d'E..., elles trouvèrent Léonore & ses sœurs occupées des préparatifs du mariage qui devait se faire le lendemain. La Comtesse leur apprit que celui de ses enfans n'en serait éloigné que de quelques jours. Cette agréable nou-

elle augmenta la commune joie ; mais elle intéressa particulièrement Léonore : elle sentait davantage son bonheur depuis que celui d'Hélène était avancé. Madame de M***, en s'entretenant avec la Comtesse de T***, lui témoigna combien elle approuvait qu'on assurât la félicité du Marquis & celle d'Hélène, que tant d'accidens imprévus auraient pu troubler. La Comtesse soupira. — Eh ! quoi ! mon aimable amie, reprit vivement madame de M***, auriez-vous quelques chagrins ? — Mais ce mariage, dit madame de T***, on ne l'avance, que parce qu'on va les séparer. — Que dites-vous, reprit madame de M*** ? les séparer !... & pourquoi ? Alors la Comtesse lui confia la résolution qu'on avait prise de faire voyager le Marquis, sous la conduite de son père & de son ayeul, & de passer en Angleterre avec monsieur l'Ambassadeur de ***. Madame de M*** transportée, sans pouvoir trop bien définir encore le sujet de sa joie, embrassa son amie, en lui disant : — Mondieu ! se pourrait-il... ? Elle ne s'expliqua pas davantage : mais après un moment de réflexion, elle fonda là-dessus l'exécution d'une idée qu'elle eût regardée comme extravagante un instant auparavant. En effet, madame de M***, en apprenant que le mariage d'Hélène va se faire, & que le Marquis doit laisser aussitôt après une épouse jeune, belle, adorée, regarda l'exécution de tout cet arrangement comme beaucoup plus difficile

qu'on ne le pensait ; & dans sa tête , elle dé-
cida qu'il falait que la Comtesse & la nou-
velle Marquise fussent du voyage. Mais reve-
nons au mariage de Léonore & du Vicomte.
Ces deux amans viennent d'être unis : la joie
de monsieur le Maréchal ne peut s'exprimer ;
monsieur de V.. & le Comte de T... la ressen-
tent presqu'aussi vivement que lui ; ces noces
sont l'image de celles qu'on doit célébrer dans
quelques jours. Pour le jeune Vicomte , son
caractère étant la tranquillité , l'accomplis-
sement de ses desirs le fait jouir de ce calme
désiré , dans lequel seul il peut trouyer le bon-
heur. Dès le premier jour , on voit la sécurité
des maris succéder à l'inquiétude des amans ,
Mais à mesure qu'il montre plus d'assurance ,
Léonore semble en avoir moins ; leurs rôles
changent. La jeune épouse , modeste , timi-
de & tendre n'en voit rien : elle ne sent que
l'amour. — Laissez - vous aimer , semble-t-
elle dire , & je suis heureuse — Je quitte
cette matière , parce que je dois parler dans
la suite des effets du mariage sur les différens
caractères que j'ai fait passer sous les yeux du
Lecteur.

Madame la Comtesse de J.., que nous avons
perdu de vue depuis longtemps , parut voir a-
vec des yeux d'envie l'ivresse & la félicité de sa
sœur ; ou plutôt la joie que l'attachement , les
soins , les égards du Marquis faisaient briller
sur le visage d'Hélène , portèrent le trouble
dans son faible cœur. Elle devint triste & ré-

veuse. La Comtesse de T^{...} fit attention à cet abattement de madame de J^{..} : elle chercha l'occasion de se trouver seule-à-seule avec elle.

— Vous ne sentez pas nos plaisirs, madame, lui dit-elle? mon amie, auriez-vous de nouveaux chagrins? Si vous me crayez digne de votre confiance, daignez m'ouvrir votre cœur: vous m'êtes chère, oui, madame, aussi chère que si vous étiez ma fille. — Des sentiments aussi obligeans me pénètrent, madame, répondit Juliette; ils sont dignes de vous: mais les mérité-je! ma respectable amie, que vous gagnez à être connue! ah! si cette Juliette qui vous chérit, eût pu vous ouvrir son cœur, lorsqu'un funeste égarement.... — Oubliions ces temps de trouble, mon aimable fille, interrompit la Comtesse de T^{...}; daigne les oublier; ils ne peuvent qu'abattre ton courage, en affligeant ton âme; il faut des bornes aux remords: prends de plus justes sentiments de toi même, par amitié pour moi, qui ne puis voir la rougeur qui couvre ton front, sans éprouver une peine plus grande que tu ne saurais l'imaginer. Mais si tu as quelques chagrins, confie-les à celle qui se regarde comme ta mère: elle va les partager, les faire cesser peut-être; car, tu le sais, ma fille, de quoi l'amitié ne vient-elle pas à bout? — Eh-bien, madame, voyez toute la faiblesse de cette femme que vous aimez: vous lirez désormais dans mon cœur mieux que moi-même.... leur bon-

heur mon amie , il ne m'afflige pas ; mais il est plus grand que le mien , & je suis triste , sans pouvoir m'en défendre. Ah ! que leur sort est digne d'envie ! ma vertueuse , ma respectable conductrice , rassurez ce faible cœur qui s'égarerait peut-être encore sans vous... comment est-il donc fait ce cœur , qui malgré moi se révolte ? ce que je viens de voir l'a percé comme un trait : une dangereuse ivresse , des désirs tumultueux viennent de le troubler ; tout cela m'effraie en vous le racontant : mon caractère m'épouyante : dès qu'un objet plus aimable s'offre à mes yeux , j'ai honte de recevoir l'hommage d'un autre : que je suis méprisable ! je me hais ... daignez me sauver de moi-même : une malheureuse passion elle renaitrait dans mon cœur , elle y renaitrait sans espérance , si vous ne me soutenez ; si vous ne m'en faites rougir ... , mon amie , ne m'abandonnez pas ! ... Mais vos yeux sont moins doux ... vous allez me haïr ? —Moi ! te haïr , ma Juliette ! ... je t'admire , & je te plains. Chère & malheureuse femme , ce n'est point un crime d'avoir des désirs que l'on combat ; c'est au contraire une occasion de faire briller la vertu. Mais que la gloire que l'on acquiert à les vaincre coûte cher ! *Il est plus doux d'aimer que de vivre* : quel supplice de combattre un panchant qui est en nous , en faveur d'un devoir accidentel qui eût pu ne pas être ! le premier est le vœu de la nature ; l'autre n'est

que l'ouvrage des hommes : il faut un cœur comme celui de mon amie , pour remporter une si grande victoire avec de si faibles armes... — Comme l'amitié est ingénieuse !... je le vois madame ; vous regardez le découragement comme le plus grand mal , & vous cherchez à réveiller la vanité au fond de mon cœur : quelle manière obligante de me soutenir ! — Ma chère fille , ce motif ne doit pas être le seul : il en est encore deux autres , tous les deux fondés sur notre propre intérêt : le premier , c'est que cette manière d'être heureux , en suivant nos passions , n'est ni certaine ni durable : le second , & le plus terrible , c'est qu'elle est suivie du remords. Madame de T^{...} apprit ensuite à la Comtesse de J^{..} le projet de faire voyager le Marquis. Elle effuya quelques larmes qui coulaient encore , lorsque le Comte de Saint-A^{..} vint auprès d'elles. Il dit aux deux Dames que mademoiselle de T^{...} , madame de M^{...} & Suzette les attendaient dans le jardin. Elles s'y rendirent sur-le-champ.

Hélène était un modèle de décence & de retenue , dans ces divertissemens trop libres qui accompagnent les mariages , & qui souvent sont funestes à l'innocence (*): elle entraînait ses amies , & s'en éloignait avec

(*) Il faut en dire autant des bals , assemblées folles , divertissemens ridicules ; & de plus , licencieux , corrupteurs , qui portent dans l'âme le dégoût des devoirs , germe de tous les désordres.

elles :

elles, pour fuir, autant qu'il était possible, l'impertinent petit-maître, le galant douceux, & le vieillard cynique. La suffisance & la fatuité des premiers révolte; la fadeur des seconds ennuie & fatigue; les derniers affichent l'impudence, & salissent l'imagination. Est-ce donc ainsi que la vieillesse s'efforce aujourd'hui de mériter notre vénération? Une honnête gaîté, ou plutôt encore une gravité séante, marque respectable de la maturité, voila ce qu'ils doivent nous montrer. Mais, pour la plupart, lorsque le vice les abandonne, & que la réalité fuit, ces nouveaux *Ixions* embrassent encore son ombre, & portent dans de jeunes cœurs la corruption dont ils ne doivent pas profiter. Cependant il en est qui méritent nos hommages & notre respect... O! sages vieillards, qui comptez plus de vertus que d'années, vous êtes les vivantes & vénérables images de la divinité. Périsse le jeune-homme qui manque à ce qu'il vous doit, qui ne vous rend pas les mêmes honneurs qu'aux auteurs de ses jours, & qu'il prétend pour lui-même, lorsqu'il approchera du terme de sa carrière!

Madame de M..., depuis qu'elle espérait d'engager la Comtesse de T... à faire le voyage de Londres, montrait plus d'ennouement, & goûtait davantage tous les plaisirs. Le mariage de Léonore accompli, versait dans son cœur la satisfaction & la tranquillité : elle avait une amie dont l'intimité rendait sa si-

tuation délicieuse. — Voyez combien je suis heureuse , disait-elle à madame de T... . Cependant ma félicité pourrait craître—. La Comtesse la regardait. . . . — Oui , continua madame de M... , elle augmenterait , si l'on nous donnait l'assurance que nous ne nous séparerons pas. . . . — Vous demandez ce que je desire , mais vous demandez l'impossible. Laisseriez-vous partir monsieur de M... — ? Adelaïde sourit : — Non , madame ; mon époux m'est nécessaire. Mais laisserez - vous partir monsieur de T... & le Marquis— ? La Comtesse interdite , ne put répondre.

Durant cet entretien , Hélène & ses compagnes s'étaient éloignées : madame de T... , en allant les joindre , fit remarquer à madame de M... le Comte de Saint-A... sur les traces de Suzette , qui semblait le fuir. Elle avait déjà prévenu son amie sur les dispositions du Comte ; elle la pria de favoriser cette union. — Saint- A... est tendre ; il l'est trop peut-être , disait madame de T... à son amie : il fera le bonheur de Suzette ; il l'adorera ; ils sont dignes l'un de l'autre—. Madame de M... remercia la Comtesse de l'intérêt qu'elle prenait à l'établissement de sa sœur. Elle l'assura qu'elle disposerait ses parens en faveur de monsieur de Saint-A... , si l'antipathie que Suzette laissait voir pour le Comte , ou plutôt pour tous les hommes , venait à cesser. En même-temps elles firent signe à Suzette de les attendre. Monsieur de Saint-A... leur parut

fort triste ; le dépit éclatait sur son visage. Madame de M^{me} prit sa sœur en particulier, pour la gronder, & madame de T^{me} s'approcha du pauvre Comte. Il ne dissimula pas qu'il venait d'éprouver les dédains les plus marqués : mais il ajouta, qu'il ne desespérait pas néanmoins d'être souffert un jour ; parce que, malgré les rigueurs dont Suzette l'accablait, il ne s'apercevait pas qu'elle évitât l'occasion de le voir. — Je desire d'autant plus le bonheur d'être à elle, continua-t-il, qu'il sera votre ouvrage, & que cette alliance convient à mon père : votre suffrage seul la lui ferait souhaiter ; mais il connaît en outre le mérite de mademoiselle d'E^{me}. M^r de P^{me}, madame, est un père tendre, qui n'a jamais commis d'autre rime que de m'aimer trop... Je suis tout pour lui ; il me sacrifierait tout : le récit de la manière dont ma mère & lui se sont comportés envers leurs enfans, vous en convaincra, si vous voulez m'accorder quelques heures pour l'entendre. C'est son affection, madame, qui l'égara : il n'avait pas sur l'honnêteté des mœurs, ces sages principes que monsieur le Comte de T^{me} m'a fait aimer, en me les faisant connaître : j'avouerai, que c'est avec justice que vous n'entendez son nom qu'avec indignation... Madame, il me disait hier, qu'il reconnaissait tout son tort, & que vous l'aviez forcé de croire à la vertu des femmes. Il ne demande que la permission de venir vous montrer son profond respect, &

il se flate d'obtenir son pardon. — Je ne le hais plus, reprit madame de T..., dès qu'il pense de la sorte; vous pouvez l'en assurer.

De son côté, la belle Suzette faisait le petit lutin avec sa sœur: elle détestait le Comte; elle disait que le récit de madame de T... le lui représentait comme un monstre audacieux, infiniment haïssable: & comme il s'avançait de leur côté, elle voulut s'éloigner. Madame de M... lui représenta que cette conduite était indécente; elle insista sur le tort qu'elle se ferait en refusant un parti avantageux, qui avait l'approbation de toutes les personnes sensées; qui d'ailleurs était jeune, bientait, tendre.... — Oui, tendre à la fureur, intérompit Suzette! je ne veux pas être aimée si fort: je le trouve odieux de s'attacher à moi. — Dans ce cas, mon amie, je vais le remercier de l'honneur qu'il nous fait. — Il n'aura pas de peine à prendre son parti: la complaisance pour quelqu'un l'attache à me tourmenter.... Des larmes qui suffoquaient presque la belle irritée, persuadèrent à madame de M..., qu'il falait différer encore. En effet ce petit cœur si fier, était peut-être tout près de sa défaite; & c'était précisément ce qui lui donnait tant d'humeur. Madame de M... calma sa jeune sœur par ses caresses: elle lui vanta les qualités de son amant, & l'assura qu'elle serait heureuse avec lui: elle la pria de s'en rapporter à l'amitié: Suzette parut ébranlée: sa sœur prit ce moment pour la

ramener vers madame de T^{...} & monsieur de Saint-A^{...}. — Mon cher Comte, dit elle à ce dernier, c'est moi qui vous prie de ne pas vous décourager: j'aime cette chère sœur: elle est la plus jeune de nous: je l'ai vu naître; je suis pour elle une seconde mère: je lui ordonne de vous traiter avec les égards que vous méritez, ou je nie brouille avec elle.

— Vous me désespérez, répondit Suzette. — Madame de T^{...} dit tout-bas au Comte, qu'elle lui conseillait de n'employer auprès de sa maîtresse que des manières polies, point trop affectueuses; de la voir tous les jours, mais très-peu de temps. Ces avis furent goûts de madame de M^{...}; qui dit en riant à son amie, qu'elle voyait bien qu'il ne serait pas nécessaire qu'elle lui recommandât Suzette jusqu'à son mariage, si les desseins qu'elle formait étaient trompés: car, ajouta-t-elle, si la fille la plus vertueuse, lorsqu'elle aime, a besoin de secours, plus encore contre son propre cœur, que contre son amant, celle qui hait, est en parfaite sécurité.

Cependant les deux amies résolurent d'aller trouver monsieur & madame d'E^{...}, pour les prévenir, & les disposer en faveur du Comte. Leur réponse fut telle que le jeune Amant pouvait la désirer: & dès le jour même le Comte de P^{...} vint autoriser l'attachement de son fils: monsieur & madame d'E^{...}, sans s'embarrasser des répugnances de Suzette, arrêtèrent avec monsieur de P^{...} ce nouveau

mariage, qui se fit pendant le voyage de Londres.

L'amour est si puissant sur tous les cœurs qu'on attaque par lui, que la vertueuse Comtesse ne pouvait se défendre de mettre le plus tendre intérêt dans tout ce qui regardait un homme qui l'avait aimée: mais cet intérêt presqu'involontaire était innocent; elle savait lui donner un but légitime, que toute l'austérité du devoir ne pouvait improuver. Voila ce qui la rendait si empressée à tourner vers un autre objet ce cœur qu'elle avait attendri. Hommes honnêtes (c'est à vous seuls que je m'adresse) n'attaquez jamais celles pour qui l'amour serait un crime; car si cette Beauté n'est fortement prévenue par un autre amant, il est impossible qu'elle résiste à l'amour: jamais, jamais, quoi qu'on en dise, une âme sensible qui s'attache à l'indifférence, ne manqua de l'échauffer; c'est la loi de la nature: *Aimez, vous serez aimé.*

Dans cette occasion, on vit peut être pour la première fois, une maison noble & peu favorisée de la fortune, marier avantageusement quatre filles. La première richesse, c'est la bonne éducation: elle ne peut néanmoins aller seule: la beauté dans les femmes, ou tout au moins l'art de la remplacer par des grâces, est absolument nécessaire; mais ces deux avantages suffisent: rendez vos filles autant estimables par leurs vertus, qu'aimables par les qualités & les talens; sur-tout ne les

confinez pas dans un monastère , où l'on n'ira pas les détrerrer : gardez-les chés vous ; veillez sur elles avec soin , en les voyant toujours lorsqu'elles sont seules , par les moyens indiqués dans ces Mémoires. Il se trouvera d'honnêtes gens qui connaîtront le prix de la noblesse unie à la vertu , & qui préféreront une compagne aimable , douce , honnête , économique , & leur égale , aux fastueuses héritières d'un Partisan , d'un millionnaire engrangé du sang des peuples , & chargé des malédictions de tout un royaume.

Tandis que ces arrangements se faisaient chés monsieur d'E^{..} , madame de T^{..} & madame de M^{..} se renditent à la prière que le jeune Comte leur renouvela d'entendre l'histoire de son éducation : elles en étaient doublement flattées , en ce que , d'un côté , ce récit augmenterait leurs lumières ; & que de l'autre , il donnerait à Suzette qui devait l'entendre , une idée du caractère & du mérite de celui qui allait être son époux. On choisit donc un endroit convenable , pour ne pas être interrompus , & monsieur de Saint-A^{..} prit la parole , qu'il adressa toujours à madame de T^{..}.



HISTOIRE du Comte de SAINT-A^{..}.

« COMME vous le savez , madame , je suis fils du Comte P^{..} & de Charlotte B^{..} , la même dont monsieur le Maréchal a parlé ,

en tacontant les avantures de monsieur de M... L'immense fortune de ma mère, fut sans-doute, autant que son mérite, la cause du choix subit qu'en fit mon ayeule pour sa bru; peut-être ce motif fit-il autant d'impression sur mon père; il m'a lui-même avoué que la médiocrité de sa fortune l'avait si fort gêné dans sa jeunesse, qu'il n'avait différé de se marier jusqu'à l'âge de quarante ans, que parce qu'il cherchait une épouse qui lui donnât l'opulence. Il trouva dans ma mère tout ce qu'il pouvait désirer: beauté, richesses, attachement, soumission; le seul défaut qu'eût cette femme respectable, était peut-être trop d'ambition: son père ne voulait plus d'un gendre de qualité; le modeste Négociant se proposait de se renfermer dans son état: sa fille au contraire voulait un titre, comme sa sœur, & sut si bien se servir de la tendresse que son père avait pour elle, qu'elle l'amena au point qu'elle désirait.

La Comtesse de P... n'avait pas regardé la personne de son époux, dans le choix qu'elle en avait fait: aussi n'appréhendait-elle rien des mépris dont son père l'avait menacée; elle se préparait à soutenir l'inconstance même de monsieur de P... sans se plaindre. Un jour elle lui tint cet étrange discours: — Monsieur, je fais ce que vous avez fait pour moi; toute ma vie j'en serai reconnaissante: mais je suis bien loin de croire que, pour les faibles avantages que je vous ai ap-

portés, un homme de qualité se doive tout entier à une femme au dessous de lui ; je connais assez le prix d'un sang noble, pour ne pas m'imaginer l'avoir payé : soyez donc parfaitement libre, c'est-à-dire, ne redoutez ni plaintes ni reproches : tout ce que je vous demande, c'est un héritier de votre sang & de votre nom : je respecterai comme vous même ce gage précieux ; croyez que je l'éleverai dans la juste idée de ce qu'il devra à sa naissance, à la gloire de sortir de vous, & qu'il ignorera toujours la source basse de sa fortune. Il est vrai que vous l'avez annoblie, mais c'est aux yeux des autres ; aux miens, je ne suis que votre première servante ; vous êtes mon maître, mon souverain ; je me contente d'un sort moins doux que celui de ma sœur ; il n'est pas même nécessaire à ma félicité ; un fils que je vous aurai donné, sera ma seule gloire, & tous mes plaisirs. Voila, monsieur, quelles sont mes dispositions sincères & durables ; tel sera le fondement de ma conduite envers vous, & de la manière dont j'envisagerai toutes vos actions — . Elle se tut. Le Comte surpris, l'embrassa les larmes aux yeux, en lui jurant une tendresse à toute épreuve.

Je vins au monde la première année de leur union. Ma mère me nourrit, & donna successivement pendant le cours de sept années une fille & un second fils à son mari. Notre éducation employa tous ses momens.

La Comtesse , persuadée que parmi la bourgeoisie , l'on gâte les enfans par trop de douceur , prit avec nous une route toute opposée ; & sous prétexte de corriger les imperfections que le mélange de son sang avec celui d'un homme de qualité , pouvait nous avoir communiquées , elle nous traitait avec beaucoup de rigueur. Cependant elle nous aimait jusqu'à l'emportement , & vous en aurez , madame , bientôt des preuves.

La conduite de ma mère à notre égard , nous rendit timides , dissimulés , méchans : ces défauts ne la frappèrent pas d'abord. Je grandissais. L'on parla de m'éloigner de la maison paternelle. Ma mère me choisit un gouverneur rigide , dont elle excita la dureté , persuadée qu'on ne pouvait en avoir trop , parce qu'elle ne pensait pas qu'elle pût trop m'aimer. Ce motif fait maintenant impression sur moi ; dans le temps de ma première jeunesse , il m'était inconnu , & je haïssais une excellente mère , mais trop imprudente. Mon éducation eut très peu de succès : j'apprenais mal ; on ne m'épargnait guères les corrections ; je m'endurcis , & ma mère qui s'en aperçut , en conçut un violent chagrin , mais sans changer de système. J'eus alors recours à la dissimulation : j'employai mille petits stratagèmes , pour me parer de la science des autres , & pour gagner par des flatteries mon implacable Gouverneur. Tout cela ne me réussit guères , mais mon caractère en souffrit.

Mon jeune frère & ma sœur, avec qui l'on suivait le même plan, en furent aussi les victimes. A quatorze ans ma sœur voulut renoncer au monde, désespérée de la tyrannie qu'on exerçait sur elle; on s'y opposa. Mon frère devint un caractère indomptable, qu'on fut obligé d'abandonner à lui même: mon père le mit dans le service; il fut blessé mortellement dans une action à l'âge de douze ans, n'étant encore qu'Enseigne dans le Régiment de ... Avant de mourir, il écrivit à la Comtesse les dispositions où nous étions par rapport à elle. Ce fut un double coup pour cette sensible mère. Elle changea sur le champ du tout-en-tout; & son indulgence surpassa ses rrigueurs. Mais il était trop tard, & la seconde nous fut aussi préjudiciable que les premières. Je quittai le collège pour revenir à la maison paternelle. Ma sœur que je n'avais pas vue depuis six ans, était embellie au point que je fus ébloui de ses attraits naissans. Un sentiment trop doux se glissa dans mon cœur naturellement tendre; j'adorai Clémentine, non comme une sœur, mais comme une amante. Cependant je fus longtemps sans connaître de quelle nature étaient mes sentiments pour elle. De son côté, ma sœur éprouvait le même panchant. Un jour nous étions seuls; Clémentine me laissait voir une langueur touchante; au fond de mon cœur, je sentis des désirs: ils me firent horreur. Je la quittai, résolu de me fortifier des conseils de ma

mère contre une passion criminelle. J'allai la trouver , & déposai dans son sein mon horrible secret. Mais au lieu des reproches que j'attendais , ma mère ne fit que me plaindre : elle m'exhorta mollement à me surmonter. Bien plus , ayant appris notre attachement mutuel , elle craignit de nous chagriner en nous séparant : le feu s'alluma de plus en plus ; enfin peu s'en fut qu'il ne consumât la plus faible ; Clémentine tomba dans une maladie de langueur , dont sa jeunesse ne la sauva , que pour la déterminer à s'ensevelir vivante dans une autre espèce de tombeau ; elle prit le voile , & se nomme aujourd'hui sœur *Sainte-Th....* ; vous la connaissez , madame , sous ce nom. La raison & la religion la soutinrent toujours , mais elle ne saurait s'empêcher de pleurer sa liberté.

Je souffris plus que la mort en perdant ma sœur , & je n'aurais pas survécu à notre séparation , sans les moyens que ma mère employa pour me consoler. Jamais rien de plus tendre ne peut exister dans la nature. Je me rétablis un peu. Mais il n'était pas de jour que le sacrifice de Clémentine ne me fit verser des larmes. Je vous ai fait entendre , madame , de quelle manière la Comtesse envisageait la noblesse & la roture : elle croyait cette dernière entièrement faite pour satisfaire les passions de la première , pour servir à sa conservation , comme à sa gloire. C'est d'après cette idée que , malgré l'honnêteté de son cœur ,

elle n'hésita pas à sacrifier l'innocence d'une jeune-personne au rétablissement de ma santé, & de mon enjouement naturel. Une pauvre femme, voisine de l'hôtel, avait une fille parfaitement bien-faite, & dont la figure provocante offrait l'assemblage des Grâces & des Ris. Ma mère la demanda, la forma durant quelques semaines, sans que je la vîsse, lui donna des maîtres dans tous les arts agréables; enfin après l'avoir instruite de ce qu'elle exigeait d'elle, en attachant à la réussite une grosse récompense, elle la conduisit auprès de moi.

Cette jeune-personne fut d'abord à-peine remarquée d'un homme accablé, qui n'avait éprouvé l'amour que pour en rougir. Mais insensiblement je m'accoutumai à la voir, & la Comtesse étant une fois venue sans l'amener, j'en demandai des nouvelles; ma mère sortit aussitôt, & me l'envoya. Laurette (c'est le nom que ma mère lui donna, au lieu de celui de *Javote F.* qu'elle portait) se rendit seule auprès de moi, s'assit à côté de mon lit, & me tint d'agréables discours. Comme j'ignorais ce qu'elle était, & l'emploi dont elle était chargée, je fus reconnaissant des dispositions qu'elle me montrait, & je commençai à trouver un véritable plaisir dans son entretien. J'allai beaucoup mieux. Ma mère charmée, encourageait Laurette par des présens & des caresses; & comme elle ne voulait pas que je m'éprise d'une belle passion,

elle ne cessait de lui recommander de la com-
plaisance. D'après ces ordres réitérés, Laurette me fit des avances; j'y répondais: mais
par une bizarrerie que je ne conçois guères;
cette jeune-fille m'inspira les sentimens que
j'aurais dû avoir pour Clémentine. Je l'aimai
comme ma sœur.

Cependant je lui dus le rétablissement de
ma santé: le goût que je pris pour elle me
rendit sensible aux amusemens & aux plaisirs
de mon âge. J'eus même la force de voir
Clémentine sans danger. Mais dès que ma
mère ne craignit plus pour mes jours, il sem-
bla que la douleur de la perte de ses autres
enfans n'avait été que suspendue; nous la
vimes changer à vue-d'œil: enfin nous l'a-
vons perdue.... Ces larmes que je répands,
sont l'éternel tribut que je dois payer à sa
cendre....

Laurette continua de rester auprès de moi;
cette jeune-fille, ne se voyant plus de sur-
veillante, crut alors qu'elle pouvait tout ôser,
& prétendre au titre de mon épouse. Elle a-
vait acquis les manières aisées des femmes de
qualité; ses heureuses dispositions avaient été
cultivées; ainsi l'on peut dire qu'elle était
extrêmement séduisante. Je ne sais donc pas
ce qui en serait arrivé, si je n'eusse fait pour-
lors la connaissance de monsieur le Marquis
de T..., qui me procura l'entrée d'une
maison où je trouvai toutes les perfections
réunies.

Celle que j'aimai mille fois plus que ma vie était mariée : à la première vue, elle m'ôta ma raison ; toute mon âme vola vers elle, & je ne fus plus qu'un être sans force, sans volonté propre, qui recevait son impulsion d'elle seule. Je ne fais si j'espérai d'abord de m'en faire aimer ; je ne me connaissais guères dans les commencemens de ma passion ; un seul de ses regards me rendait parfaitement heureux. Souffrez, madame, que je vous fasse son portrait. Elle n'est plus dans la première jeunesse ; mais elle a conservé toute sa beauté ; son teint annonce des passions modérées ; ses yeux expriment une bienveuillance que je pris d'abord pour de la tendresse ; elle est faite à ravir ; sa main est belle ; son piéd digne de Cypris ; sa démarche noble, aisée, remplie de grâces : son sourire transporte, enchanter ; le son de sa voix remue l'âme, intéresse le cœur ; son esprit est orné, amusant : en un mot, je ne vois dans le monde que vous, mesdames, qui puissiez l'égaler.

J'étais donc heureux d'aimer, sans même songer à l'être : mais cet état délicieux n'était pas fait pour durer : l'objet de mes vœux m'accueillait ; je m'éhardis, j'osai former des désirs, & ma félicité disparut ; je devins triste, inquiet ; bientôt mon état me fut insupportable. Cependant celle que j'aimais m'inspirait tant de respect, son extérieur annonçait tant de vertu, que je n'osais laisser paraître une passion qui me consumait. Ce fut dans

cette crise violente que je pris mon père pour confident. Loin de m'exhorter à combattre ma passion , le Comte de P^{me} m'embrassa , & me dit , qu'il concevrait de moi les plus hautes espérances , si je parvenais à toucher celle que j'aimais. — Cette Dame , me dit-il , est plus que personne capable de vous former : ce n'est pas une femme comme il en est tant ; jamais la moindre faiblesse n'a terni sa réputation ; tâchez de réussir avec elle ; vous serez le premier & l'unique ; c'est un beau triomphe : tout l'honneur que lui a fait sa sagesse jusqu'à-présent passera sur vous ; elle n'en aura plus rien ; vous seul paraîtrez un prodige de mérite—. Ces motifs n'étaient pas ceux qui m'encourageaient ; j'aurais voulu être aimé , mais je désirais encore plus que l'objet dont j'étais idolâtre conservât toute sa gloire. Le Comte m'ouvrit sa bourse. Il alla jusqu'à corrompre lui-même une des femmes de celle que j'aimais : il choisit les présens que je devais faire ; il m'indiqua la manière ; en un mot il paraissait avoir cette affaire plus à cœur que moi-même. En mourant , ma mère lui avait prescrit cette conduite , après s'être accusée de sa première rigueur , comme d'une faute irréparable. Mais j'attaquais une vertu trop vraie : tout fut inutile.

Avant de vous rendre compte du dénouement , je vais revenir un moment à Laurette , connue aujourd'hui dans le monde sous le nom de la F^e. Cette fille voyant qu'elle n'a-

vançait rien auprès de moi par la conduite réservée qu'elle affectait depuis la mort de ma mère, crut devoir s'expliquer plus clairement. Un jour, en sortant de table, elle me proposa de faire un tour dans le jardin : nous y descendons : c'était au printemps ; les douces fleurettes qui tapissaient une molle pelouse nous invitèrent à nous asseoir. Laurette prit avec moi ses anciennes libertés ; ses caresses étaient vives ; j'y répondais : elle crut entrevoir le moment favorable de s'expliquer. Elle m'avoua qu'elle m'aimait plus qu'elle-même ; elle me jura une éternelle constance, & me pressa de lui faire le même serment. Je soupirai. Quelques momens de silence, employés à me recueillir, furent suivis d'une confidence de l'état de mon cœur ; je lui cachai seulement le nom de l'objet de mon amour. Cet aveu fut un coup-de-foudre pour Laurette. Mais elle dissimula, joua les beaux sentimens & s'offrit de me servir : *Contente, me disait-elle, d'assurer mon bonheur, de quelque manière que ce fût.* Cependant j'ai su depuis, que cette fille, conseillée par sa mère, ne cherchait qu'une fortune. Aussi, dès qu'elle n'eut plus l'espoir de me subjuguer, sur-tout après que mon père m'eut instruit devant elle de sa naissance, elle tourna ses batteries d'un autre côté, & tâcha de se faire épouser par le Comte de P... lui-même. Mais s'il l'eût acceptée pour maîtresse, il se garda bien d'en vouloir pour sa femme. Après

quelques intrigues dont je ne vous entretiendrai pas, madame, elle fit connaissance du Comte de Q., dont elle est aimée aujourd'hui, & qui paraît se fixer à elle tout-à-fait.

J'ai dit que tout fut inutile auprès de celle que j'aimais. Le peu de succès porta ma passion à l'extrême. J'eus recours à tous moyens, même des plus odieux, pour réussir. On parla d'une femme qui composait des philtres : quoique je n'eusse jamais ajouté foi à cette charlatanerie, ma passion m'aveugla jusqu'à recourir à cette malheureuse ; la femme-de-chambre gagnée par mon père, en fut boire à sa maîtresse dans son thé ; elle en mit dans ses flacons, en asperga son linge, ses habits. Je portai à la prétendue magicienne de très-belles boucles d'oreilles & de souliers, fut lesquelles elle prononça des paroles extraordinaires, que probablement elle inventait, & je les fis substituer à celles dont se servait la Beauté cruelle que j'adorais : vains attentats ! sa vertu triompha non-seulement de ces opérations magiques, mais de l'amitié, bien plus puissante, qu'elle m'avait toujours témoignée.

J'étais desespéré : les transports de ma funeste passion me portèrent jusqu'à ôser attenter sur celle que j'adorais : par le secours de ma Confidente, je passai plusieurs nuits dans son appartement, après que la femme-de-chambre lui avait fait prendre quelque chose qui devait l'assoupir. La première fois, lors-

que je m'approchai d'elle , je tremblais si fort , qu'il me fut impossible de lui toucher. Je me contentai de baisser les habits qu'elle avait quittés: la seconde , je ne fus guères plus hardi ; mais la troisième , j'osai lui ravir un baiser... J'étais bien loin , comme vous voyez , de pouvoir accomplir l'affreux dessein que ceux qui me servaient dans ma démarche me supposaient: non : j'en jure devant l'Auteur de mon être , jamais je ne l'ai conçu parfaitem... Mais je rougis de vous raconter ces égaremens de mon cœur.

Je fus découvert : je connus mon sort ; le mépris... Je ne pus le supporter ; je voulus mourir. Mon père au desespoir , me promit un dernier effort : il ôsa m'assurer qu'il était immancable : il me trompait... Mais la visite de celle que j'aimais ; celle du respectable mortel auquel elle est unie , ne me trompèrent pas. Ils me tranquillisèrent. Cependant quel état , que le vide affreux que j'éprouvai ! je n'ai pas vécu , j'ai langui jusqu'à la visite que je rendis il y a quelque temps à madame de T... : c'est de ce jour que mon tourment a cessé : & ce serait d'aujourd'hui que je me crairais le plus heureux de tous les hommes , si la belle personne en qui je vois toute la beauté du premier objet qui me charma , toute son amabilité , sa candeur , réunies aux vertus de la dernière dont j'ai parlé , voulait m'accorder ce que je n'ai trouvé dans aucune d'elles , la légitimité , l'innocence de la plus vive

passion: c'est d'elle seule que je puis & que je veux l'obtenir. Oui, madame, (*dit-il à Suzette*) croyez que celui qui met son bonheur dans l'espoir d'être à vous, n'oubliera jamais qu'il vous devra plus que son existance, l'exemption du remords & la felicité... Puis-je croire que les sincères aveux que je viens de faire, ne vous indisposent pas davantage contre moi ? J'ai voulu que vous lussiez dans mon cœur ».

— Monsieur, répondit Suzette, vous êtes un homme étrange ! en vérité... Donnez-moi du moins le temps de me décider. Mes sœurs & madame de T... sont pour vous : mon cœur est d'un parti contraire, je vous l'avoue tout bonnement : cependant si vous me plaisez, je voudrais vous voir les sentimens que vous eutes pour la dernière que vous avez aimée ; que vous craignissiez de montrer une passion dont l'idée me révolte : si l'on m'aime, qu'on se taise, & je trouverai supportables ceux qui ne me le paraissent guères : je veux de la réserve ; mais j'en veux beaucoup, beaucoup : ... comme vous en aviez pour la Comtesse. — Pour la Comtesse ! reprit monsieur de Saint-A", — Oh ! je sais bien ce que je dis, continua Suzette, & je n'aime pas plus les soupirans que madame de T... — A ces derniers mots, le jeune Comte demeura confus & rougit. Mais l'air enjoué de la Comtesse de T... le rassura bientôt. Elle intérompit Suzette, pour lui dire que le cas était bien différent, & qu'elle faisait gloire d'avoir été

tendre, lorsque monsieur de T... l'avait recherchée en mariage. La jeune d'E... montra de l'impatience, & la Comtesse ne poursuivit pas. Mais cette Dame & la Marquise de M... ne purent s'empêcher de dire au Comte de Saint-A... mille choses obligantes sur le récit qu'il venait de leur faire.

Les jours qui s'écoulèrent entre le mariage de Léonore & celui d'Hélène, ces deux fidèles amies ne se quittèrent pas. Elles se communiquaient leurs plus secrètes pensées: la félicité dont jouissait Léonore dans son nouvel état, ces plaisirs inconnus, d'autant plus doux qu'on les donne à ce que l'on aime, la tenaient dans l'enchantement. Regrette qui voudra le triste privilége de prétendre à toutes les Beautés, & de n'avoir de droits sur aucune: le bonheur que la Religion & les Loix nous assurent, est, comme tous les autres biens que les hommes polis & réunis se sont procurés, infiniment au dessus des prérogatives de l'homme sauvage.— *Qu'importe que cet instinct qui naît en nous malgré nous-même, & qu'on nomme de l'amour, disait un jour madame de T..., soit un sentiment factice, s'il est exclusif; si lorsqu'une fois nous avons choisi l'objet le plus digne de nous attacher, il est en-même-temps durable? Est il quelque plaisir plus doux que celui de prétendre seul aux faveurs d'une femme aimée! de pouvoir à tout-moment jouir de la société de cette belle compagne! de ne rien posséder*

qui ne soit commun avec elle ! d'être sûr que tout ce qui nous touche l'intéresse plus vivement que nous-même ! de se dire : Voila la moitié de mon âme : voila celle qui s'occupe toujours de moi ; pour laquelle je suis un Dieu protecteur ; celle qui ne pense à moi , que pour m'aimer toujours plus tendrement ! je suis l'objet de ses complaisances affectueuses , comme elle l'est elle-même de toutes mes préférences ! Le cœur de tout honnête-homme tressaillle à la seule idée qu'il se forme de cette félicité. Mais en s'engageant , qui peut répondre de penser toujours de même ? l'homme n'est pas immuable comme l'Être souverain : l'amant qui jure une constance éternelle , est un homme ivre , qui pense ce qu'il dit , mais sur la parole duquel il serait peu sage de se fier... Jeunes Épouses , ajoute-t-elle avec effusion de cœur , c'est de vous ; oui , de vous seules que dépend la constance de votre mari. Je l'ai déjà fait entendre à mes enfans , dès qu'on est uni à ce que l'on aime , on se hâte de se rassasier de plaisir ; on en émoussé le goût ; on en tarit bientôt la source. Eh ! l'on s'étonne de n'avoir plus de désirs ! l'objet le plus charmant , lorsqu'ils cessent , semble perdre la moitié de ses grâces ; il est toujours le même ; mais il n'a plus ce charme que lui prêtent nos désirs plutôt que ses attraits. Modérez la fougue d'un jeune impétueux : osez vous dérober à son empressement , lui faire attendre & borner ses plaisirs : ne souffrez pas

que l'habitude & la routine lui donnent le bonheur ; que les prières, les tendres reproches, les larmes même vous trouvent quelquefois inflexibles ; & cependant montrez que vous êtes touchées, attendries ; mais faites-lui comprendre que son propre intérêt vous défend de condescendre. Voyez ce favori du dieu de la treille, qu'une légère ivresse rend le plus heureux des hommes ; à chaque verre qu'il avale, son âme ressent-une exultation délicieuse ; une seule bouteille le fait nager dans la volupté ; mais si, ne sachant pas se commander à lui-même, il en demande une seconde, les roses dont il était couronné se fanent, & l'amertume succède au plaisir—.

Hélène, dans le particulier, fit part à son amie des conseils qu'elle avait reçus de sa Tante quelques jours auparavant : Léonore les suivait, & monsieur de Th^{ee}, naturellement ami du bien, tendre par tempérament, goûtait assez cette conduite. Peut-être même, de la façon dont il pensait, qu'il eût tout fait pour la rendre heureuse, quand il n'eût l'aurait pas aimée : il est des caractères, qui sont heureux de la félicité des autres ; qui n'ont rien en propre, pas même leur manière d'être : tel était le Vicomte ; on jugera de ce qu'il faisait, étant passionnément épris : si l'amour prescrivait d'immoler son bonheur à l'objet aimé, il n'aurait pas hésité. Mais laissons cette délicatesse, que trop de personnes regarderaient comme chauvinique ; ce qu'un ancien Philosop-

phe dit de l'amitié (*), est beaucoup plus vrai de la première & de la plus noble des passions.

Hélène & Léonore admettaient souvent le Marquis dans leurs plus secrets entretiens, & quelquefois madame de Th^e lui parlait à l'oreille. Hélène qui remarquait du mystère dans ces *à-part*, voulait savoir ce qu'ils avaient dit. — Vous l'apprendrez un jour, répondait Léonore. — Mademoiselle de T^e insistait : — Eh-bien ! il me dit qu'il t'adore & que jamais amour ne fut aussi vif, aussi pur, en un mot égal au sien (si ce n'est pourtant celui de mon époux) : il me dit qu'Hélène & son bonheur... il me parle de plaisirs... de peines... de privations... que fais-je !... En vérité, mon amie, je t'assure qu'il a raison dans tout ce qu'il dit... & que moi, je t'aime de toute mon âme. — Elle éludait, par ce desordre affecté, d'instruire sa jeune amie de ce qu'elle devait encore ignorer.

Il arrivait aussi que le Marquis & le Vicomte usaient de supercherie, dans la vue de pénétrer au fond du cœur de celles qu'ils avaient tant d'intérêt de connaître parfaitement. Il n'est pas toujours bon, il n'est pas même prudent d'en user ainsi : mais l'amant & l'époux n'eurent pas ici lieu de se repentir de cette inconsidération ; car ils étaient aimés plus qu'ils n'eussent osé le croire. Ils entendirent toutes les petites finesse auxquelles on se proposait d'avoir recours pour leur rendre

(*) C'est un champ que l'on sème, dit *Epiture*.

les amusemens ordinaires plus piquans. Elles devaient, par la plus élégante parure, éviter que leurs époux ne trouvassent une femme mise d'un meilleur goût; rendre leur maison le séjour le plus agréable par les plaisirs innocens qu'elles devaient faire naître; qu'elles voulaient y varier à l'infini; déguiser leurs chagrins, partager ceux de leurs maris, ne respirer que pour eux. . . Le jeune de T . . . dit à son vertueux ami: —Quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas! taléonore & mon Hélène possèdent les vraies, les seules vertus de leur sexe. Quelles femmes respectables? si toutes les épouses leur ressemblaient, l'âge d'or reviendrait sur la terre. Puissent pour jamais disparaître du milieu de nous ces prétendues Héroïnes de la pudeur, qui s'imaginent être plus pures en renonçant au glorieux titre d'épouses & de mères! Un aveugle fanatisme les précipite dans l'erreur: respectées des enthousiastes, elles font l'admiration d'un petit nombre de sous; mais elles n'ont jamais travaillé pour leur bonheur, ni pour celui de personne: elles ont rendue inutile l'existance que le Père-de-la-nature leur avait donnée: mon ami, s'il est des femmes qui méritent la vénération de l'univers, ce ne peuvent être que celles qui pensent comme les nôtres; la vraie chasteté consiste à dédaigner le plaisir, simple accessoire, pour ne s'occuper que du terme. Eh! qu'est-ce que la pudeur, cet attrait le plus puissant d'une

femme honnête, s'inton la modératrice de l'amour? On se fit une loi de l'inspirer au sexe des grâces, pour marquer le respect, la vénération profonde que l'on doit au cœur de la Nature. Oui, cet Acte saint, bien loin de nous dégrader, de nous avilir, de nous faire descendre au rang des brutes, comme il se trouvo quelquesfois des gens qui entreprennent de l'insinuer, sans le croire, cet Acte saint, dis-je, nous rapproche au contraire de la Divinité, à laquelle nous ressemblons par la faculté de reproduire ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, l'homme. Lorsque les grâces & la beauté d'une femme ont fait naître les désirs; la pudeur les tègle & les meurit; elle est la gardienne de la chasteté. Oh! mon ami, combien n'avons-nous pas de preuves que les seules femmes chastes, sont ces mères-de-famille, dont mille desordres honteux n'ont pas même souillé l'imagination, & dont le mari n'a point à rougit en voyant un autre homme—! Cette idée que le Marquis avait de l'amour étoit juste; mais elle n'est pas vraie pour tous les hommes: & l'anathème prononcé si souvent contre cette passion, est légitime à l'égard d'un certain nombre.

Depuis que le Marquis de T^r menait une conduite réglée, il s'en falloit bien qu'il dépensât l'argent destiné à ses amusemens. Quel ulage en fera-t-il? Né au sein de la richesse & de l'abondance, il peut ne pas connaître comment il y a de malheureux qui gémissent dans

le besoin. Monsieur le Comte de T... prit
soin de l'en instruire. Deux jours avant le
mariage, ce père vertueux le fit appeler.
— *Mon fils, lui dit-il, vous cherchez à vous
rendre digne de la main d'Hélène par l'exer-
cice des vertus. Hé-bien! mon ami, il en est
de deux sortes : les unes ont de l'éclat, font
un grand nom, parce qu'ordinairement elles
servent le Public : d'autres sont obscures,
ignorées ; elles obligent le particulier. Les
premières sont assez récompensées par la gloire
qui les suit : l'honnête-homme & le méchant
peuvent également les pratiquer. Les autres
sont le partage du juste ; lui seul fait le bien
pour bien faire : il faut commencer par celles-
ci, mon cher Marquis. L'humanité peut se
diviser en trois classes : la première nage dans
l'abondance, & souvent abuse de son super-
flu : la seconde a ce qu'il faut ; c'est ordinai-
rement dans cette partie du genre-humain
que se rencontrent le plus de mérite, les vertus,
les talents : la troisième manque du nécessaire,
ou ne l'obtient que par un travail rude &
continuel : c'est à ces malheureux qu'appar-
tiennent de droit le superflu de la première classe
& les consolations de la seconde. Mais des
gens qui n'ont jamais connu l'indigence &
la misère, ne savent pas combien il est dou-
loureux & cruel d'en être accablé ; comment
seraient-ils sensibles dans autrui à des maux
dont ils n'ont pas l'idée ? Ainsi donc, aban-
donnés de leurs frères qui regorgent de biens,*

ne profitant pas des leçons que leur donnent les hommes vertueux qui vivent dans la médiocrité, les pauvres, réduits au désespoir, tombent souvent dans le crime ; ils périssent sur l'échafaud, ou languissent dans les prisons. Des hôpitaux, que mille abus rendent moins un asile qu'un triste tombeau, attendent ceux qui, sans être criminels, ont été poursuivis par le malheur, ou n'ont pas usé d'une certaine économie. Dans les campagnes, l'on trouve de pauvres vieillards, à la merci d'enfants dénaturés, réduits à manger un pain amer, arrosé de leurs larmes. J'en ai vu, courbés sous le poids des années, se rendre avec peine dans les champs qu'ils avaient abandonnés à leurs fils, s'y traîner à genoux pour les cultiver, & souffrir à la fin d'une longue & pénible carrière, des maux qui leur étaient inconnus. Il en est de plus malheureux encore, même au sein des villes ; Mon fils, celui qui sait choisir parmi ces misérables ceux à qui ses dons seront utiles, & qui les répand avec discernement, celui-là fert tout le genre-humain : il délivre les riches d'ennemis toujours prêts à les piller, en même temps qu'il fait des citoyens de ceux que leur extrême pauvreté rendait inutiles à l'Etat. Il fait tomber sur les derniers jours d'un père malheureux la consolation & quelques rayons de joie, O mon fils ! avez-vous quelquefois vu le pauvre étendu sur son grabat, où il attend la mort, voyant (ô comble de la douleur)

ses enfans consumés de besoin, prêts à le suivre? quel homme est à leurs yeux celui dont la main bienfaisante vient les sauver!.. mon cher fils! croyez-vous que les bénédicitions que lui donneront alors ces bouches desséchées, dans lesquelles il fait cesser le gémissement, ne soient pas ratifiées de l'Être des êtres? croyez-vous que ces yeux dont ils ont tari les pleurs, & qui se fixeront alors vers le ciel dans un délicieux attendrissement, n'attirent pas sur lui les regards protecteurs du Père commun des hommes? Mon fils, mon cher fils! qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne croient pas que la suprême Vertu récompense la vertu!— Le Marquis embrassa son père avec transport: —O! monsieur, lui dit-il, quel bonheur pour moi d'être votre fils! Oui... je les suivrai, ces sages avis: ils seront la règle de ma conduite... Mon père... Hélène & moi... vous verrez un jour que nous sommes dignes de vos bontés. —C'est le plus doux de mes désirs, & le vœu que tous les jours j'adresse au Ciel, mon fils, répondit le Comte. — Il continua ses conseils. —On donnait autrefois chez un peuple magnanime une couronne à celui qui sauvait la vie d'un citoyen: cet honorable usage n'est plus; le prix de la vertu ne dépend pas du caprice des hommes: méritez des couronnes, mon fils, sans regarder si l'on en donne encore. Mais, cher Marquis, si vous étiez seulement avide de gloire, & que la beauté de la vertu ne lui suf-

fit pas pour se faire aimer ; apprenez que la bienfaisance vous méritera le respect des bons, & la considération des méchans. Voila les hommes, mon ami à perisans du vice, ils ayalent, ainsi que le dit un grand Roi, l'iniquité comme l'eau : mais la vertu daigne-t-elle se montrer ? ils l'admirent : un scélérat, les mains encore tinctes du sang de son frère qu'il vient d'égorguer, s'agenouille, & tend ses mains criminelles à la Clémence qu'il ase implorer. . . . Faites du bien, cette route vous est ouverte. Vous allez être heureux : que votre bonheur, comme un astre bienfaisant, répare une douce chaleur, & porte son agréable lumière jusque dans la retraite obscure de l'indigent & de l'orfelin. Voila, mon fils, comme il faut devenir digne de votre félicité & du cœur d'Hélène. Le temps viendra que vous joindrez d'autres vertus à la pratique de celles-ci : mais ne négligez jamais ces dernières ; elles constituent l'honnête-homme. Je vous ouvre ma bourse ; ne craignez pas d'y puiser : plus de vingt ans d'économie ont augmenté ma fortune : je serais coupable, si je la fesais craître davantage : un seul homme doit-il donc tout engloutir ? j'ai voulu que vous duffiez quelque chose à ma bonne conduite : j'ai racheté deux terres que nos ancêtres avaient aliénées ; c'était un devoir, je l'ai rempli : desormais je consacrerais quelques-uns de mes revenus au soulagement de mes semblables : une partie de ces dons, mon

cher Marquis, passera par vos mains ; vous donnerez, mais ce sera de mon bien ; & vous emploierez les vôtres à vous acquitter envers vos enfans de la même obligation que je m'étais imposée pour vous. Vous pouvez devenir le père d'une famille nombreuse : dans ce cas, les premiers pauvres seront vos cadets & vos filles : vos aumônes devront alors être modérées : car c'est une action abominable, aussi indigne de l'honnête-homme que du chrétien, de se reposer du sort de ses enfans sur des biens donnés à l'Église pour le soulagement des pauvres, & malheureusement devenus l'aliment du luxe, une occasion de scandale, & l'opprobre de la Religion. Mon fils, que vos enfans ne doivent leur établissement qu'à vous-même, à vos soins paternels, à votre sage économie. Il me reste un mot à vous dire, sur ceux que les coutumes de l'État font nommer nos vassaux : O mon fils ! je n'ai jamais entendu de la bouche du Cultivateur le nom de Seigneur sans rougir. Un homme, le Seigneur d'un homme ! le Souverain ne l'est pas en Europe, sur-tout en France ; il est notre père, notre chef, & non pas notre Seigneur. Mon cher fils, le père d'Hélène & le vôtre n'ont jamais usé des droits que leur donnent la constitution de l'État, que pour l'avantage de ces hommes, dépouillés autrefois par la tyrannie de la propriété pure du sol sur lequel ils étaient nés. C'était à eux qu'appartenait la terre : nos ancêtres, mon fils, ne furent que des

usurpateurs qu'annoblirent l'aveuglement ; la barbarie & le besoin qu'eurent les Rois de leurs services. Si nous voulons être justes à nos propres yeux, nous ne pouvons trop nous dépouiller de ce que nos droits ont d'odieux : n'allez donc jamais établir sur l'habitant des campagnes ces Gardes qui les tourmentent, & leur ôtent le droit de se défendre des animaux qui ravagent des champs, leur unique espérance : que chacun soit libre, maître chez lui ; qu'en vous voyant, l'on vous chrisse ; que l'on regarde votre vie comme un présent des cieux, & votre mort comme une calamité publique. — Monsieur de T... avait encore bien d'autres Instructions à donner ; mais la Comtesse & la jeune Hélène étant entrées, il cessa d'entretenir son fils pour sortir avec elles.

Il s'agissait de faire à mademoiselle de T... les présens ordinaires. Sa Tante lui destinait une partie de ses diamans, outre ceux de Louise qu'Hélène avait déjà ; son oncle voulait encore lui donner quelque chose de nouveau, & lui laisser la satisfaction de choisir elle-même. On parcourut différentes boutiques ; mademoiselle de T... fit attention au prix qu'on demandait, ne trouva rien à son goût, & pria sa Tante de remettre ces achats au lendemain. Le Comte fut surpris du procédé de sa nièce : — On ne saurait être parfaite, disait-il à son épouse, lorsqu'ils furent de retour : elle est difficile ; elle aime la parure plus que je ne l'aurais cru : il faut la satis-

faire: si notre chère Hélène n'avait pas cette nuance de faiblesse, elle serait trop laudessus de ses pareilles. — Hélène, en rentrant, avait dit à Justine de l'avertir lorsque madame de T... serait seule: dès qu'elle l'eût appris, elle se rendit auprès de sa Tante. — Chère maman, lui dit-elle, monsieur le Comte veut me donner des diamans, des bijoux, mille choses inutiles, puisque vous m'avez abondamment pourvue de tout cela: j'étais curieuse de voir à quelle somme ces présens pourraient monter, & comme mon aimable papa serait fâché que je le refusasse, je vous prie de lui dire qu'il m'obligerait de me donner l'argent qu'il aurait employé pour moi. La Comtesse dissimula combien cette demande de sa nièce l'étonnait. Elle passa dans l'appartement de son mari, & rapporta l'ordre de prendre à monsieur Desforets leur Intendant, une somme plus forte que celle qu'Hélène avait demandée. En le recevant, mademoiselle de T... quitta sa Tante; elle envoya Justine prier son Cousin de se rendre auprès d'elle; il vint sur-le-champ; elle ne lui dit qu'un mot, & le laissa, pour retourner auprès de la Comtesse, avec laquelle elle s'entretint d'un air plus enjoué qu'elle ne l'eut jamais.

Le reste du jour, le Marquis s'absenta: le lendemain, veille de son mariage, on ne le vit qu'à dîner. Cette conduite parut d'autant plus extraordinaire, que depuis longtemps il

ne sortait qu'avec sa mère & sa cousine. Monsieur le Vicomte de Th^e & son épouse ne vinrent que le soir. Hélène, malgré l'éloignement du Marquis, conservait toujours la même gaieté. Lorsqu'il fut de retour, monsieur & madame de T^{...} observèrent que leur nièce lui dit quelque chose à l'oreille d'un air qui marquait beaucoup de satisfaction. On leur laissa le temps de s'entretenir, pour s'occuper de mille soins inseparables du tumulte des mariages. Monsieur de V^{...}, en cette occasion, avait paru d'une activité surprenante : il voulait se charger de tout : l'allégresse dont son cœur était rempli, lui rendait la première vigueur. Ce fut lui qui courut à Versailles, informer le Souverain de l'union des deux héritiers de la maison de T^{...}.

Le Comte & la Comtesse, après avoir donné leurs ordres, venaient de rentrer dans leur appartement, lorsqu'ils virent paraître leur fils, conduisant Hélène par la main. Ces deux aimables enfans tombèrent aux genoux de leurs respectables & vertueux parents : ils leur rendirent les actions-de-grâces les plus touchantes des soins paternels qu'ils avaient reçus d'eux : ils leur demandèrent pardon des peines qu'ils leur avaient causées, & les supplièrent de bénir l'union qu'eux-mêmes allaient former. La Comtesse relève Hélène, la prend dans ses bras, & verse des larmes de joie. Le Comte n'était pas moins attendri. Il conjure l'Être suprême de répandre ses dons précieux sur ses enfans.

Il souhaite à Hélène toutes les vertus de Louise & celles d'Henriette ; il prie le ciel de la combler de toutes les bénédicitions que lui donna son père... Le souvenir du Chevalier, dans ce moment d'une union qu'il avait ordonnée, fit couler les larmes du Comte. — *Pour vous, mon cher fils, dit-il au Marquis, puissiez-vous ressembler à votre oncle, à votre ayeul, & jouir d'un bonheur semblable à celui de votre père !* (Les yeux humides du Comte se fixèrent sur Henriette, sur cette épouse accomplie, qui le rendait heureux). — Mon père, dit le Marquis, mon respectable père, daignez y joindre le souhait de vos vertus. — *Mon fils,* reprit le Comte, *je te donne Hélène; sois digne d'elle, & tu les possèderas toutes.... Lève-toi, mon ami, continua-t-il; viens à côté de ton père: vous, ma chère fille, placez-vous entre votre époux & votre mère.... Mes chers enfans, ma joie, ma consolation, ma félicité, je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours montrée à tous-deux, de répandre sur ce qui nous reste de jours, l'allégresse & la sérénité: pour le faire, vous n'avez qu'un seul moyen; daignez être heureux....*

Hélène, ma chère, mon aimable fille; vous êtes belle, vertueuse, tendre; je vous confie aujourd'hui le bonheur de mon fils; le nôtre & le sien seront votre ouvrage. Voyez cette compagne que le ciel m'a donnée dans sa bonté; elle a répandu sur tous les instans de ma vie un charme inapréciable: elle fut belle;

elle l'est encore ; mais le Père-des-hommes m'est témoin , que depuis que je la connais parfaitement , sa beauté , ces grâces touchantes que je retrouve en vous dans tout leur éclat , ne sont pas ce qui me l'a fait chérir : Ah ! ma fille ! daigne t'en souvenir ; ton père te le dit par ma bouche ; la beauté passe , & la vertu reste.....

Et vous , mon cher Marquis , n'oubliez jamais , que c'est un dépôt sacré que je vous remets : il me fut confié par un frère chéri , un frère expirant. Il trouva la mort en me sauvant la vie. C'est à son sang qu'il m'a sacrifié que nous devons tous-deux , ô mon cher fils ! le bonheur de nous donner cet embrassement..... S'il ne m'eût pas aimé plus que lui-même , vous ne me nommeriez pas à présent votre père ; je ne vous nommerais pas mon fils. Laisse couler ces larmes , ô mon ami ! laisse-les couler ; ne t'efforce point de les dérober à ma vue ; la source en est si noble ! ... Mon fils , que tout ce que nous lui devons de reconnaissance se réunisse sur sa fille : chérissons-la , respectons-la ; la lumière dont nous jouissons , nous la devons à son père : il n'est plus , c'est pour nous qu'il n'est plus ; la dette est à elle.

O ! Hélène ! fille du plus vertueux des hommes , du plus tendre des frères , & de la plus respectable des épouses , combien de fois , en retrouvant leurs traits chéris sur ce visage , le chef-d'œuvre de la Divinité , ne me suis-je

pas caché pour répandre des larmes, & payer le tribut de tendresse & de douleur que m'impose leur cher souvenir— !

La Marquis était encore dans les bras de son père ; les sanglots l'étouffaient. Mais Hélène !... jamais on ne l'avait entretenu de ceux à qui elle devait le jour d'une manière si étendue. Elle se pancha sur le sein de sa seconde mère , qu'elle inonda de ses larmes ; —Mon aimable fille , lui dit le Comte , modére ta douleur par pitié pour nous—... Le Marquis embrassait ses genoux. —Hélène!.. lui dit cet amant ; & la parole expire. Son attendrissement ne lui permit pas d'articuler un mot. Mademoiselle de T... s'inclina vers lui ; leurs lèvres brûlantes se rencontrèrent. —Fille sensible & tendre , s'écrie le Comte , je n'ai passé jamais un seul jour sans vous estimer davantage—.

Lorsqu'Hélène fut remise , monsieur de T... exécuta le projet qu'il avait formé , de donner à ses enfans , en cette occasion , des Instructions que l'importance de la matière lui avait différer jusqu'alors. —Mon fils , dit-il au Marquis , j'attendais que le calme des passions vous mit en état de m'entendre. Mes enfans , vous avez un autre père que moi , qui l'est de la Nature entière : son nom est la Bonité : il faut le servir pour lui-même , & l'aimer dans nos semblables ; je crois que toute autre manière de l'honorer serait vicieuse : mais l'esprit des enfans , souvent incapable de con-

cevoir des choses assés communes , ne saurait goûter & se nourrir de certaines vérités de la Religion , qui , par leur nature , doivent être l'aliment des hommes faits : Mes chers enfans , les génies les plus élevés ne peuvent atteindre à nos saints Mystères , comme les meilleurs yeux ne peuvent fixer le soleil ; que feront ceux dont la vue est tendre ? je crains pour vous , qu'en vous accoutumant de trop bonne-heure à vous occuper de ces importans objets , l'habitude ne vous les rendît indifférents : c'est l'écueil de la jeunesse ; elle apprend par routine , & récite sans attention , les préceptes & les maximes d'une morale , qui saisit d'admiration au premier coup-d'œil (*). Tels ces gens élevés dans de magnifiques &

(*) En inculquant la Religion de bonne-heure , on fait beaucoup de Chrétiens , beaucoup de gens que leurs premiers principes tourmentent toute leur vie , sans les rendre meilleurs. Si l'on entreprend de les tirer de leur tiédeur pour la vertu , en leur citant ces traits admirables de douceur , de patience , de générosité & de désintéressement , qu'on rencontre à chaque page de la loi chrétienne , ils répondent froidement qu'ils savent tout cela. En suivant une route opposée , on aurait moins de prosélytes , & plus de fidèles. Hé ! quel est l'homme qui , n'ayant jamais entendu parler de la loi du pardon des injures , & de la charité fraternelle , telle qu'elle est recommandée par notre religion , ne sera pas saisi de respect ! L'habitude , parmi nous , empêche que nous n'en soyons frappés : c'est l'habitude d'entendre ces vérités sublimes qui fit résister les Juifs à la prédication des Apôtres ; c'est l'étonnement & la surprise , qui ont converti les Gentils par milliers.

somptueux palais ; les dorures , les glassés , les peintures les plus rares ne font presqu'aucun effet sur eux ; leurs yeux accoutumés à l'éclat , ne savent plus rien admirer : mais qu'on introduise un homme élevé, loin du faste de la cour & des villes, au sein de la médiocrité , quel enchantement pour lui ! quelle surprise il témoignera ! J'ai cru qu'il était nécessaire de ne pas exposer la Religion à être détruite dans les cœurs , en l'ineculquant trop-tôt : les hommes estimables , qui sont d'un sentiment opposé , se fondent sur une vérité généralement reconnue , que les impressions de la jeunesse sont les plus durables : & je penserais comme eux , si la Religion n'était qu'une science : mais son but est de toucher le cœur , de l'embrâser ; & de tous les âges , le moins propre à cet effet , est celui de l'enfance . Tels sont , mes chers enfans , les motifs qui m'ont engagé à remettre toujours , de vous entretenir sur un objet qu'il est de mon devoir de vous faire connaître (*).

[Suivent les Instructions du Comte à ses enfans , que je renvoie à la fin de cette Partie].

Après avoir donné le précis de la Morale évangélique , le Comte s'étendit particulièrement sur la pureté du cœur & du corps .

(*) Hélène a été au couvent , le Marquis au Collège , & ils ne connaissent pas la Religion ! Ils ne la connaissent pas . Que leur a-t-on donc appris ? Des pratiques , des traditions , des dogmes , & non la Religion .

Je ne rapporterai pas ce qu'il en dit : cette matière ne pouvant être bien traitée qu'avec des jeunes-gens parvenus au point où en sont le Marquis & mademoiselle de T... ; mais son discours donna de vives inquiétudes à sa nièce. Elle les renferma pourtant dans son sein jusqu'à l'arrivée de madame de Th..

Cette tendre amie ne se fit pas longtemps désirer : elle vint accompagnée du Vicomte, & suivie du reste de sa famille : Hélène & le Marquis étaient encore ensemble, & s'entretenaient des Avis que leur père leur avait donnés. Ils en firent part aux nouveaux époux. Ensuite mademoiselle de T... conduisit Léonore à l'écart, pour lui communiquer ses scrupules. Leur conversation fut longue & très-animée ; elles prenaient des précautions pour n'être pas entendues. La conclusion fut que madame de Th.. ferait à la Comtesse de T... la première ouverture sur un sujet très-délicat.

Il faut savoir, que lorsque mademoiselle de T... & mademoiselle d'E... étaient au couvent de C.., elles s'étaient liées avec une jeune Religieuse d'une naissance distinguée & de la figure la plus aimable. Un Gentilhomme du voisinage, qui connaissait sa famille, avait permission de la voir, & c'était à lui qu'on remettait une pension que ses parens faisaient à leur fille. Il employait cette somme aux usages que la jeune Religieuse lui prescrivait, & lui donnait le reste. S'il s'en fût tenu là, sans doute on n'aurait

eu rien à lui reprocher ; mais il eut l'imprudence de faire passer à la jeune personne , les livres qui lui tombaient sous la main , en lui disant qu'elle était assés malheureuse d'être privée de sa liberté , qu'il voulait au moins lui fournir de quoi dévorer patiemment l'ennui de son état. Parmi ces ouvrages , il s'en trouva d'extrêmement libres , d'autres qui peignaient une volupté douce , plus insinuante encore. L'esprit & le cœur de la jeune Recluse se corrompirent par ces fatales lectures ; & non contente de ce qu'elle éprouvait , elle voulut faire passer ses mouvemens à d'autres. Léonore fut la première qu'elle choisit. D'abord elle ne lui lut que les Livres les plus tendres & les plus décens : mademoiselle d'E^{me} ; encore sans expérience , y prit du goût au - point d'y donner toutes les heures du jour dont elle pouvait disposer , & presque toutes les nuits. Lorsque sœur *Amélie* (c'est le nom de la jeune Religieuse) la vit bien enflammée , elle fit succéder ces Romans du jour où nos desordres sont embellis , presque légitimés ; ensuite elle passa jusqu'à ceux qui sont libres ; parmi ces derniers , il se trouvait l'inintelligible fatras que le Chevalier de M^{me} intitule *Mille-&-une-faveur* ; roman très-dangereux , s'il était mieux fait , & si l'ennui qu'il donne ne servait de contrepoison au venin qu'il contient. Sœur Amélie ne rougit pas d'expliquer à Léonore les ordurières anagrammes de ce livre insipide. La jeune-

personne, à ces mots inconnus, prêtait toute son attention sans y rien comprendre; & sœur Amélie craignant de trop s'avancer, la laissa demi-savante.

Ce fut dans ce temps que mademoiselle de T... fut mise au couvent de C... Elle se lia avec Léonore, dès qu'elle la connut: Hélène plut autant à sœur Amélie que mademoiselle d'E..., de sorte qu'elles formèrent entr'elles une société fort étroite: les Livres furent prêtés à mademoiselle de T..., même avec moins de précaution qu'à son amie, parce qu'elle était plus jeune, & que la Sœur se défiait moins de sa pénétration. Hélène en parcourut quelques-uns; mais étant tombée, dès le quatrième, sur un des plus infâmes, il lui donna tant d'horreur, qu'elle n'en lut que quelques pages, & le rendit à Léonore, en lui faisant part de ses scrupules. Mademoiselle d'E..., dont le cœur était pur, sentit qu'effectivement ces lectures devaient être mauvaises; elle avoua même à sa compagne, qu'elles faisaient sur elle une impression qui ne pouvait être qu'un mal: les deux amies convinrent ensemble de prendre les livres qu'Amélie leur donnerait, pour ne la pas desobliger, mais de n'en lire aucun. Elles exécutèrent ponctuellement cette sage résolution.

Cependant la jeune Sœur, dont les passions étaient vives, abusant de la liberté qu'on lui laissait d'être seule au parloir avec l'ami de sa famille, avait séduit cet hom-

me par ses discours , autant que par ses attractions , & se donnait avec lui de criminelles libertés. Souvent , en le quittant , l'imagination remplie d'images voluptueuses , elle venait auprès de Léonore , & lui donnait des baisers lascifs ; elle allait même jusqu'à se permettre les plus indécentes libertés. Mademoiselle d'E^{me} , naturellement tendre , répondait à son amitié d'une manière conforme à l'innocence de son cœur : & lorsqu'elle se fut liée avec Hélène , elle prit cette manière de la caresser. En s'y accoutumant entr'elles , les jeunes-personnes contribuaient , sans le savoir , à nourrir dans Sœur Amélie un criminel panchant. En effet , mademoiselle d'E^{me} étant sortie pour-lors , Hélène resta seule exposée aux emportemens d'Amélie , dont elle était bien-loin de se défier , tant que cette Sœur observa quelque retenue. C'est ce qui va suivre , qu'Hélène rougissait d'apprendre à sa Tante , & qu'elle lui fut découvrir par son amie.

Un soir Hélène était seule. Amélie quittait l'homme dont j'ai parlé : — Mon cœur , lui dit-elle (c'était l'expression dont elle se servait) on vient de m'apprendre la mort d'une de mes parentes que j'aime beaucoup ; cette nouvelle m'afflige , & j'en suis si troublée , que je crois à-tout-moment la voir : mais sa vue qui me fut si agréable , me ferait à-présent frissonner d'effroi. Ma reine , permets que je partage ton lit —. Hélène y consentit sans peine. Lorsque les lumières furent éteintes ,

Amélie feignant la plus grande frayeur, présait Hélène dans ses bras, & lui donnait des baisers brûlans : enfin elles s'endormirent. Mais vers le milieu de la nuit, Hélène s'étant éveillée, elle ne sentit plus la Sœur à côté d'elle : surprise, & même un peu troublée, quoiqu'on l'eût élevée à ne point avoir de vaines frayeurs, elle entr'ouvre timidement le rideau : elle voit Amélie dans un fauteuil, le dos tourné, un livre à la main, qu'elle lisait à la sombre lueur d'une *veillouse*. Elle ne voulut pas l'intérompre, & se sentant rassurée, elle cherchait à s'endormir, lorsqu'elle entendit la Sœur qui venait à elle. Par tendresse pour Amélie, Hélène, qui voulait lui laisser du repos, ne lui dit rien ; de sorte que la première, la croyant endormie, la découvrit entièrement : Hélène ne savait que penser : elle entendit Amélie s'agiter beaucoup, mais elle ne la vit pas. Enfin la Sœur se remit au lit, & la nuit s'acheva paisiblement.

Le lendemain, Amélie s'étant levée pour aller au chœur, Hélène trouva le livre ; elle l'ouvrit, c'était *Pétrone* ; ce volume n'avait pas été lu, il n'était coupé, que dans un endroit où les feuillets étaient presqu'usés : Hélène parcourut ce passage avec trouble ; ensuite elle ferma le livre, & regardant autour d'elle, elle aperçut des choses inconues.... Amélie rentra dans ce moment, elle rougit en voyant Hélène ; mais bientôt partant d'un éclat de rire, elle serra ce qu'elle avait ou-

blié à dessein. Loïn de rien soupçonner, mademoiselle de T*** fit à sa perfide amie des caresses plus tendres qu'à l'ordinaire, afin de la consoler de la mort de cette parente. La Religieuse les interpréta différemment, & jugeant du cœur d'autrui par le sien, elle osa tenir des discours libres. Le soir elle partagea encore le lit d'Hélène. Ce fut cette nuit qu'elle devait se permettre des choses, que je tairais, si le bonheur d'Hélène ne l'eût sauvée.

L'Abbesse avait eu la veille quelques soupçons sur Amélie, en la voyant sortir du parloir; ils étaient faibles: mais le lendemain, l'ayant vue se promener dans le jardin avec mademoiselle de T***, les libertés qu'elle prenait, l'écart où elle la conduisit toujours, fortifièrent ses inquiétudes, au point qu'elle résolut de les observer. Les cellules des Religieuses s'ouvrent toutes avec une clé qu'a la Supérieure. Après le couvre-feu, la prudente Abbesse résolut d'aller voir ce que faisait Amélie. Elle fut étrangement surprise de ne pas la trouver. Un moment de réflexion lui suggéra l'endroit où elle devait la chercher. Elle alla chez Hélène. Comme mademoiselle de T*** avait une fille pour la servir, ce fut par elle qu'olle commença; elle lui ordonna d'entrer chés sa maîtresse, de laisser la porte ouverte en sortant, & d'emporter les lumières: ce petit stratagème réussit parfaitement. L'Abbesse pénétra chés Hélène, & demeura secrètement auprès de celle dont l'in-

nocence lui était confiée. Elle ne tarda pas à entendre une étrange conversation, qu'elle interrompit, dès qu'elle en fut assez pour connaître Amélie. Elle se garda bien de faire à cette dernière aucune autre réprimande, que celle de violer la règle, en couchant sans permission avec une pensionnaire : elle renvoya la sœur dans sa cellule, & laissa mademoiselle de T^{rr}, après lui avoir doucement reproché son imprudence, & lui avoir fait entendre que la trop grande intimité était quel quefois dangereuse.

La conduite que tint ensuite l'Abbesse avec sœur Amélie & mademoiselle de T^{rr} mérite les plus grands éloges : elle se contenta de réprimandes particulières avec la Religieuse, & du reste, ne lui défendit pas de recevoir les visites de l'homme dont j'ai parlé : seulement elle lui donna une Ancienne pour compagnie. Elle visita ses livres, dissimula l'horreur que lui faisaient les plus infames, & lui laissa tout ce qui n'était que roman. Cette respectable Supérieure, unique dans le monde cloîtré, procurait à ses Religieuses toute la liberté possible, & préférait un peu de mal réel au faux faux bien extorqué : elle avait horreur de ces ridicules sacrifices de volonté propre, de cette obéissance servile que d'orgueilleux humains ont introduite, pour jouir dans les monastères d'un théocratisme absolu, mille fois plus odieux que l'arbitralité du despotisme, ce dernier n'agissant que sur les

corps. Madame de L... toléra donc sœur Amélie: elle fit plus; elle augmenta sa liberté dans les choses innocentes. Quant à made-moisielle de T...; elle n'épargna rien pour la préserver de la corruption, en même-temps qu'elle eut le plus grand soin de lui ôter tout soupçon de défiance envers sœur Amélie. Elle leur ordonna de se voir tous les jours; mais elle était présente, elle était au milieu d'elles, desorte que sans qu'elle affectât autre chose que la plus vive amitié, elle entendait ce qu'elles se disaient.

Cependant on pense bien que la Religieuse trouva quelquefois moyen d'échapper ces sages précautions: les entretiens particuliers qu'elle eut alors avec Hélène en étaient infinitement plus vifs & plus dangereux: mais l'innocence de la jeune personne, son goût natif pour la vertu, firent qu'elle n'en reçut pas la moindre tache: seulement elle devint excessive-
ment tendre; elle prit du plaisir à être caressée, & d'après certains discours d'Amélie, qu'elle ne comprit qu'à-demi, elle se persuada que l'union d'un amant avec une maîtresse ne procurerait pas d'autres plaisirs que ceux qu'elle goûtait avec son amie. L'Abbesse dé-
couvrit encore ces échappées de la jeune Sœur: elle fut y remédier tout-à-fait, péné-
trer ensuite dans le cœur d'Hélène avec assés d'adresse pour ne pas lui nuire; elle ne retira de cet examen que l'admiration pour son aimable Élève,

33 Ce fut dans ces circonstances que mademoiselle de T^{...} vint à Paris. La tendresse qu'elle avait toujours eue pour sa Tante semblait s'être accrue par l'éloignement: deux choses y contribuaient; les bontés de la Comtesse & sa beauté. Les premières ne pouvaient manquer leur effet sur une âme bienfaite; la seconde faisait impression sur les sens d'Hélène, depuis que Sœur Amélie lui en avait appris la valeur. Mais ce motif d'attachement était pur dans la jeune personne, quoique les suites en fussent telles qu'Amélie les voulait. En effet, lorsque madame de T^{...} revit sa nièce, elle fut surprise de la vivacité de ses caresses: & loin de s'y refuser, elle l'encourageait, elle en savourait toute la douceur, elle y trouvait une félicité jusqu'alors inconnue. Hélène entra au couvent de sœur Sainte-Th^{...}. Cette aimable & vertueuse fille avait pris du goût pour madame de T^{...}, qu'elle avait eu occasion de voir souvent, à cause de Justine; & ce que l'amour faisait dans le frère, dans le même temps, & sans que madame de T^{...} connût encore de quelle maison étais la jeune Religieuse, l'amitié le faisait dans la sœur. Ainsi mademoiselle de T^{...} fut reçue comme un précieux dépôt, un trésor sur lequel il fallait veiller avec soin.

Dès les premiers jours, Sainte-Th^{...} remarqua les manières d'Hélène. Elle en fut surprise, & redoubla d'attention. Ce ne fut qu'en voyant qu'elles étaient sans préférence, qu'elle

qu'elle se tranquillisa; ayant ensuite entièrement pénétré son caractère, elle allâ jusqu'à lui en faire un mérite. Elle rendait justice à mademoiselle de T^{..}; cependant il y aurait eu beaucoup à reprendre, sur-tout lorsqu'Hélène ayant su que Justine était la protégée de son cousin, les tendres sentimens qu'elle conservait pour le Marquis rejaillirent sur elle. La Sœur, qui ne pouvait pas voir tout, l'aurait certainement reprimandée, si elle eût su les choses qu'elle se permettait. Mais l'instant va venir qui doit éclairer Hélène.

Sœur Amélie n'avait pu supporter l'absence d'une amie, pour laquelle son attachement avait toute la vivacité de l'amour: elle tomba dans une langueur qui fit craindre pour sa vie. Un jour qu'elle se trouva mieux, elle résolut d'instruire de l'état où elle se trouvait le Comte de Q^{..} son frère, le même dont j'ai parlé: elle s'assura d'une Conversé qui ferait porter sa lettre au dehors, sans qu'elle fut vue de l'Abbesse. Amélie écrivait au Comte, *Qu'elle mourrait, si on ne la changeait pas de Maison; qu'elle désirait d'en choisir une de son Ordre à Paris; &c.* Ensuite elle lui parlait de mademoiselle de T^{..}, & le priait de lui en donner des nouvelles. Le Comte n'aimait guères sa sœur; mais comme il n'en avait plus rien à craindre, il résolut de la satisfaire; & dans sa réponse, il lui nomma le couvent où était Hélène. Amélie le demanda, obtint le changement désiré,

& surprit agréablement Hélène par son arrivée. Elle ne lui cacha pas la cause de sa démarche, sa langueur & tout le reste : la reconnaissance se joignit dans le cœur d'Hélène au panchant qu'elle éprouvait déjà. Mais Amélie ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était loin de la liberté qu'elle avait espérée : son amie était toujours avec la sœur Sainte-Th... , & c'était par l'ordre de la Comtesse ; en son absence, Justine & Marthon (jeune paysanne que Louise, avant de mourir, avait recommandée) ne la quittaient pas. Il falut chercher le mystère ; Hélène, qui était sans intérêt, ne s'y prêtant pas, les entrevues secrètes devinrent impossibles. Dans cet embarras, Amélie résolut d'écrire à Hélène, pour l'instruire de ce qu'elle attendait d'elle. Elle le fit en ces termes :

*S*i tu partageais, mon adorable, les sentiments que tu m'inspires, tu seconderais mes efforts, pour que nous nous trouvassions seules quelquefois ; mais Hélène, contente d'être toute belle, de jouir de l'adoration de tout ce qui a le bonheur de la voir, ignore le sentiment ; la douce, la parfaite réciprocité lui sont inconçues. Ne crais pas, ma divinité, que je te fasse des reproches ; ce ne sont ici que de tendres plaintes d'un cœur que tu as blessé, que seule tu peux guérir ; auquel il faut plus que tout ce que tu m'as donné : nous n'avons pas de madame de L... qui contraigne nos doux épanchemens ; & nous sommes moins libres que jamais ; ac-

corde donc à celle qui ne respire que pour t'aimer, qui ne vit qu'en toi, & pour toi, quelques momens pour te prouver son incomparable tendresse. Fille céleste, si ta beauté n'a pas d'égale, le feu qui brûle dans mon sein, à l'honneur de tes appas, surpassé en ardeur tout ce que tu pourras imaginer. Adieu, trop chère, & trop peu sensible. Je te donne un million de baisers. *AMÉLIE DE Q..*

Hélène reçut un soir ce billet de la main d'Amélie elle-même, qui lui recommanda de ne le lire que lorsqu'elle serait seule. Elle n'y manqua pas, & son cœur en fut vivement touché. Comme elle l'achevait, sœur Sainte-Th... vint auprès d'elle, & lui vit serrer précipitamment un papier: Hélène qui remarqua quelqu'inquiétude dans ses yeux, eut envie de le lui montrer, & de la prier de contribuer à la satisfaction d'Amélie, mais une réflexion qui lui vint, de demander à cette dernière la permission de confier son secret, suspendit cette ouverture. Hélène se contenta donc de faire à la bonne Sœur ses caresses accoutumées; seulement elle les accompagnait de plus de feu: comme elle allait se mettre au lit, & qu'elle eût voulu dire mille choses à la Sœur, sans commettre Amélie, elle la pria de passer la nuit avec elle. Sainte-Th... y consentit par une sorte de pressentiment.

Jamais la Religieuse n'avait été à-portée de connaître aussi-bien son Élève, que dans cette occasion: elle était plus belle que sœur

de Q^{ee} elle-même. Sa gorge... Hélène accoutumée aux caresses d'Amélie, n'hésita pas à la baisser. Alors la Religieuse lui tint un discours sensé sur les ménagemens que les femmes se devaient: elle lui fit entendre que les appas qu'elles tenaient de la nature avaient une fin utile & légitime; que c'était en outre de tendres fleurs qui se fanent aisément. Ce qu'elle ajouta fit trembler Hélène: elle voulait être belle pour son cousin; conserver pour lui toute sa fraîcheur: dès le lendemain elle se priva de ce qu'elle aimait auparavant.

Il paraîtra surprenant que sœur Sainte-Th^{ee} eût ces lumières; mais j'ai su que l'extrême liberté dont sa mère l'obligeait de jouir dans ses dernières années, l'avait mise au fait de mille choses qu'on ignore à son âge: je n'en ai rien dit dans l'histoire du Comte de Saint-A^u, & je ne m'en permettrai pas ici davantage.

Le lendemain de cet éclaircissement, Sainte-Th^{ee} apprit la mort de sa mère. Ce coup fut terrible pour elle, & peu s'en fallut qu'elle ne la suivît. Monsieur le Comte de P^{ee} mit auprès de sa fille, durant sa maladie, cette Laurette, ou *Javote F^{ee}*, dont j'ai parlé. Mademoiselle de T^{ee} ne quitta pas son amie; elle la servit avec Justine & Marthon, tandis que Laurette qui se voyait inutile, passait les journées à s'amuser avec les Pensionnaires & les Religieuses. Elle fit la connaissance d'Amélie; en peu de temps elles se lièrent si étrairement, qu'elles ne pouvaient plus vivre l'une sans l'autre; & ce fut cette intimité qui

fit que le Comte de Q^{ee} vit la F^{ee}. Cependant S^{re}. Th^{ee} se trouvait hors de danger; Laurette fut obligée de retourner chez son Protecteur: mais ses mœurs, son cœur, son caractère trop faciles, étaient changés; Amélie les avait corrompus; & le désordre où elle tomba dans la suite, fut l'effet des dispositions qu'elle venait de prendre.

Mademoiselle de T^{ee}, depuis la maladie de Sainte Th^{ee}, ne voyait Amélie qu'en passant; lorsqu'elle alla mieux, elle chercha davantage cette dernière, qui lui parla de sa Lettre. Hélène lui demanda permission de se confier à mademoiselle de P^{ee}: —Gardez-vous en bien, lui dit Amélie; elle est jalouse de votre amitié jusqu'à la fureur; nous serions perdues: elle donnerait à mes expressions des interprétations malignes—. Hélène connaissait trop Sainte Th^{ee} pour en penser du mal; mais elle crut devoir un peu de complaisance à son ancienne amie. Elle se promit, sans en parler à Amélie, de se rendre secrettement dans sa cellule le soir même. Heureusement Sainte Th^{ee} était en état de sortir, & de veiller sur Hélène: voyant donc qu'elle ne venait pas, selon sa coutume, elle voulut la surprendre agréablement, en lui rendant visite. Mais elle apprit qu'elle venait de sortir, sans dire où elle allait. La Religieuse demanda à Justine, sous le secret, où mademoiselle de T^{ee} mettait ses lettres. Justine lui indiqua le tiroir, & la Sœur se contenta de regarder

les suscriptions, qui toutes étaient de la Comtesse de T^{...}, du Comte son mari, & de monsieur de V^{..}; à l'exception de la dernière, qui se trouva sans enveloppe & sans adresse. Sainte-Th^{...} lut cette lettre, qui était celle d'Amélie; & sur-le-champ, elle avertit l'Abbesse, qui fit appeler cette Sœur.

Mais il faut rendre compte de ce qui se passait dans la cellule d'Amélie. Ce Gentilhomme, dont j'ai parlé, qui voyait la sœur du Comte de Q^{..} au couvent de C^{..}, l'avait suivie à Paris, où il continuait ses visites. Il y avait dans le Monastère un garçon qui servait de Sacristain. C'était un jeune nigaud, faisant assés bien son devoir, ayant une conscience pure, mais facile à tromper. Sœur Amélie ne tarda pas à connaître le sujet, & à fonder sur cette connaissance l'exécution de certains projets. Le hazard s'en mêla: il y avait dans cette maison un tour fort grand; un jour que le Sacristain s'amusa niaisement à le tourner, il se mit lui-même dedans, & se trouva à portée d'entrer dans le couvent. Il ne lui vint là-dessus aucune idée maligne; mais il fut charmé de voir qu'il pourrait, durant les nuits éclairées par la lune, s'introduire facilement dans le jardin, & prendre sans la permission du peu gracieux jardinier, les fleurs & les fruits qui lui plairaien^t. Amélie cultivait l'amitié de ce garçon par des présens; elle le mettait insensiblement à l'épreuve, pour de petits services. Elle le trouva intéressé: comme elle avait de quoi le satisfaire,

elle n'hésita pas à lui demander, s'il serait d'humeur à favoriser l'entrée secrète d'une parente qu'elle voudrait quelquefois entretenir la nuit dans le jardin. Le Sacristain voyant briller à ses yeux une bourse bien garnie, répondit à la Religieuse : — Il ne faut pas, madame, tant de beurre pour faire un quarteron; sans risquer à se casser le cou en escaladant les murailles du jardin, je puis faire entrer votre parente la nuit par le grand tour de la sacristie : tenez, allez vous y en, & vous verrez vous-même comme je passerai — En effet il passa. Amélie, charmée, doubla la récompense, & convint avec lui, que sa parente viendrait de jour dans sa chambre, qu'elle s'y cacherait, & que la nuit elle passerait par le tour. Or cette parente, c'était l'homme dont j'ai parlé. Mademoiselle de T... alla justement chés Amélie la première fois qu'elle le recevait. La Sœur, qui dans toute autre occasion eût désiré sa visite, fut très-fâchée de la voir ce soir-là ; cependant, après avoir caché son amant, elle ouvrit à Hélène. Cette dernière dont les avis de Sainte-Th... avaient changé les manières, se contentait de témoigner son attachement à la jeune Sœur, par les plus tendres discours, lorsque la Supérieure fit appeler Amélie. — Vous ne sortirez que dans un moment, cher Ange, dit-elle à mademoiselle de T..., si je ne suis pas de retour; car je ne veux pas qu'on sache que nous étions ensemble : je vous avouerai même que je ne suis pas

Seule : j'ai une parente ... je vous expliquerai tout cela ... je vous avertis seulement , de peur que quelque mouvement qui pourrait lui échapper , ne vous effraye—. Après cet avis , donné à la hâte , elle sort .

L'amant d'Amélie se voyant découvert , quitte sa cachette , qui était une armoire dont les traverses avaient été ôtées pour l'usage auquel il venait de servir. La figure d'une grande femme , au teint hâlé , aux yeux hardis , épouvanta presqu'Hélène. Cependant les choses polies que cette virago lui dit , la rassurèrent. Amélie tarda longtemps ; Hélène allait sortir ; mais l'amoureux Gentilhomme qui la trouvait à son gré , voulut la retenir ; il la prit dans ses bras : Hélène se défend ; mais trop faible , elle ne voit d'autre ressource que de trahir Amélie par ses cris. La prétexte parente s'y attendait , & lui en ôta le pouvoir... Enfin la chaste Hélène était sur le point de devenir la proie d'une passion brutale , lorsque sœur Sainte Th^m vint frapper à la porte d'Amélie. Un bruit sourd qu'elle entend lui donne des alarmes : elle redouble , & l'on ouvre. Elle trouve Hélène seule , en désordre... Mais le croira-t-on ? cette aimable fille , si cruellement insultée , ne trahit pas Amélie , dont elle ignorait tout le crime (car elle croyait encore que c'était une femme qui venait de la tourmenter). Elle sortit avec sœur Sainte Th^m , qui , attribuant à Amélie le dérangement qu'elle voyait , fit des remon-

trances fort vives à mademoiselle de T^{...}, & lui dit les choses plus clairement que jamais. Hélène ne pouvait se pardonner son imprudence, & renonça dès cet instant à revoir Amélie. Pour la première fois elle eut l'idée du mal, & ce fut pour en concevoir une éternelle horreur.

Voilà quelle était la cause des scrupules d'Hélène. Car le commerce d'Amélie avec un homme ayant éclaté dans la maison, Sainte-Th^{...} l'avait écrit à madame de T^{...}, qui retira sa nièce. Depuis, la bonne Religieuse ayant tout appris d'Amélie, elle en fit part à Léonore, qui l'alla voir avec Hélène le lendemain de son mariage. Madame de Th^{...}, qui connaissait alors tout le danger de ce qu'elle avait regardé longtemps comme innocent & permis, n'hésita pas à desciller les yeux de sa jeune amie, qu'elle voyait à la veille d'être mariée. Cet éclaircissement fit sur Hélène une impression inattendue ; elle se crut coupable : il salut que Léonore racontât à madame de T^{...} tout ce qu'on vient de lire. La vertueuse Comtesse sentit de nouveaux regrets d'avoir confié sa fille à d'autres : mais elle vit qu'elle avait encore toute sa pureté & toute son innocence ; elle dissipa ses terreurs, & lui montra l'avantage qu'elle pouvait tirer de ces dangereuses lumières. — Mon aimable maman, lui disait Hélène, je suis éclairée ; mais c'était un homme ! — Vous l'avez cru une femme ?

— Oui, bien une femme. Mais si la sœur Sainte-Th^{...} ne m'en eût pas délivrée, j'allaïs peut-être, pour m'en débarrasser, lui faire les mêmes caresses que vous me permettez, & j'en serais au desespoir. On n'en accorde pas davantage à son époux—. Henriette sourit, & pria madame de Th^{...} de lui donner quelques faibles lumières. Ensuite elle crut ne devoir pas lui cacher certains desordres du Marquis qu'elle ignorait; sans entrer néanmoins dans des détails qui eussent fait souffrir sa pudeur.

En effet, lorsque le Marquis était au Collège, il ne put éviter de se trouver avec des jeunes-gens dont les parents corrompus & corrupteurs, avaient donné trop souvent à leurs enfans les exemples du vice. Ces compagnons d'étude ne manquaient pas de faire part à d'autres de leurs lumières; & cette jeunesse étouffée, prévenant la nature, s'instruisait mutuellement à la solliciter, avant qu'elle pût leur répondre. Ce fut-là ce qui perdit le Marquis. Comme je l'ai fait entendre, le jeune Desforets était auprès de lui; quelques faibles dispositions pour les sciences qu'on avait remarquées au fils de l'Intendant avaient engagé monsieur & madame de Th^{...} à le donner pour émule à leur fils: il vit ces tristes effets, inseparables de l'éducation de nos colléges, & pensa d'abord comme le Marquis; cependant ayant consulté monsieur de Th^{...}, qui seul en marquait de l'horreur, ce

vertueux jeune-homme parvint à le corriger. Pour le Marquis , il riait de leurs scrupules , en les assurant qu'il dédaignait également tous les genres de volupté. Mais si les dangereuses leçons du vice , furent d'abord froides & sans effet , il n'en fut pas de même lorsque les passions les eurent échauffées ; elles firent germer le goût des plaisirs illicites & de la débauche. Il n'est pas permis d'en présenter ici l'image ; mais les jeunes-gens devraient trembler de leurs suites affreuses. Que ne peuvent-ils voir & le marasme , & la phthisie , & l'épuisement en tout genre , qui succèdent à d'insipides amusemens , & prévoir de bonne-heure que ces tristes suites des plaisirs précoce-s leur ôteront la faculté de jouir de tout leur être , achevé par la nature !

La Comtesse de T*** , après ce tableau , dont elle avait adouci les couleurs , acheva de rassurer sa nièce : ensuite elle alla rejoindre son époux & monsieur de Th*** , afin de laisser à Léonore le temps nécessaire , pour s'acquitter de la commission qu'elle lui donnait auprès d'Hélène. Madame de Th*** fut charmée de cette liberté ; elle était encore dépositaire d'autres secrets : Hélène & le Marquis l'avaient priée de les aider à faire une bonne-œuvre , par laquelle ils voulaient signaler le jour de leur union. Léonore commença par sonder les dispositions d'Hélène sur l'objet dont la Comtesse l'avait chargée. Voici quel fut leur entretien.

Hélène. A quoi l'on est exposée! *Léonore.* I. orf que l'erreur ne vient pas du cœur , elle ne le souille pas. *H.* Qui : mais ne doit-on que le cœur à son époux ? *L.* Il donne le prix à tout le reste. *H.* Et tout le reste , mon amie , ajoute au don du cœur: lorsque je pense qu'Amélie... je me reproche jusqu'au plaisir que me causait mon amitié pour elle. *L.* Le jour de demain en effacera jusqu'au souvenir: Chère Hélène, que tu seras heureuse! *H.* Ne le suis-je pas dès-à-présent autant qu'on peut l'être ? demain serai-je plus aimée? *L.* Eh-oui ! *H.* Je serai donc plus heureuse. *L.* Aimable fille , tout ce que tu as jamais éprouvé ne peut se comparer à ce que l'amour te prépare. *H.* Si tu parles de ces plaisirs inconnus qu'un instinct aveugle me fait soupçonner , apprends , ma chère , qu'ils n'ajouteront rien à ma félicité : ce n'est pas le plaisir que je desire , c'est l'amour. *L.* Et si le plaisir l'augmente? *H.* Alors...oh! quelle sera donc mon bonheur!... voir mon cousin plus tendre & plus heureux ! chère Léonore!... *L.* Ton cousin est bien généreux , mon amie ; mais tu l'es autant que lui. Aime-le bien ; le Marquis seul était digne de toi. *H.* Ma chère , quel discours flateur! *L.* Parlons de nos jeunes-gens: monsieur de Th^r & moi venons de les voir ; tout sera prêt demain. En vérité, je vous porte envie! quelle heureuse idée ! *H.* Elle est de de mon cousin. *L.* Et tu l'as adoptée? *H.* Oh ! de toute mon âme. *L.* Charmante , excel-

lente Hélène ! tu jouiras de toute leur félicité : leurs yeux fixés sur toi , sembleront dire , Cette angélique créature , dont la beauté surpassé tout ce qui peut se voir , est bonne autant qu'elle est belle : nous lui devons tous les plaisirs dont nous allons jouir — En achevant ces mots , madame de Th^u reconduisit Hélène auprès de sa tante.

La Comtesse de T^u se voit à la veille du plus grand jour des mères , celui du mariage de son fils ; elle est dans une délicieuse ivresse. Hélène , cette fille caressante , se jette dans ses bras , & se livre à sa tendresse de cet air enchanteur qu'ont l'innocence & la naïve beauté. Ma fille , dit madame de T^u , cher objet de mon affection , de mon amour , de toutes mes complaisances ... chère fille ! c'est demain — ... Elle s'arrête , la regarde , & répète : — C'est demain ! Hélène tressaille. — O maman , demain je vais être encore plus votre fille ... — Idole de mon cœur , chère Hélène ! ... plus chère que ma vie , que mon bonheur ... fille méritante ... ah que tu remplis ce cœur qui t'adore ... aimable , charmante enfant ! quelle union ! qu'elle va me rendre heureuse ! fille chérie , je vois en toi une sœur ... une mère ... & ma fille , & mon amie , & l'épouse de mon fils ... Précieuse enfant , que serais-je sans toi — ? Ses caresses animaient cette douce effusion. La Comtesse paraissait chercher à dire quelque chose : elle commençait : — Hélène , ... ma fille ...

Écoute-moi... j'aurais voulu... tu es si jeune encore... s'il était possible de commander à son impétuosité... Mais elle n'achevait pas. Elle demande Justine: cette fille vient: deux fois elle lui dit d'avertir le Marquis, & deux fois elle la rappelle, craignant également de parler & de se taire: dans sa perplexité, cette tendre mère ne peut quitter Hélène; elle l'aide à se déshabiller, & ne se retire que lorsqu'elle la voit prête à succomber au sommeil.

J'ai laissé le Marquis à l'instant où il a reçu la bénédiction de ses parens; depuis il ne s'est occupé qu'à la mériter. Il voit enfin le jour qu'il désirait si vivement: tout se réunit pour l'embellir, ce jour heureux; le soleil a surmonté les nuages; les zéphirs qui se jouent dans les airs, agitent doucement les feuilles des arbres, & caressent les dons de Flore: la nature entière invite à l'amour; on le respire avec le parfum des fleurs; le charme se répand, & tous les êtres paraissent sensibles. Madame de T..., plus tendre encore qu'elle ne l'était la veille, entre la première chés sa nièce, & la trouve plongée dans un sommeil paisible, preuve de la tranquillité de ses sens: elle l'admiré, & satisfait les mouvemens de son cœur; ses caresses éveillent Hélène; l'aimable fille étend les bras, & sans la voir, embrasse cette mère qu'elle adore. La Comtesse éblouie des attractions qu'elle dépouvre, sourit, en songeant au bonheur de son fils;

plus heureuse par lui que du plaisir qu'elle goûte elle-même. Aussi paraît elle jalouse qu'une autre main touche Hélène ; elle veut prendre elle-même le soin d'orner tant d'appa-
pas. Elle sonne Justine & Marthon pour la feconder : la dernière vient seule ; la Com-
tesse apprend avec étonnement que madame de Th^{ee} a envoyé prendre la jeune Nishard dans sa voiture ; il falut se passer d'elle.

Cependant le Marquis paraît, l'assemblée devient nombreuse, & mademoiselle de T^{ee} est à sa toilette : telle on voit la rose lorsqu'elle entr'ouvre son sein, embellir tout ce qui l'environne. Le Marquis y préside, fert sa mère, dit son goût, & l'a toujours exquis : la Comtesse exécute : c'est l'*Amour & Cypris* qui relèvent les attraits de *Psyché*. Mais la parure n'ajoute rien aux grâces d'Hélène ; ces pompeux ornemens, qui souvent cachent des défauts, ne servent qu'à voiler sa beauté.

Monsieur le Vicomte de Th^{ee} & son épouse n'étaient pas encore arrivés. On en était surpris. Léonore avait dit la veille, que son amie ne porterait rien qu'elle n'eût choisi, & qu'elle-même n'eût placé. Cependant la jeune épouse était prête, quand on vit entrer la Vicomtesse avec Justine. Léonore court auprès d'Hélène ; elle lui fait mille complim-
mens flatteurs, s'assied devant elle, loue le bon goût de son arrangement, la richesse de sa parure : — C'est dommage, ajoute-t-elle en souriant ! avoue, mon amie, que tu es bien, & que je vais exciter contre moi une furieuse

tempête. En-même-temps elle enlevait tous les diamans , & n'y substituait que des fleurs, que Justine lui présentait. Madame de T... la laissait faire , sans l'intéroger , quoiqu'elle ne fut pas instruite. Tout le monde convint que mademoiselle de T... , parée des seuls dons de la nature , n'en était que plus belle. Mais on ne pensait pas qu'elle dût rester ainsi. Les femmes sur-tout voulaient qu'on remît les diamans. Elle en aura , mesdames , leur disait Léonore avec vivacité ; elle en aura , & d'un prix bien au dessus de ceux que je viens d'ôter—. Hélène souriait , en regardant madame de Th & le jeune Marquis. Néanmoins on aurait eu peine à résister aux instances des Dames , qui demandaient qu'on rendît à Hélène sa brillante parure , si d'autres objets ne se fussent emparés de leur attention. Léonore avait dit aux jeunes Époux , que tout était prêt. Ils lui avaient fait un signe d'intelligence. On n'attendait plus que monsieur de V pour se rendre au Temple : dans l'instant même il arrive de Versailles : les deux amans passèrent dans l'appartement de leur ayeul , où le Comte & la Comtesse venaient de le suivre. Ce fut-là qu'ils leur confièrent un secret qu'ils ne pouvaient pas garder plus longtemps , parce qu'ils avaient besoin de leurs avis , pour achever d'une manière convenable , ce qu'ils avaient commencé. Prêts à voir leurs enfans se lier d'une chaîne aussi douce que durable , monsieur & madame de T... ne croyaient pas que leur

satisfaction pût craître ; cependant Hélène & son amant vont l'augmenter , en leur découvrant l'emploi qu'ils ont fait , la première , de la somme qu'elle avait demandée la veille ; & le second , de ce que sa mère avait continué de lui fournir pour ses amusemens : ils s'en étaient servis pour donner un bonheur semblable à celui dont ils jouissaient , à trente jeunes garçons & autant de filles , qu'ils gratifient d'une dot de mille écus. Le père de Luce & de Justine avait été chargé du choix , sous les ordres du Vicomte de Th^{ee}. Il ne s'agissait plus que de demander à leurs parens , s'il serait mieux de tenir cette bonne-œuvre secrète , que de la faire avec un certain éclat. Monsieur de V^{ee} , aulieu de leur répondre , se laissant emporter à sa tendresse , s'écrie : — Mes chers enfans , je ne forme plus de désirs ! ... Mon Dieu ! ajouta-t-il , je terminerai quand il vous plaira cette longue carrière , mes enfans sont vertueux ! ... Que le ciel , mon cher Marquis , ma chère , mon aimable Hélène , vous fasse toujours penser de même ! je ne lui demande pas , en vous bénissant , qu'il vous rende meilleurs , mais que vous persévériez dans la bonté —. La Comtesse & son époux se modérèrent davantage , sans être moins touchés. Cependant le Marquis demandait à son père ses ordres sur la manière dont ces mariages devaient se célébrer. — Mes enfans , leur dit enfin ce sage mortel , la véritable modestie ne consiste pas à cacher le bien que l'on fait , lorsque l'exem-

ple en peut être utile au monde : je veux donner à votre action , que je regarde comme la plus belle & la plus louable , après celle de sauver la partie , tout l'état dont elle est digne : allez , & ne vous occupez que de votre bonheur ; je me charge d'achever celui de ces jeunes-gens——. Tous étaient prêts à suivre leurs bienfaiteurs à l'autel , madame de Th... n'était arrivée si tard , que parce qu'elle s'était donné ce soin elle-même .

Dès qu'on connut les intentions de monsieur de T... , Léonore & son époux envoyèrent leurs carrosses , pour amener les jeunes-gens à l'hôtel de T... . Léonore chargea Luce & Justine de mettre l'ordre parmi eux , & de les faire servir durant la fête . Lorsqu'ils arrivèrent , tout le monde fut frappé de ce spectacle inattendu , & les Dames ne s'occupèrent plus de la parure d'Hélène . On partit sur-le-champ ; ce fut entre la double haie que formaient les amans d'un côté & les jeunes-filles de l'autre , que le Marquis & mademoiselle de T... parvinrent aux pieds des autels . Toutes les jeunes-filles étaient mises comme leur bienfaitrice , couronnées des mêmes fleurs qui paraient le front modeste d'Hélène ; mais quoique ces jeunes épouses eussent été choisies de la plus agréable figure , mademoiselle de T... avait sur elles la même supériorité par ses attraits , que par sa naissance .

Comme monsieur le Comte de T... l'avait prévu , en rendant publique l'action de ses enfans , tout le monde les combla de louan-

ges ; les gens mariés regrettaient de n'en avoir pas fait autant ; & les jeunes-gens sentirent naître le désir de se signaler de la même manière. Madame de Th^r jouissait de toute la gloire de son ami : —Voyez, disait-elle à celles qui l'environnaient, voyez toutes ces jeunes-filles ; ce sont les diamans de ma demoiselle de T^r. A ce spectacle, les Ministres de la Religion se sentirent pénétrés de respect ; le Vieillard vénérable qui bénit ces unions, n'était entré dans le sacerdoce qu'après avoir rempli tous les devoirs de citoyen ; son âme sainte tressaillit, en voyant la couronne dont la vertu ceignait la tête d'Hélène & de son cousin. Il les loua publiquement, & leur annonça les faveurs dont le ciel devait les combler.

En sortant du Temple, Nishard aborda le Marquis & la nouvelle Marquise de T^r, par ordre de leur père. Il leur dit à l'oreille, qu'il ne distribuerait que le lendemain à chacun des nouveaux époux la dot qui leur était destinée, parce que le Comte & la Comtesse venaient de le charger de porter leurs bienfaits chés cent pauvres vieillards qui s'étaient épuisés à élever de nombreuses familles. L'heureux jeune-homme se retourna vers le Comte, qui le suivait : —O ! mon père ! lui dit-il, mon père ! . . . —Mon fils, ma chère fille, interrompit le Comte, il ne pouvait y avoir trop de bouches qui vous bénissent aujourd'hui : Daigne, grand Dieu, ajouta-t-il, suspendre par ta souve-

faine puissance, les peines de tous les malheureux de ce vaste univers, puisqu'un atôme tel que je suis ne peut y suffire — I...

En arrivant à l'hôtel de T[°], monsieur le Maréchal & Léonore invitèrent l'assemblée à passer dans l'appartement destiné aux nouveaux époux. La chambre nuptiale était décorée d'un chef-d'œuvre de l'art: c'était trois tableaux du meilleur Artiste, dont l'allégorie fut mise en action sur-le champ.

Au pied d'un petit autel à l'antique parurent l'Amour & l'Hymen, qui conduisaient deux jeunes Époux. La Pudeur & la Beauté, couvertes du même voile, prennent la main de la jeune Épouse; la Constance & la Fidélité lui mettent une couronne de fleurs immortelles: le Devoir & le Plaisir sont aux côtés de l'Époux; le premier chasse le Délire, & le remplace par la Raison; le second repousse la Discorde & la Jalousie. Les impétueux Desirs sont place au tendre Attachement. La Raison forme une chaîne de fleurs qu'elle présente à bénir à la Religion; & qu'ensuite elle donne à l'Hymen. Cependant la Chasteté s'avance sous un voile écarlate, elle en couvre entièrement la nouvelle Épouse, & lui montrant du doigt la Raison, l'Hymen, l'Amour & le Plaisir, elle trace en traits de feu ce mot, INSÉPARABLES.

Cette allégorie était l'ouvrage du Vicomte de Th[°] & de son épouse, qui le firent exécuter par les jeunes gens que mariaient Hélène & le Marquis.

Ce fut ainsi que commença la fête. Dans le cours de la journée, M. de T^{...}, donna quelques avis aux jeunes-gens que ses enfans avaient unis, Voici dans quels termes à-peu-près il s'exprima: — Mes chers enfans, le premier ami d'un honnête-homme, & le plus précieux de ses biens, c'est sa femme. Voyez cette fille charmante devenue votre compagne; vous auriez horreur de vous-même, si l'on vous disait, qu'un jour vous ferez son malheur. L'Auteur de la nature, en lui donnant ces attraits qui vous touchent, a voulu qu'elle régnât sur vous par une insinuante douceur; que l'amour la première & la plus forte des passions tempétât pour elle l'orgueil du commandement que la Nature vous a réservé. En effet si les plaisirs que l'amour procure surpassent tous les plaisirs, c'est afin que les hommes comprennent quelle tendresse, quelle reconnaissance ils doivent à celle qui les leur fait goûter. Les délices d'un amour légitime sont durables; à leurs tendres embrassemens, deux époux voient succéder des enfans, leur consolation & leur appui dans un âge avancé: quel respect ne devez-vous pas à la mère de ces autres vous-mêmes! O! saintes loix de la société! quand les hommes ne vous seraient redébables que du seul avantage de cette douce intimité que vous établissez entr'eux & leurs compagnes; quand vous ne leur auriez procuré que celui de savoir qu'ils sont pères, & de jouir des droits de ce nom sacré (*), dont les

(*) Parmi certains peuples du continent de l'Amérique

priviléges n'existent dans aucune autre espèce des êtres sensibles, ils devraient vous bénir, & vous conserver au prix de leur sang...

Le Comte ayant aperçu son fils & la nouvelle Marquise, qui venaient ranimer la joie de ces jeunes-gens, par leur présence : — Ma chère fille, dit-il à Hélène, ne vaut-il pas mieux être ainsi rassemblés, que d'errer seul à seul dans les forêts? Je dirais volontiers

que septentrionale, tels que les *Californiens*, les pères ne connaissent pas leurs enfans, qu'ils abandonnent ordinairement aussitôt après leur naissance. Lorsque les femmes sont accouchées, leurs maris ne leur donnent aucun secours : ces malheureuses vont avec leur enfant se laver au premier ruisseau, & de-là chercher des racines & des fruits dont elles font leur nourriture. Pour les hommes, s'ils ne s'attachent pas à une autre femme, comme c'est leur usage, ils se couchent au pied d'un arbre, & la nouvelle accouchée les fert, comme s'ils étaient malades. Les mères ne gardent leurs enfans avec elles, qu'autant qu'ils ne peuvent absolument se passer de leurs soins ; & lorsqu'elles les ont une fois quittés, c'est pour ne les plus revoir. Le pouvoir paternel est presque nul en ce pays. Aussi sont-ce des *Anciens*, ou des *Caciques* électifs, qui président aux mariages peu solides que les jeunes-gens contractent pour la première fois. On voit que ces unions ne durent guères plus d'un an : dès qu'une femme nourrit, son mari la quitte ; s'il revient quelquefois, le plus souvent il en épouse une autre. Tel est le naturel de l'homme absolument sauvage. Il résulte de-là, que le pouvoir des mères est plus vrai, plus inviolable, que celui des pères... De quels avantages se prive donc une femme qui donne une nourrice mercenaire à ceux qu'elle a portés dans son sein! elle renonce au titre le plus doux, aux droits les plus réels ; elle abjure la maternité, & devient moins qu'une marâtre.

au plus célèbre Écrivain de nos jours : Non, Philosophe respectable, quelques séduisantes que soient les peintures que vous en faites, l'état de l'homme sauvage n'est point à regretter : Trop frappé des abus & des injustices qui règnent dans la société, vous croyez que l'état d'abrutissement, mais de l'innocence seraient plus avantageux : vous aviez en votre faveur la conduite de ceux qui ayant vécu parmi les Hottentots & les Hurons, ont refusé de les quitter. Mais ce n'est là qu'un exemple de particuliers que des circonstances que nous ignorons ont pu déterminer ; nous en avons tous les jours un plus frappant en faveur de l'*urbanité*. L'homme, une fois accoutumé aux sociétés polies des villes, dédaigne les campagnes ; à quelques misanthropes près, tout le monde est fait ainsi, c'est le cri de la nature. Cependant, ô juste R^{..} ! si vous vous trompez, c'est par amour pour la vertu : les vices des hommes vous effraient : ils sont si méchans, si durs envers leurs frères, si perfides, qu'il suffit de les bien connaître, pour penser qu'il est difficile de vivre au milieu d'eux, sans leur ressembler en quelque chose. Le saint Législateur des Chrétiens l'a dit avant vous ; il ordonne de les fuir, mais il veut qu'on les aime.. Sage R^{..}, revenez avec nous ; laissez la troupe impuissante des libertins étayer l'irreligion ; être honnête-homme & Chrétien, c'est la même chose. Ainsi nous ne regardons pas

comme de notre société ces Moines impudens , ces Ecclésiastiques scandaleux , ces Prélats opulens & voluptueux : un Chrétien vit comme vous, &c, à très-peu de chose près, parle de même—.

M. de T... dit ensuite aux jeunes - g̃ens , qu'il voulait faire en leur faveur un établissement qui les unit tous entr'eux par les liens les plus forts , ceux de l'amitié & de l'utilité réciproque. Il leur déclara qu'il se proposait de faire de leurs biens un seul patrimoine ; qu'il augmenterait la masse par ses bienfaits , & que chacun d'entr'eux se verrait soutenu par tous les autres , de sorte qu'ils seraient , autant qu'on peut l'être en cette vie , à l'abri des misères humaines.

Pour M.^{me} de T... , elle veillait à ce que les divertissemens des noces ne sortissent pas des bornes de la décence convenable à des gens qui ne sont pas fous , & qui professent une religion sérieuse ; elle savait que l'inconséquence de notre conduite , & le peu de rapport qui se trouve entr'elle & les maximes saintes que nous respectons , sont la cause la plus réelle du libertinage & de l'irreligion. Enfin l'heure où les nouveaux - mariés devaient se retirer dans leur appartement étant arrivée , la Comtesse les y conduisit , seule , avec modestie , & les y laissa sous la garde de l'Amour.

Fin de la troisième Partie,

INSTRUCTIONS

Du Comte de T... à ses Enfans.

Ce vaste Univers, & l'homme qui en est le Roi, ne se sont faits ni ne se conservent eux-mêmes. Je laisse aux Philosophes leurs systèmes sur la naissance du monde : que la matière soit éternelle, ou créée, elle ne peut avoir d'autre cause & d'autre Auteur que Dieu : je m'en tiens-là. Car si elle est éternelle, elle l'est en Dieu, qui de toute éternité voulut qu'elle existât (1) : si au contraire elle fut créée dans le temps, elle est l'effet de la volonté toute-puissante de Dieu : cependant comme Dieu est immuable ; que le présent est le seul temps pour lui, on peut dire que ce qui existe est éternel, puisque Dieu l'a toujours vu, & l'aura toujours présent. Le récit de Moïse est donc l'histoire de l'arrangement de la matière, du cahos, ou celle de la création. (2) Quant à la ma-

(1) Pythagore, Empédocles, Anaxagore, Mélisse, Démosthène, Platon, Aristote, & tous les Philosophes de l'Antiquité, ont soutenu l'éternité de la matière.

Saint Thomas en admet la possibilité, sans blesser la Religion.

(2) Saint Augustin dit modestement : " IL Y A LIEU DE CROIRE qu'avant que ce grand chef-d'œuvre sortît de vos mains, IL N'Y AVAIT POINT DE MATIÈRE . . . Le principe de tout est en vous-même.,, Conf. L. XI.

nière dont s'opéra ce *chef-d'œuvre* du Très-Haut , je m'en rapporterai plutôt au Livre le plus ancien & le plus respectable , qu'à ma faible imagination. S'il se rencontre des difficultés , de grands génies les ont aperçues avant moi , & n'ont pas moins cru : Saint Augustin lui-même aurait désiré pouvoir interroger Moïse (1). En lisant l'*Histoire de la Création* , il n'y voyait que le fait : les expressions de l'Auteur sacré sont métaphoriques , & se ressentent du goût que les Orientaux ont toujours eu pour les manières de parler figurées. Les termes dont il se sert signifient simplement , que le ciel , la terre , l'homme , & tout ce qui existe est en Dieu. Les nouvelles Ecritures viennent à l'appui des anciennes pour attester cette vérité : *Nous avons en lui le mouvement & la vie* , (2) disait cet homme fameux , le second fondateur de notre Religion. Ainsi Dieu fait tout dans l'Ecriture : dans les choses mêmes qui dépendent des causes secondes , l'homme n'y paraît que comme un instrument dont l'Ecrivain sacré néglige quelquefois de parler (3). Mes chers enfans , il ne suffit pas

Et Liv. XII , il ajoute : " le chaos n'était presque rien ,
,, puisqu'il n'avait point de forme ; **IL ETAIT POURTANT** ,
,, puisqu'il pouvait en recevoir une ,. Rien de plus solide
que ce raisonnement .

(1) *Conf. L. XI. c; 13.* au commencement. Philon traite de ridicule la distinction des jours dans la Création.

(2) *In ipso movemur & sumus. Act. des Apôt.*

(3) Dieu endurcit le cœur de Pharaon . . . Dieu les

d'être honnête-homme ; il faut être homme religieux. Comment celui qui ne rend pas hommage à l'Être des êtres , qui est la divine source de son existance , se souviendra-t-il de ce qu'il doit à des parens que le hazard lui donne ? Comment aimera-t-il son frère , obligera-t-il son ami ? Il manque au premier des devoirs , il ne mérite pas d'être fidèle aux autres , & de jouir de la félicité que procure la vertu. Soyez fidèles observateurs du culte saint dans lequel vous êtes nés : votre Religion a cet avantage sur toutes les autres , que , quand elle ne serait pas appuyée sur l'autorité la plus sûre , quand elle ne serait pas la plus ancienne , à la considérer dans son principe , elle mériterait néanmoins d'être préférée par la pureté & la sublimité de sa morale (*): vous allez en juger , mes chers enfans. Je vais vous faire part d'un Précis composé pour vous. Je ne l'ai point tiré de ces Commentateurs , qui embrouillent ce qu'ils veulent éclaircir ; de

chassa devant les enfans d'Israël Dieu fit tomber une grêle de pierres... Dieu frappa Nabal , & il mourut... Dieu mit au cœur d'Achab , &c.

(*) Auguste donnait tête baissée dans toutes les superstitions anciennes & nouvelles : cependant son petit-fils *Caius* , en traversant la Judée dédaigna d'offrir des vœux dans le Temple le plus auguste du monde , & où le culte était le plus pur ; le superstitieux Auguste l'en loua : ce trait les déshonore tous deux. [On doit remarquer en passant , que tel est l'effet du mépris que les Juifs affectaient pour les autres Nations : on le leur rendait avec usure.]

ces Casuistes qui ne citent l'Écriture que pour l'écluder ; ou de ces Interprètes qui voient toujours différens sens éloignés , sans jamais saisir le véritable (*). Je crois avoir rassemblé dans ce cahier tout ce qu'il faut savoir pour régler les mœurs : lorsque vous aurez atteint un âge plus avancé , vous puiserez vous-même à la source. Lisez , mon fils ; vous en goûterez mieux les préceptes saints que cet Ecrit renferme.

PRÉCIS DE LA RELIGION.

Dès que les hommes adorèrent un Dieu , ils le regardèrent comme l'Être , unique source de tous les autres , qui n'existent qu'en lui : ils se le représenterent heureux , juste , bon , vrai , immuable , discernant d'un même coup d'œil le passé , le présent & l'ave-

(*) Il serait à désirer que les Commentateurs eussent donné des raisons aussi satisfaisantes des dogmes du Christianisme , que l'a fait le P. Mallebranche , en parlant du péché originel. Ce Sage ne le déduit que de causes naturelles , & prétend que les hommes conservent dans leurs cerveaux toutes les traces & impressions de leurs premiers parens , comme les animaux tiennent des leurs un instinct invariable. Or comme , suivant l'ordre établi par la nature , les pensées de l'âme sont nécessairement conformes aux traces du cerveau , on peut dire , qu'aussi-tôt que nous sommes formés , nous devonons susceptibles de pensées , de désirs & d'inclinations tout semblables à ceux de nos parens Ainsi la tache originelle est innée , comme la concupiscence ; l'enfant n'étant que l'extension & le renouvellement de l'être de ses parens.

nir , remplissant tout de lui-même , pouvant tout , & par conséquent souverainement parfait. Telle est aussi l'idée que nous donne de l'Être-suprême , la Religion que nous professons. Elle est une , comme Dieu ; mais elle a différens noms. Elle se nomma d'abord *Religion naturelle* ; ensuite , *Religion Judaïque* ; aujourd'hui , *Religion Chrétienne*. Mais c'est toujours le même culte , la même morale ; les cérémonies & la *discipline* extérieure ont seules éprouvé des changemens (1).

La *Religion* , ou *Loi naturelle* , précéda le temps du Législateur *Moïse* : elle était simple & sans appareil : les hommes n'avaient point d'autels parés , ni de Prêtres mercenaires ; l'univers était le Temple de la Divinité ; & ses Ministres , c'étaient tous les hommes (2). O ! jours heureux ! . . . Cette Religion consistait dans la vénération pour l'Être des êtres , & la justice envers les hommes. Deux mots la renfermaient toute entière : *Adore Dieu , Aime ton frère*.

Le *Culte Judaïque* est plus chargé ; les pré-

(1) On pourrait même dire qu'elle fut une dans tous les pays & dans tous les temps , pour les gens éclairés , qui n'admirent qu'un Dieu ; & voilà pourquoi il est possible que des grands hommes qui ont vécu hors de la Judée , tels que Job , l'ayent professée.

(2) Les Pères étaient les Prêtres de leur famille , témoins les Patriarches ; & les Rois dans leurs Etats , comme on le voit par l'exemple de *Melchisedech* , Prêtre & Roi de *Salem*. La Loi Chrétienne renouvelle cette glorieuse prérogative , puisque S. Pierre dit que les Fidèles sont un ordre de

ceptes sont plus étendus ; cependant ils ont pour fondement : *Adore Dieu, Aime ton frère.* On peut même regarder les cérémonies multipliées & les usages introduits par Moïse, comme de simples loix politiques, que les mœurs du temps, le climat, le caractère & le tempérament de son peuple, rendaient nécessaires. Il fit, de certaines pratiques & de quelques privations utiles pour la santé, un précepte de Religion, pour les rendre indispensables (*).

Le Fondateur de la *Loi Chrétienne* ramène tout ce qu'il nous a enseigné à ces deux mêmes principes de la *Religion naturelle*, *Adore Dieu, Aime ton frère* : il déclare qu'ils sont l'abrégué & le fondement de toute la Loi. Ce n'est donc pas une Religion nouvelle qu'il venait enseigner ; c'était le culte éternel, aussi ancien que les hommes, qu'il ranimait par ses instructions, & par la subli-

Prêtres Rois. Une secte de Chrétiens, actuellement existante, pense de même, que tous les Chrétiens sont Prêtres, & que l'exercice dépend seulement des lumières & de la capacité. J'ajoute, & des loix de la société dans laquelle on vit. Ainsi en France, on n'est Prêtre que suivant l'usage reçu : mais dans une île deserte, par exemple, tout Chrétien est Prêtre, tant qu'il est seul, ou qu'il n'y survient pas de Prêtres ordonnés suivant les Canons ; cet homme y peut exercer toutes les fonctions sacerdotales sans exception.

(*) Telles étaient les ablutions fréquentes, & les purifications légales ; la séparation d'avec les lépreux & les hommes attaqués de maladies honteuses ; la défense de manger de la graisse, du sang, & de certains animaux réputés impurs, &c.

meté de sa morale ; c'était le joug des pratiques minucieuses & difficiles du *Rit Judaique* , qu'il venait ôter.

Voici les maximes contenues dans le Code Chrétien, c'est-à-dire , l'Evangile , qui seul doit servir de règle à notre conduite.

MORALE DE L'EVANGILE.

Pour nous préserver du crime , notre saint Législateur prend le moyen le plus efficace ; il attaque le mauvais désir jusqu'au fond de notre cœur ; il en interdit jusqu'à la pensée ; & pour nous persuader le bien , il nous le fait aimer. Sa Loi n'est qu'amour , douceur, humilité , justice , candeur , vraie piété , désintéressement , chasteté. Après avoir prescrit ce que nous devons à notre divin Père , son premier précepte regarde notre prochain.

AMOUR FRATERNEL.

Faites aux autres hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent , disait-il : Aimez Dieu , Chérissez vos frères. Donnez à celui

(*) La Religion Chrétienne doit se défendre elle-même : tous ses Apologistes lui font tort , dès qu'ils entreprennent de raisonner. Qu'on prenne l'*Apologie de B*** , on n'en aura pas lu cent pages , qu'on s'apercevra du faible de ses raisonnemens. Je cite en preuves les pages 95 , 96 , 97 , 98 , 99 du tome premier , où l'Auteur raisonne sur un fait dont la discussion est inutile : la morale seule sert à notre Religion d'un rempart inexpugnable, mais si nous prétendons excuser les cruautés des Juifs , lorsqu'ils conquirent la Palestine , nous nous embarquons mal-à-propos sur une mer orageuse, où le naufrage est certain.

qui vous demande, & ne rejetez pas celui qui veut emprunter de vous. Aimez vos ennemis : imitons en cela le Père du monde, qui fait tomber ses bienfaits sur les justes & sur les méchants ; car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite aurez-vous ? Le véritable prochain n'est pas toujours uniquement celui qui professe la même croyance ; la bienfaisance rend un Samaritain notre frère. Si vous avez deux vêtemens, donnez-en l'un à celui qui en manque. Invitez les pauvres à vos festins, plutôt que les riches, parce qu'ils n'auront pas de quoi vous le rendre, & que le prix de la bonne action vous reflera. Ne jugez personne, & croyez toujours le bien. Employez vos talents à l'utilité commune, & n'enfouissez pas la drame qui vous a été confiée. Ne vous laissez jamais de pardonner à votre frère, quelque multipliées que soient les offenses.

Douceur. Tolérance. Patience.

Pardon des injures.

Bienheureux ceux qui sont doux, pacifiques, & qui exercent la miséricorde ! Ne vous mettez jamais en colère contre votre frère, & ne l'injuriez pas. Cédez plutôt de votre bien que de plaider. Imitez le Père céleste, qui laisse les méchants avec les justes, & ne cherchez à leur faire aucun mal. Ramenez par la douceur ceux qui s'égarent (*).

(*) Ceci montre combien l'Inquisition & ses Auto-da-fé sont contraires à l'esprit de la Religion, qui est la douceur.

Evitez-les seulement, s'ils refusent opiniâtrement de vous écouter, de peur qu'ils ne vous corrompent. Pardonnez aux autres, afin qu'ils vous pardonnent ; & ne faites pas comme ce serviteur, auquel son maître remit une dette considérable, & qui prit son camarade à la gorge pour quelques deniers. Mes petits enfans, disait-il à ses Disciples, je vous fais un commandement nouveau ; aimez-vous les uns les autres. Venez à moi, vous qui êtes fatigués, & je vous soulagerai : je suis doux & humble de cœur. Venez, mon joug est doux, & mon fardeau léger. On ne doit point crier & disputer, encore moins employer l'autorité ; la Religion se persuade, & ne se commande pas () : Elle ne veut que des serviteurs volontaires. Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre, & desarmez l'homme injuste par votre patience. Si vous vous rappelez, en portant votre don à l'autel, que votre frère a quelque chose contre vous, courbez-vous reconclier, & revenez offrir votre présent.*

(*) Tout ce qui peut donner atteinte à cette maxime, est un pur sophisme. Le Prince, dit-on, a droit de réprimer l'erreur dogmatiste, parce qu'elle trouble l'Etat. Oui, si l'on appelle l'hérétiaque, qu'on le confondé en présence de témoins par de bonnes raisons ; non, si on sévit contre lui : un insensé qui débite une doctrine folle peut faire quelques prosélytes : jamais il ne troublera l'Etat s'il est méprisé par les deux Puissances. L'intolérance civile est donc sans motif : l'intolérance religieuse est un sacrilège, un démenti donné au Législateur. Je renvoie les zélés au mot de Tibère, déjà rapporté.

HUMILITÉ.

Faites vos bonnes œuvres sans ostenta-
tion, & que vos aumônes soient secrètes.
Ne regardez pas les défauts des autres, mais
confiderez que vous en avez peut-être de plus
grands. Que celui qui veut être le premier,
& s'élève au-dessus des autres, soit le der-
nier de tous. Apprenez que la sagesse aime
à se découvrir aux petits, & que la présom-
ption l'éloigne des faux savans. Lorsque vous
serez invité, prenez la dernière place. Les
plus grandes choses ont souvent des commen-
cemens méprisables; le grain de senevé devi-
ente un grand arbre. Rendez-vous petits com-
me des enfans, & ne vous préferez à per-
sonne, parce qu'on élève celui qui s'abaisse.
Retirez-vous de moi, disait Pierre, parce
que je suis un pécheur. Notre Législateur
s'enfuit, parce qu'on voulait le faire Roi;
& toujours il prend le titre de Fils de l'hom-
me (*).

JUSTICE.

Heureux ceux qui aiment la Justice; car
ils sont dignes de l'obtenir. Il faut la recher-
cher avant tout, & la préférer à ce que l'on

(*) Je ne sais comment il a pu tomber d'ans l'esprit d'un Philosophe connu, que l'humilité Chrétienne n'était pas une vertu. Bon Dieu ! l'arrogance cesserait donc d'être un vice; la déférence, la douceur de caractère, ne rendraient donc plus aimable ? L'humilité n'est que la perfection de la modestie: mettez ensemble deux hommes humbles, ce seront deux Anges sur la terre; & leur conduite prouvera que l'humilité chrétienne est la source de toutes les vertus.

à de plus cher; quitter pour elle, son père, sa mère, ses frères & ses amis. Regardez la justice & la miséricorde comme l'essentiel de la Religion: aucun état n'en dispense: le soldat à la guerre, le partisan, dans les finances, ne doivent rien exiger que de juste: le Magistrat sur son tribunal ne doit point se hérir d'une sévérité déplacée; il doit consulter l'humanité & sa propre faiblesse; que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la première pierre.

C A N D E U R.

Heureux ceux qui ont le cœur pur! On connaît l'homme par l'objet de son affection; on ne peut allier les deux contraires, & servir deux maîtres dont les intérêts sont opposés. Soyez sans détour & sans flet comme la colombe. Celui qui a le cœur droit, profite de tout: on donnera à celui qui a déjà. Ne jurez point; mais dites avec simplicité, cela est, ou cela n'est pas (*).

V R A I E P I É T É.

Ne vous attachez point aux pratiques extérieures; elles ne sont que l'écorce de la Religion, & souvent un abus. Il faut adorer Dieu en esprit & en vérité, & non par de longues prières. Elles doivent être courtes

(*) Ceci ne dispense point du serment de fidélité au Chef de l'Etat, & de ceux qu'on exige pour les Magistratures, ou pour témoigner en Justice; mais c'est une prohibition des serments familiers où l'on prend en vain le nom de Dieu, ton âme, ton salut, ta santé &c. expressions indécentes, & proscrites par la raison.

(*) & ferventes : Notre Père qui êtes au ciel , &c. *La Piété & la Religion ne consistent pas non plus dans les jeûnes & les abstinences ; ce sont les mauvaises actions qui souillent l'homme , & non pas ce qu'il mange : le Fils de l'homme est venu mangeant & buvant. Le joug de la Religion est doux. Faire de bonnes œuvres , c'est la meilleure manière d'observer le Sabbat. L'inutilité en tout genre est un crime. Celui qui n'assemble point , doit être regardé comme un dissipateur. On reconnaît l'arbre par ses fruits : ceux qui prient , sans faire de bonnes-œuvres , n'ont pas de Religion ; ils ressemblent à une maison bâtie sur le sable , qui s'écroule avant d'être achevée : mais ceux qui joignent les actions à la prière , bâtissent sur le roc , & leur édifice est solide. Soyez fidèles dans les petites choses , & vous le serez dans les grandes ; car un verre d'eau donné par amour , est une action louable. Les Ministres qui abusent de la Religion , pour frustrer les héritiers de leurs biens , étudient la Loi , & commettent le crime reproché aux Pharisiens , lorsqu'ils conseillaient aux en-*

(*) On n'a commencé à se servir du chant dans les Eglises que sous Saint Ambroise , Archevêque de Milan , au quatrième siècle , c'est-à-dire , lorsque la Piété s'était déjà relâchée. Jésus reproche aux Juifs leurs longues prières , en même-temps qu'il donne à ses Disciples une formule très-courte. Chez nous , les Offices sont trop longs , & nuisent par-là plus qu'ils ne profitent à la Religion , sur-tout dans les campagnes.

fans de dire à leurs pères : Tout don que j'offre pour vous au Seigneur vous est utile : & qu'ils les dispensaient ainsi de prendre soin de leurs parens (1).

CONFIA NCE.

Travaillez courageusement, mais sans inquiétude : les oiseaux du ciel ne vous valent pas, & cependant la Providence les nourrit : le Père des hommes connaît ce qui vous est nécessaire ; il fait tout pour le bien de ceux qui espèrent en lui.

PAUVRETÉ : DES INTÉRESSEMENT.

Heureux les pauvres ! il est impossible de ne pas s'écartez du sentier de la vertu au sein des richesses (). Souvenez-vous que les oiseaux du ciel ont des nids, que les renards ont des tanières ; notre saint Législateur n'eut pas où reposer sa tête. Donnez gratuitement aux hommes ce que vous avez reçu gratuitement.*

(1) J'ai défendu l'humilité ; mais j'attaque le jeûne : il est, non la perfection, mais l'abus de la sobriété ; comme le célibat l'est de la chasteté. Le corps veut des alimens réglés ; se priver du nécessaire, ne peut être une vertu que dans certaines circonstances particulières, que notre Législateur avait en vue, lorsqu'il en a parlé.

(2) Pour que les riches puissent faire une seule bonne œuvre, il faut qu'ils commencent par restituer à la société tout ce qu'ils ont de plus que le commun des hommes ; autrement l'injuste rétention de ce bien empoisonnera tout ce qu'ils peuvent faire. C'est-là le sens de la maxime de l'Evangile, conforme à la Loi naturelle, dont elle est le complément.

PRUDENCE.

Imitez la prudence du serpent, comme la simplicité de la colombe. Ne jetez point les perles devant les pourceaux. N'imposez pas aux autres des fardéaux que vous-même ne pouvez porter. Que votre conduite soit prudente avec les ignorans & les pécheurs ; cependant voyez-les, car ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin de médecin. Personne ne commence à bâtir une tour, qu'il n'ait auparavant supposé s'il a de quoi l'achever. Ne mettez donc pas la main à la charrue, pour regarder derrière vous.

CHASTETÉ.

Sachez qu'un regard imprudent fait naître le désir, & que le désir est déjà crime.

LE MARIAGE.

L'union sainte du Mariage doit durer autant que la vie, à moins que l'un des deux ne viole la foi qu'il a promise à l'autre (). L'homme quittera son père & sa mère pour s'attacher à sa femme, & ils ne seront plus deux, mais une seule chair. (Et les Apôtres ont ajouté, d'après les instructions de leur Maître :) Aimez vos épouses, comme Jesus a aimé son Eglise, & s'est livré pour elle. Les*

(*) Quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultére, & en épouse une autre, commet un adultére. Matthieu, c. 19, v. 9. Le Mariage doit être dissous par l'adultére de la femme : mais nos Loix ne rendent pas la liberté au mari, à cause de l'honnêteté publique, même lorsqu'il n'y a pas d'enfants ; & par un motif de plus, lorsqu'il y a des enfans.

époux doivent aimer leurs épouses comme leur propre corps : *Qui aime son épouse, s'aime lui-même.* Que l'épouse révère son mari, comme son chef & l'image de Dieu même. *Que le Mariage soit respecté de tous, & que le lit nuptial soit sans tache, (ce précepte a bien des sens, qui tous sont le fondement de l'honnêteté publique & particulière).* Car, ajoute l'Apôtre des Gentils, ce Sacrement est grand dans l'Eglise.

DEVOIRS DES PÈRES.

Pères, n'irritez point vos enfans, dit S. Paul; mais élevez-les dans la sagesse : ne les abrutissez pas, depeur de les rendre pusillanimes : apprenez-leur à être sobres, prudents, chastes : élevez vos filles dans toutes ces vertus, & dans les soins du ménage, les accoutumement de bonne-heure à être soumises à leurs maris. Que les vieillards donnent à la jeunesse l'exemple de la sobriété & des autres vertus. Qu'ils soient graves, modestes, affectueux, patiens avec prudence : que les mères-de-familles se mettent modestement; qu'elles fuient la médisance, & les excès qui peuvent diminuer la considération qui leur est due : que leur conduite, en un mot, soit un livre toujours ouvert, où les jeunes filles puissent lire.

DEVOIRS DES ENFANS.

Honorez votre père & votre mère : celu qui aura mal parlé contre son père ou contre sa mère, est digne de mort : c'est effecti-

ment que vous devez les soulager, & non en offrant à Dieu pour eux des sacrifices ou des prières. (Et l'Apôtre ajoute:) *Enfans, obéissez à vos parens; car c'est un devoir. Honorez votre père & votre mère; car c'est le premier précepte de Dieu, auquel soit jointe une récompense temporelle: obéissez-leur en tout; car c'est une chose agréable au Seigneur.* Et le saint Législateur, qui prévient tous les abus, a soin de nous avertir, que la seule exception à cette Loix, est lorsque nos parens nous commandent le crime.

SOUMISSION AU GOUVERNEMENT.

Rendez à César ce qui est à César. Soyez soumis aux Puissances établies de Dieu; car elles ne portent le glaive que contre le méchant: priez pour les Rois & pour tous ceux qui sont constitués en dignité, afin que vous meniez sous leur Gouvernement une vie douce & tranquille.

FRANCHISE.

Soyez simples comme la colombe: ne jurez pas; mais contentez-vous de dire: *cela est, ou cela n'est pas.*

TRAVAIL.

Les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites. *Celui qui aura enfoui dans la terre le talent qu'il avait reçu, sera puni comme s'il en avait mal usé. Celui qui ne travaille pas, ne doit point manger,* ajoute l'Apôtre des Nations.

AUTRES MAXIMES CONSOLANTES.

Ce n'est pas un véritable malheur, d'être injustement persécuté par les méchans.

Les larmes du juste dans l'oppression, sont d'heureuses larmes.

Ont doit plaindre ceux qui s'abandonnent à une joie folle.

Soyez unis : Tout Royaume divisé contre lui-même ne pourra subsister.

Cette pauvre veuve n'a donné que deux oboles ; cependant je vous déclare qu'elle a plus mis que tous les riches ; car elle a donné de son indigence même, &c.

La Religion Chrétienne, mes enfars, trace la route de toutes les vertus : qui la suit, est honnête-homme ; c'est-à-dire, bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen : si quelques-uns de nos devoirs réciproques ne s'y trouvent pas formellement exprimés, ils résultent de l'ensemble : tel est le respect pour les Vieillards, &c. D'ailleurs, l'ancien & le nouveau Testament sont liés : il est dit dans le Lévitique : Levez-vous devant ceux qui ont les cheveux blancs, honorez la personne du vieillard, c. 19, v. 23 ().*

(*) Le peuple le plus célèbre de la Grèce, par son courage & ses Loix, a dû long-temps l'union & la concorde qui régnait entre ses citoyens au respect que la jeunesse portait aux Vieillards. Lycurgue réserva pour eux les principaux honneurs de sa République : ils avaient une inspection générale sur les jeunes-gens, & tous les droits de l'autorité paternelle. On ne saurait croire combien cette seule différence dans les mœurs unissait tous les citoyens & rapprochait

DES MINISTRES.

Les Prêtres d'une Religion qui fait un précepte de la pauvreté, ne peuvent être riches, sans une sorte d'apostasie. Des hommes auxquels la Religion défend de ne porter avec eux ni or, ni argent, doivent prendre garde de ressembler aux Pharisens, qui, sous prétexte de zèle pour la maison de Dieu, dévoraient la veuve & l'orfelin. Qu'ils se souviennent d'être soumis aux Puissances : ils doivent leur payer le tribut. L'usage des biens qu'on leur a donnés, est d'être uniquement employé, leur entretien prélevé, au soulagement des pauvres (). Le plus*

tous les âges. Des honneurs & des respects si justes, so aussi doux pour celui qui les rend, que consolans pour celui qui les reçoit. Ce commerce, d'ailleurs, est égal : on jouit à son tour des mêmes hommages ; on emploie une partie de la vie à se préparer pour l'autre un avenir plus heureux, & rien n'est plus touchant que les larmes que l'attendrissement fait répandre à un Vieillard vertueux & satisfait de son sort, qui bénit ceux qui l'entourent.

Chez les peuples corrompus, l'âge des passions doit nécessairement être plus estimé que celui de la sagesse : mais qu'en arrive-t-il ? Les Vieillards qu'on y néglige, deviennent des censeurs chagrins & incommodes : ils se vengent des mépris qu'on leur fait effuyer par l'aigreur de leurs réprimandes, par l'amertume de leurs reproches : aulieu que chez les Lacédémoniens, ils aimait les jeunes-gens, & célébraient tous leurs succès avec transport ». Voila comme pensaient des Peuples qui avaient une Loi bien moins parfaite que le Christianisme.

(*) Saint Paul voulait un témoin de sa fidélité à dispenser les aumônes de l'Eglise ; afin qu'on ne pût lui reprocher de s'être rien attribué d'une chose, dont il assure qu'il n'est que le dispensateur.

grand des crimes pour un Ministre, c'est le scandale que peuvent causer ses mauvais exemples. La puissance & l'autorité qui leur est confiée, n'est pas de ce monde. C'est à eux sur-tout qu'il est recommandé de renoncer à soi-même, de porter sa croix. Le bon Pasteur doit tout sacrifier pour son peuple; non-seulement ses biens, mais sa vie même. Il faut en même-temps que la modestie & l'humilité couvrent leurs bonnes actions: une Prostituée est préférable à un Ministre hypocrite & rempli d'orgueil: qu'ils nettoient donc le dedans de la coupe, sans négliger le dehors. La lampe doit être placée sur un chandelier: ceux qui sont éclairés, doivent conduire les autres; mais non chercher à établir leur domination: souvent il arrive que la présomption pousse dans le ministère; alors l'on voit un aveugle en conduire un autre, & tous deux tombent dans le précipice. L'inutilité rend les Ministres criminels. Paul travaillait pour vivre. Ils ne doivent dédaigner personne; tous les hommes sont égaux: nous sommes les enfans & la race de Dieu. Que sur-tout ils évitent le fanatisme, & ne s'écrient jamais, comme ces Juifs qui accusaient Paul devant le Gouverneur de Syrie: Ce serait un crime de laisser vivre cet homme: qu'ils soient, comme leur maître, doux, humbles, bienfaisans, amis de la paix; qu'ils se souviennent que les Chrétiens ne sont ni à Céphas, ni à Paul,

mais à Dieu ; qu'ils ne sont pas les Ministres de la Loi qui tue ; mais de son esprit qui vivifie.

Je ne parlerai pas des dogmes ; ils sont assez connus. Je n'entreprendrai pas non plus de défendre la Religion contre les attaques des Incrédules : j'ai toujours pensé qu'on ne devait pas chercher à appuyer sur des raisonnemens humains , une Religion dont plusieurs dogmes sont des mystères au-dessus de la raison. Que ceux qui la combattent , cette Religion sainte , sachent seulement , que c'est à elle qu'ils doivent cette liberté dont ils abusent (1) : il n'est pas un homme en Europe , qui ne soit son affranchi , & qui par conséquent puisse s'élever contr'elle sans félonie & la plus noire ingratitudo. Nous lui devons la douceur de notre gouvernement ; sa politesse & l'amérité de nos mœurs ; l'abolissement de ces coutumes barbares qui deshonoraient les cultes anciens (2) . Qu'on ne lui reproche point les guerres sanglantes , les massacres , les révoltes & l'Inquisition ; on vient de voir que rien n'est plus opposé à son esprit. Qu'on ne l'accuse pas non plus du malheur de tant de Citoyens renfermés dans des cloîtres : l'esprit de l'Eglise n'est pas qu'on emploie la sé-

(1) Le Pape Alexandre III donna une Bulle , qui portait : *Que tous les fidèles qui croient en J. C. soient libres.* Elle fut promulguée de concert avec les Princes Chrétiens. Elle n'a pas encore eu son effet en Pologne, où néanmoins tout ce qui émane des Papes est plus respecté qu'ailleurs.

(2) Voyez ci après la Notice des Relig. anc. & modernes.

duction ou la violence , pour consacrer des Vierges à J.C. Cet important sacrifice de tout soi-même doit être réfléchi , & ne devrait s'accomplir que dans l'âge de la plus parfaite maturité. A moins d'une vocation particulière , honorons la Divinité dans la route tracée par le guide qu'elle met au-dedans de chacun de nous ; c'est-à-dire , la raison. Par quelle audace , un être faible sortira-t-il du sentier commun ; promettra-t-il au souverain Être plus qu'il n'exige ? Insensé ! ignorions-nous que tout l'univers rend hommage à son Auteur par l'ordre admirable avec lequel ses différentes parties se meuvent ? Les Planètes ne changent pas leurs cours ; les saisons ne se renversent pas , pour l'honorer davantage : il est l'ordre par excellence ; le desordre , le cahos , l'inutilité , lui sont opposés comme les ténèbres le sont à lumière. L'homme raisonnable ne peut laisser tomber ses regards qu'avec un douloureux saisissement sur ces victimes que des parens dénaturés immolent , non pas à Dieu , mais à la cupidité , à des prédispositions coupables , &c. Il est saisi d'horreur , comme s'il était témoin des sacrifices abominables des *Moabites* à *Moloch* , des *Carthaginois* à leur *Saturne* , & des *Druïdes* à leurs monstrueuses Divinités. Le sang humain ne coule plus sur les Autels ; mais on y traîne des victimes gémissantes : elles-y font un serment , des vœux. . . . elles renoncent à tout , à la liberté même , le

plus doux des biens de la vie . . . & ce sont leurs parens qui les immolent ! . . . Mon fils, ma chère fille, vous allez être heureux par une union sainte. Le tendre amour unit vos âmes : vous nagez dans une allégiresse délicieuse & pure : mais que serait-ce, si l'un de vous, ou tous deux eussiez été destinés à passer votre vie dans des cloîtres, inutiles au monde & loin du bonheur ! . . . Voila, mes enfans, comme ont toujours été les hommes : ils outrent ce qui n'est que de conseil ; ils négligent les préceptes. Aimons notre sainte Religion, pratiquons-la dans sa pureté ; elle fut instituée pour le bonheur du genre-humain ; des gens intéressés, & les mauvais pères, en abusent ; détestons cet abominable attentat. Ils viendront peut-être, ces tems heureux, où la Patrie ne verra plus tant de membres perdus pour elle ; où les aziles du malheur ne seront plus arrosés de larmes, où la Religion recouvrera son lustre & sa pureté. Faites, grand Dieu ! que nous en soyons témoins, & que nos bouches en rendent grâce à l'auguste Monarque qui fait régner la piété, fleurir la justice, & qui constraint la discorde odieuse à rentrer dans ses gouffres immenses. C'est le vœu de mon cœur, mes enfans. Il n'est pas moins ardent que ceux que je forme pour votre bonheur.

APRÈS vous avoir donné le sommaire de la Morale sublime que le saint Législateur des

Chrétiens a fait connaitre au monde entier , jetons maintenant un coup-d'œil sur tous les autres Cultes auxquels le Christianisme a mis fin , ou qui subsistent dans les lieux où il n'a point encore fait triompher la vérité. Ensuite je vous dirai un mot du *Mahométisme* ; & je terminerai cet Entretien par la série de toutes les sectes qui ont déchiré le sein de l'Eglise.

—————
N O T I C E

Des Religions du monde anciennes & modernes.

Les différens Cultes ou Rits sortirent de la Religion naturelle , qu'ils ont insensiblement défigurée.

Je commencerai par l'Asie , & par la Religion Judaïque elle-même , parce qu'elle se divisa en plusieurs sectes , dont quelques-unes étaient orthodoxes , & d'autres ne l'étaient pas. Je mets au nombre des premières , les vrais Prophètes , tant ceux qui furent extraordinairement inspirés de Dieu , ceux qu'un zèle pur & éclairé portait à reprendre les vices de leurs temps , que ceux qu'on appelait *fils des Prophètes* , qui vivaient en commun & formaient une société de gens pieux , fidèles observateurs de la Loi.

Les *Hémérobaptistes* ou *Pharisiens* , qui furent comme les Stoïciens des Juifs. Leur nom de *Pharisiens* , signifie séparés , parce qu'ils affectaient de se distinguer du commun des hommes , pour mener une vie plus régulière & plus austère ; & celui d'*Hémérobaptistes* leur fut donné , parce qu'ils se lavaient souvent.

Les *Scribes de la Loi* , étaient des savans chargés d'écrire & d'expliquer les Livres saints , à-peu-près comme les Lettrés à la Chine. Tel était *Eléazar* , & ceux dont il est parlé dans l'Evangile. D'autres étaient les *Notaires publics* , & ceux-là se nommaient *Scribes du peuple*.

Les *Nazaréens* ne formaient pas proprement une secte : c'étaient des particuliers qui faisaient voeu de s'abstenir de vin & de toute boisson forte , d'approcher des morts , & de tout ce qui pouvait les rendre légalement impurs : ils laissaient croître leur barbe & leurs cheveux. Quelques-uns l'étaient toute leur vie , comme *Samson* ; d'autres pour un temps , com-

me Absalom qui coupa ses cheveux le trentième jour de son vœu ; saint Paul , &c.

Les Réchabites ; ceux-ci ne buvaient point de vin , ne se maient ni ne reueillaient , suivant le précepte de Réchab leur père , & passaient toute leur vie comme des étrangers sous des tentes.

Les Efférens ou Esséniens ; ainsi nommés , à cause de leur expérience à guérir les malades : Ils vivaient comme nos Solitaires de la Thébâïde , à l'exception que quelques-uns d'ent'reux se mariaient pour la multiplication. C'était une selle contemplative , & fort triste. Elle disparut la première , & se mêla avec les Chrétiens , dont les mœurs étaient entièrement conformes aux siennes.

Les sœurs hétérodoxes étaient :

Les faux Prophètes , qui vivaient en communauté comme les fils des Prophètes , & servaient le vrai Dieu ; mais ne s'occupaient qu'à hater les Rois impies de Juda & d'Israël.

Les Sadducéens , ainsi nommés de Tjédik , justice. Ils rejetaient toutes les écritures , & n'admettaient que les V Livres de Moïse , niaient l'immortalité de l'âme , faisaient Dieu corporel ; ne croyaient ni Anges , ni esprits , ni Providence.

Les Samaritains : ceux-ci , outre qu'ils étaient schismatiques , étaient encore dans les mêmes opinions que les Sadducéens , à l'exception qu'ils reconnaissaient des Anges.

LES AUTRES PEUPLES répandus sur la surface de la terre , en s'éloignant du centre , s'écartèrent de même des idées primitives & des notions de la Divinité.

Les anciens BABYLONIENS , après un long espace de temps , séduits par leurs Chaldéens ou Mages , adorèrent Bel ou Baal , qu'ils regardèrent comme le souverain Dieu , suivant la signification de ce mot Bel , qui veut dire seigneur. Ils honoraient également Astaroth ou Astarté , femme de ce Dieu. On prétend que Ninus fit adorer sous ces noms son père & sa mère , auxquels il bâtit le premier Temple de l'univers. Cependant tous les jours le Roi offrait au Soleil un cheval blanc , superbement harnaché. Ils adoraient le Feu sous le nom de Négo , & la terre sous celui Shaca. Leurs femmes se prostituaient aux Etrangers pour de l'argent en l'honneur de Melyta. Ils niaient la création du monde , qu'ils croyaient éternel.

Les principaux Dieux des SYRIENS furent Baal-Zibub ; un Priape , nommé dans leur langue , Baal-pheger ; Bel , Baal-Berith ; Baal-Semen , Dag ; Astarté , ou la Déesse Syrienne , si fameuse par le culte qu'on lui rendait à Hiérapolis (la Ville sacrée) où les hommes se châtraient en son honneur , & prenaient des habits de femmes : on les nommait Galles. Il y avait dans le sanctuaire du Temple (où le Grand-Pré-

tre seul pouvait entrer une fois l'année) deux *Prispes* ou *Phallus* (c'était le membre viril) : Cette Astarté était une *Junon*. Ils avaient encore *Adrammelech*, *Anamalech*, *Nergal*, *Ashima*, *Nebhas*, *Tartak*; *Chemos*, *Milchom*, *Remphan*, *Moloch* ou *Molech* (c'était une *Saturne*) *Thamus* ou *Adonis* (c'était le Soleil) : & plusieurs idoles , qui n'étaient probablement , ainsi que dans toutes les autres Religions , dont je parlerai , que divers attributs de la divinité , personnifiés , & pour ainsi dire matérialisés.

Les *PHENICIENS* étaient obligés de sacrifier tous les ans à *Malach* ou *Saturne* , de petits enfans , & de commettre dans son Temple toutes sortes d'impuretés avec les femmes , & même de s'y rendre pédastes. Par principe de Religion , ils prostituait leurs filles à tout venant quelques jours avant de les marier. (L'origine de cette coutume était singulière : jamais les hommes ne sont gratuitement méchans : ils prétendaient par-là calmer *Vénus* , c'est-à-dire , rassasier leurs filles de volupté , afin qu'elles fussent chastes dans le mariage : ils avaient encore un autre but qui était raisonnable dans leurs idées , quoiqu'abominable pour nous). *Adon* ou *Adonis* , avait une fête , où les femmes se rasaient la tête : celles qui le refusaient étaient obligées de se prostituer pour conserver leur chevelure , un jour entier aux Etrangers. *Astarté* & *Dagon* y étaient adorés sous le nom d'*Atergatis* , & de *Dercetis* ; la première sous la figure d'un mouton , & le second avec celle d'une syrène.

Les *ARABES* adoraient le Soleil , la Lune , les Etoiles , les Serpents , les Arbres. Les *Nabathéens* brûlaient de l'encens à l'honneur du Soleil. L'adultére était puni parmi ces peuples , & l'inceste regardé comme une action indifférente. Leurs Prêtres ne mangent point de porc. Ils ne peuvent ramasser la canelle avant qu'elle soit offerte à Dieu ; après la cérémonie , ils la divisent avec une pique consacrée , en donnent une partie au Soleil , & prennent le reste. Ils sont circoncis à l'âge de treize ans : ils payent la dixme de leur encens au Dieu *Salis* , & les Prêtres la reçoivent par mesure , & non au poids. Ces Prêtres pouvaient être tués , dès qu'ils sortaient de l'enceinte qui leur était destinée : l'on tempérait par-là l'autorité souveraine dont on consentait qu'ils fussent revêtus.

Les anciens *PERSES* n'avaient ni Temples , ni Autels , ni même d'Images , regardant tout cela comme indigne de la Divinité. Ils offraient sur la pointe des rochers des sacrifices au *Ciel* , au *Soleil* , à la *Lune* , au *Feu* , à la *Terre* & aux *Vents*. Faire des dettes & mentir étaient deux crimes odieux à ces peuples. Ils ne pouvaient jeter rien d'impur dans le feu ou dans les rivières. Leurs principales Fêtes étaient celle du *Soleil* , & celle de la destruction des *Défauts* , dans laquelle ils tuaient des bêtes venimeuses , & les offraient au

Soleil. Ils nommaient l'atre du jour *Mithra* : à son lever, ils lui offraient tous les jours des chevaux blancs pour le Roi.

Vesta, *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, *Hercule*, étaient les Divinités des anciens *SCYTHES*; ils n'avaient cependant point d'Images ni d'Autels, (peut être faute d'Artistes,) si ce n'est pour *Mars*, auquel ils construisirent un Temple de fuisceaux de bois de flèches : au milieu de ce Temple était un vieux glaive de fer, qui représentait le Dieu. Tous les ans ils offraient à cette singulière Divinité de jeunes bœufs, des chevaux & un Prisonier de chaque centaine de ceux qu'ils avaient faits : ils coupaient l'épaule droite de ces malheureux, & la jetaient en Pair.

Les anciens *TARTARES* invoquaient le *Soleil*, les *Etoiles*, le *Feu*, la *Terre* & l'*Eau*. Ils offraient tous les matins les prémices de ce qu'ils devaient manger. Ils reconnaissaient un Dieu, principe de tout ; mais ils disaient qu'il ne faisait ni l'adorer, ni le prier. Ils offraient à l'Image de l'Empereur des chevaux, qu'ont regardait ensuite comme factés. Ils ne pouvaient briser les os de quelqu'animal que ce fut, ni faire de l'eau dans leur tente, sous peine de mort. Ils étaient Métempycosistes. Ils nourrissent les *Esprits*, ou *Mânes*, avec du lait qu'ils jetent en l'air. Ils ont des Religieux d'un ordre nommés *Senscin*, qui ne mangent rien autre chose que du son trempé dans de l'eau chaude. Ils sont très-tolérans. Ils ne se marient pas ; mais chaque homme voit telle femme qui lui convient, & en change comme il lui plaît. Lorsqu'ils n'enterrent pas leurs morts, ils les pendent à des arbres, sur lesquels leurs Prêtres ont coutume de monter pour leurs prédications : lorsque ces Ministres ont fini leur exhortation, ils arrosent leurs Auditeurs avec un mélange de sang, de lait & de bouze de vache.

En *Sachion*, les Tartares offrent des beliers à celles de leurs Idoles auxquelles ils ont dédié leurs enfans ; avant de mettre le feu au bûcher des morts, on sert à leurs âmes des mets pour les rafraîchir, tandis que les corps, auxquels elles tiennent encore, brûleront : ils jettent en même-temps dans le feu des images des femmes, des enfans & des gens des décédés, pour les servir dans l'autre monde. En *Langoth*, ils adorent des Idoles avec des têtes & des mains. En *Succuir*, ils font des parfums de rhubarbe pour leurs Dieux. A *Caindu*, ils prostituent leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles aux Etrangers, en témoignage d'honneur. Il en est à peu près de même au *Cathay* & à *Mangi* : dans ces Pays, les malades promettent d'offrir leur sang à leurs Idoles, s'ils se révèlent en santé. Les Moines portent des ceintures d'une toile mince, pleines de coquilles de noix avec lesquelles ils portent tout le jour.

Tous ces Peuples avaient une idée, mais désfigurée, de la

Religion naturelle qu'ils tenaient de leurs ancêtres , & non des Juifs , avec lesquels i.s ne pouvaient avoir aucune communication.

Dans la NOUVELLE-ZEMBLE , auprès du Pôle , il n'y a point de Religion prescrite par aucune Loi : ils adorent le Soleil tant qu'il paraît sur leur horizon ; & lorsqu'il disparaît , la Lune & l'Etoile du Nord , à laquelle tous les ans ils sacrifient un cerf. Les Samoyèdes , sujets du Czar , ont un Temple pour chaque famille : leur Prêtre est le plus avancé en âge de la famille : il fait des choses surprenantes ; comme de s'enfoncer une épée dans le ventre , de la retirer , de la chauffer ensuite , pour se la mettre dans le nombril , d'où il la fait sortir par l'anus. Tandis qu'il se fait à lui-même souffrir ce supplice , deux hommes qui sont auprès de lui , le tirent avec un cordon par la tête & l'épaule dans une chaudière d'eau bouillante , de laquelle il sort sain & frais (dit-on).

Les CHINOIS (voisins des Peuples dont je viens de parler) ont deux Religions : la première assez pure , dans laquelle il n'y a qu'un seul sacrifice par an , offert par l'Empereur lui-même au SOUVERAIN du Ciel. Le Monarque Chinois regarde cette glorieuse prérogative comme le plus beau fleuron de sa couronne. La seconde Religion est celle du Peup'e. Elle est proportionnée aux esprits grossiers pour lesquels elle est faite : les Bonzes l'ont remplie d'absurdités & de fourberies. Ces Prêtres excitent les peuples à faire de fréquens sacrifices ; ils leur persuadent qu'ils nourrissent leurs Dieux avec la fumée , tandis qu'eux-mêmes se nourrissent des viandes offertes. Les Bonzes battent ces pauvres Dieux pour s'en faire exaucer , & les traitent fort rigoureusement. On adore à la Chine le Diable , par crainte. On y croit la transmigration des âmes dans le corps des animaux. Les Moines Chinois sont distingués par les couleurs , noire , blanche , jaune & rougeâtre : ils ont des Prieurs , des Provinciaux & un Général : ils ne possèdent rien en propre ; ils vivent de ce que le Roi leur donne , & des aumônes des peuples superstitieux. On trouve aussi dans ces vastes contrées des Religieuses. Les Prêtres séculiers portent de longs cheveux & des habits noirs. Ils ne connaissent ni Paradis , ni Enfer , & n'en sont ni moins dévots , ni moins soumis à leur Prince.

Les INDIENS Brachmanes adoraient l'Être suprême , principe de tout bien ; c'est *Orimane* : ils reconnaissaient un principe du mal , qu'ils nommaient *Arimane*. Le Peuple sacrifiait aux Rivières , & sur-tout au *Gange* , aux *Montagnes* & aux *Arbres* élevés. Depuis Bacchus & Alexandre , ils adorèrent des Dieux des Grecs. Les Brachmanes vivaient fort durement : plusieurs de leurs maximes sur la chasteté , l'a-

bandon des biens temporels , le détachement de ses proches , l'indifférence pour les membres même de son propre corps , le mépris de la vie , se retrouvent dans l'Evangile.

Les SIAMOIS adorent les quatre *Elémens* : ils sont en conséquence partagés en quatre *Sectes* différentes , & chacune desire que son corps soit rendu à l'*Elément* qu'elle adore. Ils croient un Dieu rémunérateur , & pensent que le monde se continue par des périodes de huit mille ans , après chacune desquelles il est purifié par le feu , & renouvelé par l'eau. Il ne reste sur la terre que deux œufs , d'où sortent un homme & une femme qui repeuplent le Globe. Les Religieux sont austères : ils sont punis de mort , seulement pour avoir parlé à une femme : ils mendient , ne peuvent ni vendre , ni acheter , ni rien posséder : il leur est défendu de rien éléver qui soit féminin , pas même une poule.

Au PÉGU , l'on adore le *Soleil* comme le *bon principe* , & la *Nuit* comme le *mauvais*. Il y a des *Moines* , nommés *Talipons* , qui prèchent continuellement , & qui reçoivent les aumônes qu'on leur fait sans cesser de parler. Ils célébrent toutes les nouvelles Lunes , apparemment dans un esprit cyclique , ainsi que les Chinois , les Grecs , les Romains mêmes , & beaucoup d'autres Peuples.

Le *Gange* est la divinité du BENGALE : quiconque peut boire de l'eau de ce fleuve à l'article de la mort , se croit sauvé. Ils ont aussi d'horribles idoles , qu'ils honorent à proportion de leur difformité. Les Mariages se font avec une eau composée par les Prêtres. Les mariés tiennent une vache avec son veau par la queue , & jettent de cette eau dessus ; ensuite le Prêtre attache les habits des mariés l'un à l'autre , pour marquer leur union ; ils finissent la cérémonie en tournant autour de la vache & du veau , qui restent au Prêtre (suivant la coutume générale). Ils font ensuite quelques aumônes aux pauvres , & donnent aux idoles quelque pièce d'argent. A *Jéména* , on prie tout nud dans l'eau.

A MAGOR , le peuple croit la Métempyscose ; ils ont une idole , qui représente une femme avec plusieurs têtes & plusieurs mains : ce pourrait être une *Cérès*.

L'on a la même Religion , à peu de chose près , à CAMBAJA : les Religieux , Pythagoristes outrés , craignent de tuer une puce , &c. On rachète dans ce pays les criminels condamnés à mort , & on les vend pour être esclaves. Ils se retirent des chemins , pour ne pas marcher sur les fourmis , &c.

Les *Payens de Gôa* adorent le *Soleil* & la *Lune* , ainsi que plusieurs Idoles , d'une forme épouvantable : ils ont aussi coutume d'adorer la première chose qu'ils rencontrent le matin , fût-ce un *Ane* , un *Oïsion* , ou tel autre animal. Ils ne peuvent supporter la pie ; c'est pour eux le plus mauvais augure : (cette superstition se rencontre dans quelques Provin-

ces de France.) Ils saluent la première apparition de la Lune , &c.

Le Peuple de MALABAR a les mêmes opinions que celui de Cambaja : il va même plus loin ; non-seulement il croit que les éléphans & les vaches ont des âmes humaines , mais il suppose de la divinité dans ces animaux. A Calicut , leur Capitale , il y a un Temple consacré au Singe. Leurs Bramines (successeurs indignes des anciens Brachmanes , dont ils ont corrompu & altéré la doctrine ,) sont en telle vénération , que le Roi lui-même ne couche point avec une nouvelle femme , que le principal des Bramines n'ait auparavant tout obtenu d'elle. Ils adorent Satan , ou le mauvais Prince , auquel ils croient que Dieu , ou le bon Prince , a abandonné le gouvernement de ce monde. Dans une de leurs Villes , nommée Qualicarre , il y a tous les douze ans un Jubilé solennel , à l'honneur de l'Idole de ce lieu. Le Roi du pays monte sur un Théâtre couvert de soie , se lave lui-même , adore l'Idole , ensuite il se coupe le nez , les oreilles , les lèvres , les parties , en sacrifice à son Dieu. Son successeur , qui doit dans douze ans faire un pareil acte de Religion , est obligé d'être présent à cette exécution affreuse. Le motif de ces Peuples est de rendre la condition de leurs Rois , qui , d'ailleurs , sont despotes , moins enviée , & d'éviter par là des guerres sanguinaires.

A NARSINGUE ou BISNAGAR , il y a une Idole , dont les Pélerins n'approchent que les mains liées , ou la corde au cou ; ou bien en s'enfonçant des couteaux dans les bras & dans les jambes ; si la gangrenne se met à ces blessures , l'homme est regardé comme un saint : les Pélerins donnent de l'or & des bijoux , pour entretenir l'Idole & son Temple ; on jette ces richesses dans un étang , d'où les Bramines savent bien les retirer. Tous les ans on porte ce Dieu en procession sur un char , & les dévots tâchent de se faire écraser sous ses roues : lorsque cela leur arrive , on brûle leurs corps , dont on garde les cendres , comme de précieuses reliques , que les Prêtres vendent au peuple. Quelques-uns se coupent des morceaux de chair , & les jettent au visage du Dieu pour le flétrir. Les femmes se prostituent pour amasser de l'argent , qu'elles donnent aux Prêtres. C'est dans ce quartier des Indes , que les femmes se brûlent avec le corps de leurs époux ; lorsqu'elles ne le font pas , elles sont rasées & regardées comme infâmes le reste de leur vie. A Cappa , les femmes se font un honneur de se faire enterrer toutes vives avec le cadavre de leur mari : (voilà les tristes effets du dogme de l'immortalité de l'âme , que tant de Législateurs ont cru devoir dérober à leurs peuples , lorsqu'il est mal entendu : ces Nations ne se conduisent ainsi , que parce qu'elles s'imaginent que l'âme du mort conserve ses affections & ses

besoins corporels, & que le secours de ses proches lui sera nécessaire.) Les Prêtres dispensent de tous les vœux avec de l'argent ; & de plus, ils élèvent en l'air ces misérables avec des crochets, qu'ils leur font entrer dans les épaules, & les laissent au haut d'un mât, jusqu'à ce que le sang ruisselle; alors on les descend. Ils n'envisagent la Divinité que comme sanguinaire & terrible. Le Pontife dispense des mariages à sa volonté pour de l'argent. Dans leurs Fêtes, ils honorent le Soleil & les Images de leurs Dieux.

Les principales Divinités des *Indiens modernes* sont *Brama* & *Vishnou*: le premier est cette Divinité terrible, en l'honneur de laquelle ils se font des incisions, & souvent se tuent en s'ouvrant la poitrine, & tirant leurs entrailles pour les offrir à ce Dieu cruel, qu'ils croient prendre un grand plaisir à ce sacrifice. L'autre est un *Messie*, qu'ils attendent, qui doit tout renouveler à la fin des temps. Tel était l'*Osiris* des *Egyptiens*; le *Bacchus* des *Grecks* dans les mystères; &, s'il est permis de le dire, l'*Adonai* des *Hébreux*: ce dogme, fondement du *Christianis*, fut le dogme universel.

Le *Paganisme* des *Indes* est en vigueur au *JAPON*. Les *Japanois* adorent une Image à trois faces, par laquelle ils entendent le *Soleil*, la *Terre*, & le *Monde élémentaire*. Ils ont des *Cloîtres*, des *Collèges*, différens jours de Fêtes, dans lesquelles ils portent leurs *Idoles* en procession sur des chevaux ou sur des chariots: ils croient différens *Paradis*, où chaque Dieu particulier mène ses adorateurs. La populace croit ce dogme si fermement, que plusieurs se noyent ou se précipitent pour en jouir plutôt. Les Prêtres excitent au suicide, parce qu'ils en retirent du profit. Ces indignes Ministres confessent le peuple d'une étrange manière: ils mettent le pénitent dans des balances suspendues à de hauts rochers, & les *Gogins* (ce sont des hommes que les Prêtres persuadent aux Peuples avoir été changés en Diables) laissent tomber ceux de ces malheureux qui leur font désignés dans des précipices, où ils se brisent. Ils ont une *Fête des Lampes*, semblable à celles des anciens *Grecks & Romains*: ils cherchent avec ces lumières les âmes de leurs proches & de leurs amis nouvellement décédés, & les convient à manger, à boire, à entrer dans leurs maisons, afin que dans leur voyage de trois ans, qu'il leur faut pour aller en *Paradis*, ces pauvres âmes ne tombent pas en défaillance.

Les *Payens des PHILIPPINES* adoraient le *Soleil* & la *Lune*, dont ils regardent les *Etoiles* comme les *enfans*. Les femmes exercent pour l'ordinaire le *Sacerdoce* dans ces contrées. On adore aussi le *Diable*, ou *mauvais Principe*, sous une forme épouvantable. Ils ont encore d'autres idoles, qu'ils habillent de plumes d'autruche. Ils sonnent des *timbals*, lorsqu'ils offrent un porc au *Soleil*, en l'honneur duquel deux

vieilles femmes jouent du flageolet. La plus vieille a des cornes sur la tête, apparemment pour imiter les rayons de cet Astre : ensuite elles dansent à l'entour de la victime, en chantant des hymnes au Soleil. La plus vieille verse une tasse de vin sur la tête du porc, & l'égorgue. Après quoi, elle se met dans la bouche une torche ardente. L'autre Prêtre marque sur le front tous ceux qui sont présens au sacrifice avec la tête du porc : & les femmes seules mangent la victime.

En l'île de ZEILAN, ou CEYLON, le peuple entreprend des Pélerinages de mille lieues ; ils en font dix-huit dans de l'eau puante, fangeuse & remplie de sangsues ; ils grimpent sept lieues de montagnes escarpées, en s'attachant aux ronciers & à des cloux enfoncés dans les fentes des rochers : ils prennent toute cette peine pour visiter une pierre au sommet de ces montagnes, où l'on trouve l'impression du pied d'un certain homme, qui les a instruits dans le service divin. Tout auprès de cette pierre, il y a une fontaine, dans laquelle ils se lavent ; ensuite ils se font des entailles dans la chair, s'imaginant que la Divinité prend beaucoup de plaisir à leurs souffrances. Ils adorent le Diable quand ils sont malades ; & pour devenir savans, l'image de la tête d'un Eléphant. Ils ont une grande Idole qui tient une pique à la main, de la conservation de laquelle ils croient que dépend la durée du monde.

Il faut observer que toutes les fois que l'on trouve dans une Religion des pratiques cruelles, les hommes ne s'y sont soumis que pour flétrir le *mauvais Principe* : le *bon Principe* ne désirant que la félicité des hommes, ses Fêtes lorsque les peuples les ont conservées, ne respirant que la joie : mais chez toutes ces malheureuses Nations, on n'a retenu de la Divinité que l'idée terrible : à quelles erreurs se livrent les malheureux humains ! Il faut lire l'*Histoire des Peuples barbares*, qui servaient des Dieux féroces, pour sentir le bonheur des Grecs, des Romains & des Chrétiens, & connaître toute la sagesse des Législateurs qui ont supprimé ces idées lugubres, auxquelles l'homme semble porté de sa nature. Périsse toute Religion qui tourmente ses Pro-sélýtes ! le Principe de toutes choses est notre Père ; il veut que nous soyions heureux.

A F R I Q U E.

L'**Egypte** se donna longtemps pour la légisatrice du monde : mais si l'on considère que ses peuples tirent leur origine des *Ethiopiens*, & que le pays marécageux des environs du Nil fut longtemps inhabitable, on reconnaîtra que l'**Ethiopie** seule mérite ce titre. Cependant pour suivre l'ordre reçu, je commencerai par l'*Egypte*. Ce fut elle qui don-

na des Légitiateurs à la Grèce ; en même temps qu'elle y fit passer ses erreurs. Les anciens Egyptiens croyaient que tout s'était formé du limon , échauffé par la chaleur du soleil. Au lieu de regarder la lumière & les élémens , comme des émanations de la Divinité , ils en tirerent des Dieux : ils adoraient le Soleil & la Lune. *Osiris* était chez eux le *Bacchus* des Grecs , ou plutôt l'emblème d'un Dieu réparateur & réproducteur de la nature , c'est-à-dire , du *Soleil* , qui fait tout germer ; qui perd de sa force en hiver , & se remonte avec une nouvelle vigueur au printemps. C'était-là ce qu'ils voulaient exprimer par l'allégorie d'*Osiris* , tué par *Typhon* , c'est-à-dire , l'*Hiver* ou le *mauvais Prince* : ils le pleuraient alors ; & peu de temps après , ils le disaient ressuscité , & se livraient à la joie. *Isis* , qui cherche *Osiris* pendant qu'il a disparu , est la *Lune* , ou plutôt la *Nature* personifiée. Dans la suite les Egyptiens adorèrent les Dieux que les Grecs avaient reçus d'eux , & dont ces derniers avaient changé les noms , désfiguré l'origine & la nature , en les faisant naître parmi eux , leur donnant les noms , & leur attribuant les actions de leurs premiers Rois. Tels étaient *Apollon* , *Diane* , *Vulcain* , ou les *Elémens* ; *Saturne* , *Jupiter* , *Mars* , *Vénus* , *Mercure* : ils multiplièrent tellement les Dieux , que chaque espèce d'animaux , les arbres , les fontaines , les rivières , les passions , les facultés de l'esprit , les maladies , les métiers eurent tous leur Divinité. Ils déifièrent le *Phallus* ou *Priape* , en mémoire des parties de la génération d'*Osiris* , que *Typhon* son frère avait coupées & jetées dans le *Nil* , & qu'*Isis* ou la *Nature* s'occupait à chercher dans leurs fêtes. Ils adoraient différens animaux : le *Bœuf* , sous le nom d'*Apis* ; le *Chien* , sous celui d'*Anubis* ; le *Chat* ; la *Chèvre* ; le *Crocodile* ; un oiseau nommé par les Grecs *Ichneumon* , qui détruisait de petits serpents fort incommodes ; l'*Ibis* ; des poissons du *Nil* , nommés *Opyrinchus* & *Lepidotus* ; l'*Hippopotame* , les *Grenouilles* , les *Abeilles* , & d'autres insectes. Leurs Prêtres sacrifiaient un *Coq* au *Soleil* , un *Pigeon* à *Vénus* , un *Paon* à *Juno* , un *Ane* à *Priape* , &c. Dans la première antiquité , l'on immolait au *Nil* des victimes humaines. Les Egyptiens avaient le *pore* en horreur , apparemment par quelque raison physique , comme la lèpre que sa chair occasionnait à ceux qui s'en nourrissaient , ou quelqu'autre qui nous est inconnue. Ils circoncisaient les mâles , & coupaient aux filles un morceau de la partie qu'on appelle *nymphé*. Les Prêtres étaient en même-temps Juges. Dans leurs Fêtes d'*Isis* & d'*Osiris* , ils portaient la superstition jusqu'à se couper la tête : aux Fêtes de *Mars* & de *Bacchus* , ils s'assommaient avec des masses.

Les Egyptiens de nos jours sont Juifs , Chrétiens & Mus-

homéans : il y a quatre sortes de ces derniers qui diffèrent en leurs Loix, liturgie & cérémonies. On trouve une secte qui ne vit que de chair de cheval : une autre, nommée la secte de *Béthaschites*, où les hommes & les femmes vont nuds, & goûtent devant tout le monde les plaisirs de l'amour, même avec leurs sœurs, leurs filles, ou leurs mères.

Les *Chrétiens* sont *Eutychiens* & circoncis. On les nomme *Cophtes*, non à cause de la Religion qu'ils professent, mais de leur Nation ; les *Egyptiens*, suivaient le *Talmud*, portant ce nom, & plus anciennement celui d'*Agoptia*. Ils croient que J. C. est vrai Dieu & vrai homme, jeûnent les mercredis & vendredis : ils ont les *Quatre-Temps*; baptisent le quatorzième jour ; reçoivent la *Cène* sous les deux espèces & avec du pain levé. Ils ne donnent aux malades, ni le *Viatique*, ni l'*Extrême-Onction* ; ils nient le *Purgatoire*, & ne veulent pas qu'on prie pour les *Morts*, &c.

Les principales Divinités des autres Peuples de l'Afrique, étaient le Soleil & le Feu, auxquels ils bâtiisaient des Temples.

Les *Planètes* étaient les Divinités de *Numidie* & de *Lybie*. Les Peuples de ces contrées embrassèrent successivement le *Judaïsme*, le *Christianisme*, & le *Mahométisme*. Les *CARTHAGINOIS* immolaient des enfans à *Saturne*, comme en *Phénicie*, d'où ils sortaient : on mettait ces innocentes victimes entre les bras de la statue de ce Dieu, dans laquelle on avait allumé un brasier ardent, & on les y laissait jusqu'à ce qu'ils fussent consumés. Pendant cet inhumain sacrifice, auxquels les pères des enfans assistaient, on jouait de divers instrumens, pour empêcher qu'on n'entendît les gémissemens & les cris de ces jeunes victimes. *Junon* ou *Astarté* était la Déesse tutélaire de *CARTHAGE*.

Voici quelle est la Religion présente de *FEZ*. Les Peuples sont Mahométans, (on trouvera ci-dessous une notice détaillée de ce culte). Leur grande Mosquée a près d'une lieue & demie de tour, trente une portes, vingt arcs en large, & trente huit en long pour en soutenir le toit; neuf cents lampes pour l'éclairer durant la nuit. On y lit tout le jour la Loi Mahométane, & l'on n'y enseigne que la Philosophie Morale. Leurs mariages se font & se consomment dans les Mosquées. La circoncision des mâles est fort solennelle. Dans leurs jours de jeûne, la jeunesse se bat avec des massues, de sorte qu'il en demeure beaucoup sur la place : elle est obligée d'apprendre l'*Alcoran* en seprans. Il y a des sectes à *FEZ* qui regardent toutes les Religions comme également bonnes, & qui croient que le *Ciel*, les *Planètes*, les *Etoiles*, la *Terre*, les *Eléments*, tout cela réuni, composent la *Divinité suprême*. Les Peuples de *MAROC* sont moins doux, moins dévots, & cependant plus fanatiques que ceux de *FEZ* : ils vont à la guerre

contre les *Chrétiens* avec d'incroyables transports de joie, s'imaginant gagner le *Paradis* en, en tuant un grand nombre. L'inclination de cette Nation pour le pillage, est peut-être une raison plus naturelle & plus vraie de son animosité.

En *GUINÉE*, le *Paganisme* règne encore. Ils n'adorent que des anneaux de paille. Ils maudissent tous les jours *Dieu* ou le *Soleil*, l'appelant *méchant* & l'auteur de leurs *maux*: on sent la raison de cette conduite dans des peuples grossiers, brûlés tout le jour par l'extrême chaleur de l'*Astre* du jour, que rien ne tempère. Ils croient tout devoir à leur *adresse*, & rien à la *Divinité*. Leurs *Prêtres* font un discours dans les jours de *Fête*, ensuite ils jettent de l'*eau* sur les petits *enfants*. Ils consacrent à leurs *Idoles* la première bouchée de leur *man- ger*. Ils ont certains arbres en vénération (apparemment parce qu'ils leur fournissent de l'*ombrage*) & les consultent comme des *oracles*. Ils adorent un certain oiseau qui a des *étoiles* sur ses *plumes*, & la voix d'un *taureau*. Lorsque leurs *Dieux* sont irrités contre eux, ils corrompent leurs *Prêtres* à force de présens. Quand il meurt quelqu'un, le *Prêtre* fait des *Dieux* de paille, pour tenir compagnie au défunt dans l'autre monde. Si c'est un *Roi*, on tue ses *serviteurs* & ses *femmes* pour l'aller servir, & l'on met leurs têtes sur des bâtons autour du tombeau. Ils regardent comme une chose illicite de cracher à terre. Ils célébrent le renouvellement de leur *semaine*, ou *Dimanche*, le *mardi*. Ils ont aussi la *circoncision*, apparemment nécessaire dans bien des climats, puisqu'elle existait avant les *Juifs*.

Les *Ethiopiens* ou *Mores* adoraient anciennement quelques *Dieux* immortels, comme le *Soleil*, la *Lune* & le *Monde*: ils y joignirent dans la suite *Jupiter*, *Pan*, *Her- eules*, qui peut-être étaient la même chose que les trois premiers, sous d'autres noms: mais ceux d'entre eux qui sont auprès ou dessous la ligne, blasphèment continuellement le *Soleil*, sur-tout à son lever, par la même raison que les *Nègres*. On dit que la *Reine de Saba* leur fit professer le *Judaïsme*, & qu'une autre *Reine*, nommée *Candace*, que son *Eunuque*, baptisé par *Philippe*, rendit *Chrétienne*, leur fit à son tour embrasser le *Christianisme*. J'y consens, mais je ne voudrais pas l'assurer.

De nos jours, le *Christianisme* est professé dans une partie de ces vastes contrées, & dans d'autres le *Paganisme* règne encore comme dans les *Etats de Preste-Cham*. Les *Abyssins* *Chrétiens* circoncisent leurs fils & leurs filles le huitième jour. Les garçons sont baptisés le quatorzième jour, & les filles le dix-neuvième. Ils s'abstiennent des animaux prohibés par la *Loi de Moïse*; & conservent quelques-unes de ses cérémonies, utiles apparemment sous leur climat. Celui qui se marie successivement à trois femmes est excom-

munié : le Patriarche seul peut lancer l'excommunication, ce qu'il ne fait jamais que contre des meurtriers. Ils croient, quoique Chrétiens, la Métempyscose. Les Prêtres & les Moines travaillent pour leur entretien. On permet aux Ecclésiastiques de se marier une fois. Ils sont Ichonoclastes. Tous les ans à l'Epiphanie, ils se baptisent eux-mêmes dans des étangs ou rivières ; coutume qu'ont aussi les Moçorites. Ils ne connaissent ni la Confirmation, ni l'Extreme-Onction.

Les BAS-ETHIOPIENS n'étaient point connus dans l'antiquité. Ils sont payens ; & cependant quelques-uns d'entre eux n'adorent qu'un seul Dieu. Ils ont des Fêtes cycliques du renouvellement des Lunes, autrefois générales par toute la terre, & d'où nous viennent les divisions de nos semaines. Ils traitent les Mânes avec du pain & de la chair bouillie. On punit de mort les imposteurs en fait de Religion, les voleurs & les adultères. Ils épousent autant de femmes qu'ils veulent ; mais la première est la principale, & les autres sont ses servantes. Leur deuil est le blanc. Il y a maintenant quelques Chrétiens dans ces contrées, & sur-tout au Monomotapa.

Les Peuples d'ANGOLA sont payens. Ils adorent au milieu de leurs Villes des Idoles de bois ressemblantes aux Nègres : ils mettent à leurs pieds quantité de denrées d'Eléphans, où sont plantées les têtes de leurs ennemis tués à la guerre. Ils croient qu'ils ne sont malades que lorsque leur Idole est en colère contre eux ; & pour se maintenir dans ses bonnes grâces, ils versent à ses pieds du vin de palme. Ils ont coutume de laver leurs morts, de les peindre, de les vêtir, & d'enerrer avec eux des viandes & de la boisson. Ils avaient des Augures qui prédisaient l'avenir par le vol & le chant des oiseaux.

AU CONGO, ils adorent des images difformes, qui sans doute furent autrefois des emblèmes de la Divinité. Les Portugais y ont établi la Religion Chrétienne. On brûle leurs caractères, leurs images, les oiseaux sacrés, les arbres vénérés & les herbes, en un mot, tout ce qui avait quelque rapport à leur Religion.

A LOANGO, au Nord du Congo, sous la ligne, ils adorent des Idoles, auxquelles chaque profession fait des sacrifices, suivant son travail ; le Laboureur offre du bled ; le Fabricant d'étoffes, des habits, &c. Ils sont circoncis. Ils tuent des chèvres à la mort de leurs amis, & font des festins en leur mémoire. Ils aimerait mieux mourir que de manger des viandes qui leur sont prohibées par leur Religion. A Kenga, port-de-mer de Loango, on révère l'image d'une vieille femme (c'est probablement l'emblème de la terre) dont on célèbre la fête tous les ans avec beaucoup de sa-

lennité. Il y a une autre Idole à *Morumba*, du côté du Nord, que tous les jeunes-gens doivent adorer. Ils sont obligés de faire un voou qui consiste à garder le Silence dix jours de suite, à s'abstenir de certaines viandes, & à se faire une entaille à l'épaule, dont le sang doit jaillir aux pieds de l'idole. Cette épreuve est pour eux celle de la vie & de la mort (il se trouve ici quelque ressemblance avec ce que l'on obligeait les jeunes Lacédémoniens de souffrir devant l'autel de *Diane*). A *Auqichi*, ils sont circoncis, & adorent le Soleil & la Lune; en outre chaque homme a ses *Pénages* ou *Dieux domestiques*. Les voisins de ces Peuples sont *Antropophages*, & n'adorent que le *mauvais Prince*, parce qu'ils le redoutent.

Pour les Habitans des *Isles d'Afrique*, le Paganisme est la Religion dominante: il s'y trouve aussi des *Chrétiens* & des *Mahométans*. A *Socotra*, île située à l'embouchure de la mer-Rouge, & d'où vient le meilleur *Aloès*, ils sont *Jacobites*, & sont gouvernés par leur *Abuna* ou *Prêtre*. Il n'entrent point dans leurs Eglises, & se contentent de demeurer à la porte. A *Madagascar*, ou la *Grande-Isle-Saint-Laurent*, il y a beaucoup de *Mahométans* sur la côte; dans les terres ils sont idolâtres, & reconnaissent un Créateur du Monde: ils ne prient jamais, & n'ont aucunes fêtes. Ils punissent de mort les adultères & les voleurs. Dans l'*Isle Saint-Thomas*, ils sont *Chrétiens* & *Mères*. Aux *Canaries*, ils sont *Chrétiens*; autrefois ils étaient idolâtres, avaient plusieurs femmes, qu'ils prostituaienient d'abord à leurs supérieurs; ils avaient aussi cette singulière courtoisie pour les étrangers. Ils enterrant leurs morts, mais debout, une houlette à la main; & si le défunt était un grand personnage, on mettait auprès de lui un vase plein de lait. *Madère* & les autres îles voisines sont *Chrétiennes*.

AMERIQUE.

Avant que les Européens eussent découvert cette partie du monde, chacun de ses Peuples adorait différens Dieux: mais comme on l'a vu en Asie & en Afrique, le Soleil & la Lune étaient en général leurs principales Divinités. En *CANADA*, ils adoraient le *mauvais Prince*, & lorsqu'il était courroucé contre eux, ils jetaient des cendres aux yeux de sa statue. Les hommes se marient à plusieurs femmes, quoique le climat soit froid; & ces femmes, lorsque leur mari vient à décéder, ne se peuvent jamais remarier. Ils donnent premièrement leurs filles à quiconque veut en abuser, & les marient ensuite. Ils croient que leurs âmes vont dans les étoiles après leur mort, & qu'elles descendent avec elles sous l'horizon dans un Paradis de plaisirs; que les hommes & les femmes sont nés d'une quantité de flèches que Dieu planta dans la terre; qu'ensuite Dieu donna la pipe avec laquelle à

fumait du tabac, à leur Roi, en lui recommandant de la garder soigneusement : mais ce Roi perdit la pipe, & le genre-humain tomba dans la misère. Ils chantent des hymnes au *mauvais Prince*, dansent autour du feu, & sautent par-dessus en esprit de Religion. Ils pleurent les morts, & leur portent des présens.

A la *Virginie*, on adorait le *mauvais Prince* ; ils croient plusieurs Dieux, & principalement un qui a fait tous les autres. Ils pensent que la première femme enfanta à l'aide des Dieux. Ils sont *Anthropomorphites*, donnant à leurs Divinités la figure corporelle. On enterrer les morts avec des richesses, suivant leur condition, & l'on met à leurs pieds l'image du *mauvais Prince*.

Les Principales Divinités de la *Floride* sont le *Soleil* & la *Lune*. Ils offrent tous les ans au Soleil une peau de cerf assaillie avec des épiceries. Ils offrent à leurs Rois leur premier né, quand c'est un mâle. Les femmes qui commettent adultère sont fouettées. Lorsque les Prêtres annoncent que le Diable leur est apparu, on l'appaise par du sang humain. Les Rois & les Prêtres sont enterrés dans leurs maisons, & brûlés avec elles par honneur. A l'occident de la *Virginie* & de la *Floride*, il se trouve des peuples fort simples, adorateurs du Soleil, que les Espagnols soumirent, en se disant envoyés de cette Divinité. Ils ont aussi des Idoles & le culte du *mauvais Prince*.

Dans la *NOUVELLE-ESPAGNE*, on reconnaissait un souverain Dieu : ils sacrifiaient néanmoins des hommes au Soleil. A *Mexico*, ils adoraient plusieurs Idoles, un *Vitziliputli*, qui n'était que l'emblème du Dieu souverain ; une autre nommée *Tialok* ; c'était probablement la *Luna* ; une troisième de pierre noire, & qui paraissait menacer. A *Cholula*, ils honoraient le *Dieu des Richesses* & de la *Marchandise*. Ils avaient une Idole de pâte, qu'on consacrait tous les ans. Ils faisaient aussi des Dieux de leurs prisonniers de guerre, leur rendant des honneurs divins pendant dix ou douze mois ; ensuite les Prêtres les tuaient, leur tiraient le cœur tout fumant & l'offraient au Soleil : on buvait le sang & l'on mangeait la chair de ces présumés Dieux, & l'on se croyait sanctifié par-là. A la fin de chaque siècle, les Mexicains attendaient la fin du monde, & brisaient le dernier jour de ce long période, tous leurs meubles, comme ne devant plus en avoir besoin. Ils appelaient le souverain Dieu *Miracocha*. A chaque dernier jour de la *Lune*, on célébrait une Fête, & l'on immolaît des hommes. On sacrifiait deux-éens personnes à la mort du Rbi, pour le servir dans l'autre monde. Il y avait des Moines & des Religieuses à *Mexico*, qu'on punissait de mort lorsqu'ils violaient leur chasteté : il en était de même pour les femmes adultères. Lors-

que les blêds commençaient à pousser, on immolait des enfans nouveaux-nés ; de plus âgés, lorsque les blêds avaient un pied de hauteur, de même, lorsqu'ils en avaient deux & trois. Dans une de leurs Fêtes, on sacrifiait une femme, & l'on couvrait un homme avec sa peau, que l'on promenait par les rues en dansant. A une autre Fête célébrée sur un étang, on noyait un petit garçon & une petite fille, pour tenir compagnie aux Dieux de cet étang. A la Fête de l'Amende, on sacrifiait un prisonnier ; le Peuple mangeait de la terre, & se fouettait pour obtenir le pardon de ses péchés. Les marchands sacrifiaient un homme à leur Dieu particulier, après l'avoir bien traité durant neuf jours.

A JUCATAN, ils étaient circoncis, & idolâtres. Leurs Dieux pénates étaient des images d'ours. Ils mettaient des enfans dans les statues de leurs Dieux, pour répondre à leurs demandes. Ils faisaient des processions pour avoir de la pluie, &c. A Jucuragua, ils adoraient le Soleil, & des Idoles. Leurs Prêtres immolaient des prisonniers, autour desquels ils allaient chantant d'un ton lugubre ; & dans l'instant que ces malheureux s'y attendaient le moins, ils se jetaient sur eux, & leur ouvraient la poitrine avec des couteaux de pierre. Ils divisaient le corps ; le Prêtre avait le cœur, le Roi les mains & les pieds, celui qui l'avait pris les fesses, & le peuple le reste. Les têtes sont mises sur des arbres, sous lesquels on sacrifie d'autres prisonniers, & les enfans qu'on a enlevés. Il y en a, qui dans l'espérance du Paradis, s'offrent eux-mêmes pour être sacrifiés. Ils se blessent cruellement pour flétrir le mauvais Prince. Le Prêtre marie en tenant le petit doigt des jeunes-gens auprès du feu. Il est permis à l'Inta d'avoir la première nuit de la mariée. Si quelqu'un viole une fille, il lui donne un bon mariage, ou devient esclave. Si un esclave force la fille de son maître, ils sont tous deux brûlés vifs.

Les Américains du Sud, de PARIA, GUJANA, DEBAIBA, du BRESIL, du PEROU, d'HISPANIOLE & de la CALIFORNE, adorent le Soleil & la Lune, & le mauvais Prince, sous diverses formes. Les Prêtres sont médecins, & s'emparent de tous les biens de ceux qu'ils guérissent : c'est un acte de Religion de donner la fille aux Prêtres, pour qu'ils couchent avec elle. Lorsqu'il tonne, ils disent que le Soleil est fâché ; les femmes s'égratignent le visage, & les filles se font saigner à une certaine partie, par le moyen d'hameçons pointus. On sacrifie des hommes au mauvais Prince à Paria, &c. ensuite on les mange : ils disent que les taches de la Lune sont occasionnées par un homme qui est là en prison pour avoir commis un inceste avec sa sœur ; les âmes des grands hommes seules sont immortielles, &c. Au Bresil, ils croient l'immortalité de toutes les âmes ; ils craignent beaucoup le

Diabol, & l'adorent : ils le chassent avec des feux. Le mari accouche sa femme , & donne à l'enfant le nom d'une bête sauvage. *Wieraocha* est le nom du *Créateur de toutes choses* au Pérou : après lui, c'est le *Soleil*. Les Péruviens , comme les *Egyptiens*, aduraient tout ce qu'ils aimaient & tout ce qu'ils craignaient. *Las-Casas* les a justifiés de l'accusation d'élever des jeunes hommes dans les Temples pour la pédérastie. Ils se confessent & reçoivent avec joie de sévères pénitences. Mais l'*Inca* ne se confesse qu'au Soleil : il a seul droit d'entrer chez les *Religieuses* , & d'en choisir pour ses plaisir, dès qu'elles ont quatorze ans. Celles qu'il laisse desservant des Temples , & doivent rester vierges toute leur vie. Ils avaient plusieurs Fêtes , dans lesquelles ils sacrifiaient cent moutons. On mettait des trésors avec les cadavres qu'on ensevelissait. On immolait aux mânes d'un homme la plus aimable de ses familles des serviteurs. On sacrifiait des jeunes-enfants sur le tombeau de l'*Inca*. Quel tyran barbare que la superstition ! A *Hispaniola*, les peuples croyaient que les hommes étaient sortis de deux cavernes. Ils adoraient des Diables qu'ils nomment *Zemès* ; les femmes dansent à l'entour de ces Idoles ; & l'on offre des gâteaux , que le Prêtre coupe après les avoir consacrés , pour les distribuer par morceaux , que l'on garde afin de se préserver de tout danger. Tous les peuples de l'Amérique ont conservé la tradition d'un déluge ; toutes leurs Fêtes sont commémoratives de ce triste événement , à l'exception des *Californiens* , qui semblent avoir perdu l'idée de la Divinité , & vivent comme des brutes dans un état de misère , qui pourrait bien être l'ancien *Age d'or*, mais qui fait pitié : ce dernier peuple ne connaît ni le pouvoir paternel , ni le doux lien du mariage , qu'ils contractent pour un an, ou moins , donnant simplement à celle qu'ils choisissent un vase de fil de mezcal , appelé la *Olo*.

EUROPE.

Je m'arrêterai peu sur la Religion des *Grecs* & des *Romains*, qui est assez connue. Je dirai seulement que les *Grecs* reconnaissaient douze principaux Dieux , savoir , *Jupiter* . *Saturne* , *Bacchus* , *Apollon* , *Mars* , *Minerve* , *Diane* ; *Vénus* , *Junon* , *Cérès* , *Mercure* & *Vulcain*. Leur Autel était nommé l'Autel des douze grands Dieux ; cependant ils ne respectaient pas moins *Neptune* , *Pluton* , *Proserpine* & *Hercule*. Le souverain des hommes & des Dieux était *Jupiter*.

Les anciens *Romains* n'eurent point d'images de la Divinité ; ils regardaient comme une entreprise folle & témoigne de vouloir la représenter. Ce ne fut que sous *Tarquin* l'ancien qu'on commença à faire des Idoles , des Dieux , à l'imitation des *Grecs*. Les principaux Dieux qui furent

adorés en Europe, étaient comme par-tout ailleurs, le Soleil, la Lune, les Etoiles, les Eléments, les Rivières, les Fontaines, les Arbres, & tant d'autres, grands & petits, que, suivant la supposition qu'en a fait Varron, ils surpassaient le nombre de trente mille. En parlant de la Religion des Romains, ce que j'en dirai pourra s'appliquer à toutes les Nations depuis les conquêtes de cette République. *Numa* enseigna le culte des Dieux à son peuple, & n'offrit en sacrifice que du bled, du vin, des gâteaux & du sel. Les Vestales furent instituées avant qu'il y eût des Temples : elles furent admises à Rome sous le règne de ce Prince ou ce-*tti* du vieux *Tarquin* : elles servaient la Déesse *Vesta* (ou la Terre) durant trente ans : les dix premières années, elles enseignaient aux enfans : depuis dix jusqu'à vingt, elles faisaient les fonctions du Sacerdoce; & les dix dernières, elles étaient maîtresses des novices ou des nouvelles Vestales. Si elles violaient la loi de la pudeur, elles étaient brûlées ou enterrées vives. Si le feu sacré s'éteignait, elles étaient fouettées. On créa des Prêtres de Mars, nommés *Saliens* au nombre de douze, puis de vingt-quatre. Ils avaient soin des boucliers sacrés, nommés *Ancilia*. Les *Epublons*, qui gardaient les Livres des *Sybilles*; les *Arvales*, qui veillaient sur la campagne; les *Féciales*, qui réglaient les cérémonies des déclarations de guerre; les *Flamines*, ou Prêtres des grands Dieux; les *Diales*, Prêtres de Jupiter; les *Quirinales*, ou Prêtres de *Romulus*. Il y avait aussi un *Rex sacrificulus*, qui représentait le Roi, après l'expulsion des *Tarquins*; il y avait au-dessus de tous ces Prêtres un souverain Pontife pris dans les premières familles de la République. Sous les Empereurs, cette qualité fut inséparable du Trône. Il y eut aussi par la suite des *Galles*, ou Prêtres de *Cybèle*, qui étaient *Eunuques*, & des Prêtres d'*Isis*. Les Romains avaient vingt grands Dieux; les douze déjà nommés des Grecs, & huit autres : *Vesta*, *Janus*, *Genius*, *Örcus*, *Tellus*, *Thémis*, &c. Ils avaient encore la *Victoire*, *Némésis*, *Cupidon*, les *Grâces*, les *Pénates* & les *Lares*, *Castor* & *Pollux*, *Esculape*, *Acca-Laurentia*, *Quirinus*, &c. Les *Vertus* & les personnes vertueuses étaient déifiées: *L'Entendement*, *la Valeur*, *l'Honneur*, *la Piété*, *l'Espérance*, *l'Honnêteté*, *la Paix*, *la Concorde*, *le Repos*, *la Liberté*, *la Certitude*, *la Félicité*, *la Peur*, &c. Ils honoraient les *Semones*, ou demi-hommes, *Priape*, *Vertumne*, *Hippona*, Déesse des chevaux, *Nenia*, Déesse des Enterrements. Les besoins des hommes personifiés, comme *Nascia*, de la naissance, *Cunina*, des berceaux; *Rumina*, de l'allaitement, *Potina*, du boire; *Eduxa*, du manger; *Carnet*, de la chair; *Juventus*, de la jeunesse; *Volupia*, du plaisir; *Lubentia*, du desir, &c. Pour le mariage, il y avait des Dieux particu-

liers : *Jugatinus*, qui joignait : *Domiducus*, qui conduisait l'épousée à son mari ; *Partunda*, Déesse de l'accouchement ; *Egeria*, &c. *Horta*, Déesse des avis ; *Volumna*, de la volonté ; *Laverna*, de l'établissement ; *Libitina*, des sépulchres. Les Habitans de la campagne avaient leur *Robigus*, Dieu de la Rouille des blés ; *Stereulius*, des fumiers ; *Bubona*, des bœufs ; *Mellona*, du miel ; *Pomona*, des fruits ; *Flora*, des fleurs ; *Terminus*, des bornes ; *Palès*, Déesse du fourrage ; *Pan*, des Bergers ; *Silvain*, des forêts. Il y avait une *Cloacina*, Déesse des latrines ; une *Fibris*, pour la fièvre, &c. Ils honoraien de plus tous les Dieux étrangers, tels qu'*Isis*, *Sérapis*, *Osiris*, &c. *Sanctus*, ou *Diuis-Fidius*, le Dieu des *Sabéens*. Les plus sages, parmi les Romains & les Grecs, ne voyaient qu'un seul Dieu dans ce fatras de Dinités.

On honorait tous ces Dieux par des sacrifices qui furent différens suivant les temps : avant que les peuples fussent polis, on immola des victimes humaines comme en Amérique, aux Indes, &c. ensuite on ne sacrifia plus que des animaux. Mais comme la Religion Romaine est assez connue, je passerai aux Nations barbares de l'Europe, avant qu'ils fissent partie de l'Empire. On y retrouvera tous les Dieux des Grecs & Romains que je n'ai pas nommés.

Les anciens ALLEMANDS n'avaient au commencement ni Temples, ni Images : ils adoraient le Soleil, la Lune & la Terre : ils consacraient à cette dernière un chariot, que des bœufs traînaient jusqu'à un certain étang, où on le faisait laver par des esclaves, qu'on fait noyer après cette opération. Les anciens GAULOIS adoraient Mercure. Leurs Prêtres se nommaient *Druides*. Ainsi que les Allemands, ils immolaient des victimes humaines. Les BRETONS professaient la même Religion que ces deux peuples. Leurs *Druides* enseignaient la Religion sous des chênes, qui de-là furent regardés comme sacrés. Ces Druides avaient un Chef, dont le successeur était toujours choisi d'avance. Ils ne payaient point d'impôts, & n'allaien point à la guerre. Ils n'écrivaient pas les mystères de leur Religion, ils les enseignaient de bouche à leurs Initiés. Ces préceptes étaient mis en rimes (voila la première origine de notre Poésie rimée.) Ils croyaient, (dit-on) l'immortalité de l'âme. Les SAXONS adoraient sept Planètes, entre lesquelles, *Thor*, qui est la même que *Jupiter*, était la principale ; & le Jeudi, qui prend son nom de-là, se nomme en Anglais, *Thursday* : la première après était *Woden* ou *Mars* ; d'où se fait *Wednesday*, c'est-à-dire, mercredi : *Frea*, ou *Fribo* était *Vénus*, à laquelle le vendredi était consacré ; comme *Tuesday*, *Mardi*, à *Tuisco*, le Législateur de la Nation Allemande. Les Saxons honoraient le Soleil, sous la forme :

d'un homme à demi-nud , sur une colonne , dont la tête & le visage étaient environnés de rayons ; & la Lune sous celle d'une femme avec une jupe courte & de longues oreilles , & des souliers semés de brillans. *Tuisco* , leur troisième Idole , était mise dans la cabane de quelques animaux sauvages , avec un sceptre. Leur quatrième Idole était *Woden* , fou , enragé , ou *Mars* : leur cinquième était *Thor* ; c'était *Jupiter* : leur sixième était *Friga* , *Vénus* , qui donne le nom au vendredi , en Anglais , *Friday* : leur septième était *Slater* ou *Saturne* , d'où le forme *Saturday* (en Anglais) *Samedi* , qui lui est consacré.

Les *UANOIS* , *SUEDOIS* , *RUSSIENS* & *POMERANIENS* , adoraient les mêmes Dieux que les Saxons. Ils invoquaient *Thor* ou *Jupiter* , *Woden* ou *Mars* : dans leurs mariages , ils appelaient *Frica* ou *Vénus* . Ils avaient aussi leurs Héros ou demi-Dieux. Ils sacrifiaient neuf mâles de chaque sorte de créatures vivantes , pour appaiser leurs Dieux par le sang de ces victimes , dont ils allaient ensuite pendre les corps auprès d'un Temple nommé *Ubsola* . Dans certains endroits , on adorait *Saturne* , sous le nom de *Crodo* , comme un vieillard , assis sur un poisson , tenant d'une main une roue , & de l'autre une cruche. *Vénus* était représentée sous la forme d'une femme nue , sur un chariot traîné par deux Cygnes. Elle avait une couronne de myrthe , & dans sa main droite la boule du monde , dans l'autre trois oranges ; sur sa poitrine une torche ardente , & les trois Grâces nues l'environnaient. Cette manière de représenter *Vénus* était bien plus raisonnable & d'une plus belle allégorie que toutes les figures que les peuples policiés avaient faites de leurs Dieux. En *WESTPHALIE* , on adorait *Mars* ou *Thémis* , sous un nom que j'ignore : sa statue était armée : elle tenait une bannière & une rose à sa main droite , & dans la gauche des balances : il y avait un ours gravé sur sa poitrine , & sur son heaume un lion. Les *RUGIENS* des côtes de la Baltique représentaient *Mars* leur Dieu avec sept faces & huit épées , dont une nue à la main , & les sept autres à son côté dans leurs fourreaux. Ces mêmes *Rugiens* & les *BOHÈMIENS* adoraient encore un Dieu dont l'Image avait quatre têtes , & qui tenait une cornue à la main droite , & à la gauche un arc. Le Prêtre arrosoit de vin tous les ans cette corne. Ce pouvait encore être *Mars* , qui paraît la Divinité tutélaire de tous les Barbares. Les *SCLAVONS* adoraient une Idole placée sur un pilier , ayant un couvre de charrue à la main , & de l'autre une lance & une bannière ; sa tête était environnée de couronnes ; il avait des boîtes , & une clochette au talon : ce pouvait être l'emblème du Dieu universel. Les *Moscovites* & les *Russiens* adoraient un Dieu nommé *Pérun* , sous la forme d'un homme , tenant une pierre ardente , re-

présentant le tonnerre. On tenait continuellement allumé devant cette Idole un feu de bois d'ébène, & l'on tuait les esclaves chargés de l'entretenir s'ils le laissaient éteindre. Ceux de Stettin & de Poméranie adoraient une Idole à trois têtes (ce qui était l'emblème de la Divinité qui règne sur le passé, le présent & l'avenir.) Ils demandaient conseil, dans leurs guerres, à un cheval noir, dont le soin était confié à des Prêtres. Dans les Provinces les plus au nord de la Moscovie, comme dans la Sibérie, &c. ils avaient une Divinité nommée *Zolota Baba*, représentée sous la figure d'une vieille femme, tenant un enfant dans son giron, & tout auprès d'elle un autre enfant. Ils offrent à cette Déesse, qui paraît être la même qu'*Ops*, *Vesta*, ou la *Terre*, notre mère commune, les plus riches peaux des Matries Zibelines : on lui présente les coeurs des victimes qu'on immole, avec lesquelles on lui frotte le visage, les yeux & les autres parties. Les Prêtres mangent crues les entrailles des victimes.

Les SCYTHES, GÈTES, THRACES, GOTHS, LITHUANIENS, POLONAIS, HONGROIS, SAMOGOTHS, POLAQUES, SARMATES, PRUSSIENS, LYONIENS, LAPPONS, SCANDINAVES étaient à peu-près de la même Religion que les SAXONS. Les Scythes, comme ceux d'Asie, sacrifiaient à *Mars* la centième partie de leurs prisonniers ; les Thraces de même : les anciens Allemands immolaient des hommes à *Mercure*. Les Cimbres massacraient les hommes, & les faisaient offrir par leurs Prêtres, qui portaient une ceinture de cuivre avec un habit blanc par dessus. Elles coupaient la gorge aux prisonniers, leur ouvraient le ventre, & prédisaient l'avenir par l'inspection de leurs entrailles : elles faisaient des tambours des peaux de leurs victimes. Les Goths, pour déchir plus efficacement le mauvais Principe, tourmentaient cruellement les prisonniers, avant de les sacrifier. Ils croyaient que les âmes allaient dans un Paradis, où leur Dieu *Tamolzius* gouvernait. Ils lui envoyoyaient continuellement un messager, qu'on choisissait entr'eux au sort. Voici comme l'on expédiait les dépêches de ce malheureux courrier : ils le prenaient par les mains & par les pieds, & le jetaient sur la pointe d'une cheville aiguë ; s'il tombait mort, ils concluaient que le Dieu était bien content de ce messager-là ; mais si cela n'arrivait pas, ils le rejetaient comme indigne de l'honneur d'être depuis vers *Tamolzius*, ils en choisissaient un autre : on l'instruisait bien auparavant qu'il mourût, de ce qu'il devait dire à leur Dieu ; ensuite on le jetait sur la cheville, & l'on mettait le corps mort dans un bateau à la merci de la mer. Ceux de Lithuanie brûlaient les plus notables de leurs prisonniers devant leurs Dieux. Ils ouvraient le ventre à douze prisonniers, pour connaître l'avenir, ou leur faisaient couper la main droite qu'ils offraient au Dieu. Les Sclavons adoraient

une Idole nommée *Suantovitus*. Le Prêtre ne devait point respirer dans la Chapelle ; il mettait la tête à une fenêtre pour le faire. On tenait pour un grand crime de ne pas s'envirer le jour de la fête de cette Divinité. Les Paysans de cette contrée offraient à leur Idole *Ziemienik*, des veaux, des porcs, des poules à la fin d'octobre. Ils tuaient toutes ces victimes à la fois, en mangeaient ensuite, en jetant les quatre premières bouchées à chaque coin de la maison. Le souverain Dieu des *Polonais*, *Hongrois* & de leurs voisins, était le *Soleil* ; ils adoraien aussi le *Feu* & les *Arbres*. Ils adoraien le *Serpent*, qu'ils tenaient dans leurs maisons. La plus grande partie de la *Livonie* est encore idolâtre. Les anciens *Prussiens* adoraien le *Feu*. Les *Lappons* suivent aussi de nos jours leur ancienne Religion ; ils ne contractent point de mariage, qu'ils n'aient consacré les époux par le feu & par un caillou, disant que comme le feu sort par le frottement du fer & du caillou, de même les enfans proviennent de l'union de l'homme & de la femme.

Voici les Divinités payennes que je puis ne pas avoir nommées : *Eole*, Dieu des vents ; *Portunus*, des ports ; *Agonius*, des travaux ; *Angerona*, Déesse du silence & de l'espérance ; *Laverna-Furina*, des larbins ; *Ancula*, des servantes ; *Carna*, des décrets ; *Diverra*, du balaïement ; *Feronia*, des bois ; *Dice*, des procès ; *Aristaeus*, du miel ; *Fidius*, de la fidélité ; *Aruncus*, invoqué pour l'éloignement de tout dommage ; *Hébē*, de la jeunesse ; *Meditrina*, de la médecine ; *Mena*, des règles des femmes ; *Myades*, des mouches ; *Limentinus*, des seuils ; *Aitūs*, de la parole ; *Thalassius*, du mariage ; *Peitho* ou *Saedela*, de l'éloquence ; *Vacuna*, de l'oisiveté ; *Vitula*, de la lascivité ; *Valloria*, des Vallées ; *Collina*, des coteaux. Les infernaux étaient : *Pluton*, *Charon*, *Cerbère*, *Rhadamante*, *Minos*, *Eaque*, *Proserpine* ; *Alektio*, *Thijsphone* & *Mégère* (les Furies) ; *Chimère* : *Clotho*, *Lachesis*, *Atropos* (les Parques). Les Dieux de la mer : *Océan*, *Neptune*, *Triton*, *Protée*, *Glaucus*, *Palémon*, *Nérée*, *Mélicerce*, *Amphitrite*, *Thétis*, *Doris*, *Galathée* & toutes les Néréides. Les Grâces se nommaient *Ægla* ou *Aglaia*, *Thalie* & *Euphrosine*. Les Dieux des bois : *Pan*, *Sylvain*, *Faune*, & les *Satyres*. Les Nymphes, *Oreades*, des montagnes ; *Dryades*, des fontaines ; *Hamadriades*, des campagnes ; celles de *Diane*, &c.

FESTES des Grecs & des Romains, par ordre alphabétique.

GRECOES.

Aletis, à l'honneur d'*Icare* & d'*Erigone*.

Anacalypteria, fêtes dédiées à *Cérès* & à *Bacchus* : c'était aussi le troisième jour de chaque mariage, d'*Anacalyptomai*, ouvrir ; parce que l'épouse auparavant enfermée

dans la maison de son père , en sortait ce jour - là pour venir chez son mari.

Anathesteria , en l'honneur de Bacchus , au mois de Février , nommé *Anathesterion* ; cette fête se nommait encore *Dionysia*.

Anthesphoria , en mémoire de *Proserpine* , enlevée tandis qu'elles cueillait des fleurs . *Athis* est la fleur du mariage : *Theogamia* , est un autre nom qu'on lui donnait encore.

Ascolia , fête de *Bacchus* , nommé d'*Askos* , une vessie.

Beëdromia , en septembre , fête où l'on courait & criait.

Charistia , festins d'amitié.

Chytria , fête de *Mercure* , en novembre.

Diamastigosis , fête célèbre des Lacédémoniens , où l'on fouettait la jeunesse devant l'Autel de *Diane*.

Diasia ou *Dupalia* , fêtes tristes à l'honneur de *Jupiter*.

Elaphobelia , en février , à l'honneur de *Diane*.

Ephestia , fêtes de *Tirésias* , célèbre devin , qui fut homme & femme.

Gamelia , de *Gamos* , mariage , en janvier , pour *Junon-Lucine*.

Hecatombe , à l'honneur de la même Déesse , à laquelle on immolait cent animaux : cette fête se nommait aussi *Heraia*.

Heleneboria , où l'on portait un coffre saint , nommé *Helena*.

Hyacinthia , fête des Lacédémoniens , à l'honneur d'*Apollo* & d'*Hyacinthe* : elle éait triste.

Hypocaustria , fête de Minerve pour éviter les incendies.

Hysteria , fête à Argos , où l'on sacrifiait une truie (nommée *As* en grec :)

Lampteria , de *Lampes* (une torche) fête de Bacchus , où l'on portait des lampes toute la nuit à son temple , & où l'on mettait du vin dans toutes les places.

Megalestia , étaient les fêtes de Cybèle , où l'on représentait plusieurs Comédies au peuple : c'éait en avril.

Matageitnia , fêtes d'*Apollon* , en mai.

Monophagia , fête chez les Egéens , où ces peuples mangeaient tous à la même table , pour se rappeler qu'ils n'étaient qu'une famille.

Munuchia , fête de Minerve , en mars , dans les ports d'Athènes.

Nephalia , ou *Aecnia* , fête à Athènes , où l'on présentait des offrandes à Vénus *Urania* , sans faire des libations de vin ; on se servait d'eau mêlée avec du miel.

Nyctelia , fête , où l'on faisait des offrandes à Bacchus Réparateur , durant la nuit.

Oinesteria ; fêtes des Athéniens , où les jeunes-gens présentaient à Hercule un grand gobelet rempli de vin qui portait ce nom , & se coupaient les cheveux en son honneur.

Ornea, fêtes de Priape, ainsi nommées d'*Ornis*, ville du Péloponèse, où ce Dieu était honoré.

Oscophroion, la jeunesse portait ce jour-là des sarments de vigne au Temple de Minerve, en mémoire du retour de Thésée de l'île de Crète.

Panathenaïa, principale fête des Athéniens en l'honneur de Minerve. La jeunesse dansait tout armée, & l'on nommait ces danses *Pyrrhiques*, d'un certain *Pyrrhus*, leur inventeur. On portait ce jour-là le voile de Minerve, où l'on voyait le géant *Encelade*, que la Déesse avait vaincu. Aux *Ephestia* & *Promethea*, on faisait la même chose. On donnait au vainqueur des olives & un pot d'huile, & nul autre que lui ne pouvait faire sortir des huiles du territoire d'Athènes, pour les vendre à l'Etranger.

Pyanepstia, à l'honneur d'Apollon, en octobre: ainsi nommée de *Pyana*, arbres.

Skira, à l'honneur de Minerve, où les Prêtres portaient un van.

Thargelia, en avril; on présentait aux Dieux les premiers fruits de la terre, bouillis dans un pot nommé *Thargelion*.

Theonia, à Athènes, fêtes de Bacchus.

Theoxena, *Theoxenia*: par les premières, on honorait tous les Dieux ensemble: les secondes se célébraient en même-temps, à l'honneur d'Apollon, à Delphes. Tous les Dieux étaient honorés aux unes & aux autres. Les Athéniens les consacraient particulièrement aux Dieux étrangers, qui n'avaient pas un culte particulier chez eux, & ils les nommaient *Xenai-Trapezai*.

Il y avait une fête de Bacchus, où l'on mettait le soir trois vaisseaux vides dans le Temple de ce Dieu, & le lendemain on les trouvait remplis de vin, quoique les portes fussent fermées exactement. Les Prêtres étaient là comme ailleurs de maîtres fripons. On nommait la principale Prêtresse de Bacchus, *Thuia*, & toutes les autres *Thyadæ*.

Trieteriea, fêtes de Bacchus, qui revenaient tous les trois ans.

Les Grecs célébraient les *Jeux Olympiques* tous les cinq ans; Les *Isthmiques*, tous les trois ans; les *Néméens*, les *Eléens*, &c.

Fêtes des R O M A I N S.

Actiae, instituées par Auguste, en mémoire de la victoire d'*Actium*.

Agonalia, en janvier, à l'honneur de Janus, ou plutôt d'*Agon* Dieu des Entreprises.

Angeronalia, pour *Angerona*, Déesse de l'affliction.

Augustalia, au mois d'août, en mémoire de l'heureux retour d'Auguste à Rome après ses victoires.

Brumalia, en novembre, à l'honneur de *Brumus*, ou *Bacchus*.

Carminalia, en janvier, à l'honneur de *Carmen*, mère d'*Evander*.

Cerealia, en avril, à l'honneur de *Cérès*. C'était une fête des Dames Romaines.

Capitализ, en mai; cette fête se célébrait dans les rues, sur les chemins & les hauteurs, pour honorer les Dieux tutélaires ou domestiques, & leur mère *Mania*.

Conceptivæ, Imperativæ & Nundinæ.

Consualia, au mois d'août, à l'honneur de *Consus*, Dieu du Conseil.

Dies pandicularis ou Communicarius, fêtes où l'on honorait tous les Dieux, nommées par les Grecs *Theonia*.

Dionysia, ou *Liberalia*, en mars: c'était une fête de *Liber, Bacchus*, ou *Dionysius*.

Feralia, en février, parce qu'on portait des viandes aux tombeaux des morts.

Feriae Latinae, fêtes de Jupiter, qu'on célébrait sur le mont *Albin*.

Fontinilia, en octobre, où l'on couronnait toutes les fontaines & toutes les sources.

Laurentialia, en mémoire d'*Acca-Larentia*, nourrice de *Remus & Romulus*.

Lemuria, en mai, pour conjurer & chasser les esprits nocturnes, qu'on appaisait par cette fête.

Lupercalia, en février, fête du Dieu *Pan*.

Matutalia, en mai; fête des Dames Romaines, en l'honneur de *Matuta*, dans laquelle elles ne souffraient qu'une servante auprès d'elles, pour la soufflenter, parce que *Leucothea* ou *Ino*, objet de cette fête, fut jalouse de ce que son mari lui préférait une servante, & se noya de rage avec son fils *Mélicerte*.

Meditrinalia, en octobre, à l'honneur de la Déesse de la Médecine; l'on goûtait ce jour-là le vin vieux & le nouveau.

Mercurialia, en novembre.

Natalicia, en l'honneur de *Génius*, fête de la jeunesse, en juin.

Neptunalia, en juin.

Opalia, en décembre, à l'honneur d'*Ops*, femme de *Saturne*.

Palilia, en avril; c'était la fête de *Palès*, Déesse des Bergers.

Portunnalia, au mois d'août, au-delà du *Tibre*, pour la déesse des ports & des hôtelleries.

Quinquatria, fête de cinq jours, après les ides de mars, à l'honneur de *Minerve*.

Robigalia, en Avril, pour le Dieu de la rouille des bleds.

Salaria, en mars, fêtes du Dieu de la guerre.

Saturnalia, au solstice d'hiver; fête du renouvellement de la saison, dans laquelle on terraçait une image de l'Age d'or, par l'égalité entre le maître & l'esclave.

Terminalia, en février, pour borner les champs, offrir des dons au Dieu *Terminus*, & rendre par-là sacrées les limites des héritages.

Triennalia, fêtes de *Bacchus*, qui se célébraient tous les trois ans.

Veneralia, où l'on honorait *Vénus*.

Vertumnalia, en octobre, de *Vertumnus*, Dieu des chasseurs & des marchands.

Vinalia, en avril, les mêmes que *Veneralia*.

Vulcanalia, en août, fêtes des Forgerons.

Toutes ces fêtes des Anciens étaient souillées par des débauches en tout genre : ils les commençaient presque toutes par la tristesse, & les finissaient par une joie insensée : on s'y occupait peu de la Divinité qui en était l'objet : les jeux, les cérémonies, les spectacles faisaient toujours perdre de vue les Immortels : on prétend même que les Législateurs avaient substitué des motifs apparens, aux motifs véritables de l'institution de ces fêtes, qui n'étaient dans leur origine que des commémorations du malheureux état dans lequel vécurent les hommes avant que les Loix de la société les unissent. Cette tristesse, par laquelle les fêtes commençaient, rappelait le premier état ; & la joie qui suivait, marquait la reconnaissance que l'on avait pour le Législateur qui procura un sort plus doux. Mais le désordre accompagna ces témoignages raisonnables de satisfaction : les hommes s'arrêtent rarement ; ils vont toujours aux extrêmes. Le Christianisme a ramené l'ordre par-tout.

D u M A H O M É T I S M E.

L'AUTEUR de cette Religion naquit en 591, sous le règne de l'Empereur Maurice. Son Alcoran fut composé par *Sergius*, Moine Nestorien, aidé de quelques Juifs ignorans. De plusieurs copies qui se trouvèrent à la mort de *Mahomet*, on n'en conserva qu'une, & l'on brûla toutes les autres. *Mahomet* persuada aux peuples que l'Ange *Gabriel* lui dictait l'Alcoran dans ses accès de mal-caduc, qu'il donnait pour des exatas. Il promet à celui qui lira mille fois son ridicule Livre, une récompense quinl'est pas moins, c'est une femme dans son Paradis, qui aura les sourcils aussi grands que l'arc-en-ciel. Les *Turcs* appellent leur livre *Musaph*, & ne peuvent le toucher qu'après s'être lavé tout le corps. La loi mahométane est divisée en huit commandemens. 1. De reconnaître un seul Dieu & un Prophète, qui est *Mahomet*. 2. Prescrit les devoirs réciproques des pères & des enfans. 3. L'amour du prochain. 4. Le temps de la prière. 5. Les jours de jeûne. 6. Les aumônes. 7. Qui concerne la loi des mariages, qu'on ne doit pas retarder après la 25.^e année (cette loi est sage.) 8.

Ceux

Ceux qui observeront ces commandemens, iront dans un paradis où il y aura de belles femmes, nommée *Houris*, qui seront toujours vierges, malgré qu'elles fassent tout pour ne plus l'être; des tables bien servies, de la musique, des lieux charmans, des bois toujours verts, d'excellens fruits, des assiettes d'or, d'argent, de pierres précieuses, &c. Mais au contraire, ceux qui violeront la loi, iront dans un enfer à sept portes. Ils mangeront & boiront du feu; ils seront enchainés, & mis dans des chaudières d'eau bouillante. Il prouve le dogme de la résurrection, par sept Dormans, plongés dans le sommeil durant 360 ans dans une grotte. Il défend de manger des animaux proscrits par la Loi de Moïse, & le faux témoignage. Il consacre le *Vendredi*, & ordonne le Pélerinage de la *Méque*; il prend ensuite la Morale de l'Évangile sur l'avarice, l'usure, l'oppression, le mensonge, le jurement, mais il n'en adopte par la douceur & la tolérance: il veut que l'on contraigne les hommes à embrasser sa doctrine, & qu'on ne laisse paraître aucune miséricorde envers ceux qui refuseront. Il défend toute dispute sur l'Alcoran, & de douter d'un seul mot de ce qu'il contient.

Les *Musulmans* croient une fatalité inévitable, ou *prédestination*. Malgré leur intolérance, ils croient que tous ceux qui mènent une bonne vie, iront dans le Paradis. Les bonnes œuvres, selon eux, méritent infailliblement le ciel. Ils prétendent que tout mourra, jusqu'aux anges mêmes, lorsque le chérubin Istraphil sonnera de la trompette pour la première fois; & qu'à la seconde tout ressuscitera. Ils croient un purgatoire. Ils rendent honneur au soleil levant, & prétendent que le ciel est fait de fumées, qu'il y a des mers au dessus, que les diables seront un jour sauvés par l'Alcoran, &c.

Les deux principales sectes sont celles d'*Ali*, & d'*Omar*. La première est suivie des Persans, & la seconde des Turcs. Leurs Religieux, sont les *Imailer*, ou *Immaums*, fort débordés dans leurs moeurs, & qui ne s'occupent qu'à chanter des poésies lascives pour de l'argent. Les *Calenders* font profession du célibat. Les *Dervishen* ou *Derviches* égratignent leur corps, vont nue tête, & brûlent leurs tempes avec un fer chaud; leurs supérieurs se nomment *Assambaba*: Ils se taillent des fleurs dans la chair, pour l'amour des femmes qu'ils aiment. Les *Torlachs*, sont vêtus de peaux d'ours; ils vivent à la campagne dans l'ignorance & l'oisiveté.

Ils ont huit ordres ou degrés de Prêtres séculiers: 1. le *Muphti* ou *Pape*; 2. le *Cadileshcer*, ou Vicaire; 3. le *Cadi*, qui enseigne le peuple; 4. les *Modécis*, hospitaliers; 5. les *Antiphis*, qui lisent la loi; 6. les *Imain*, ou *Imans*, qui ont soin du cérémonial; 7. les *Murin*, appellent le peuple du haut des tours; 8. les *Sophi*, ce sont les chantres du temple.

Les Mahométans sont tous circoncis. Cette religion embrasse l'*Afrique*, l'*Asie*, la *Turquie*, l'*Arabie*, la *Perse*, la plus grande partie des *États du Mogol*, la *Tartarie*: elle est

Beaucoup plus étendue que le Christianisme. Elle est inconnue en Amérique. Alexandre Ross dit que la vie scandaleuse de nos Prêtres a détruit la religion dans ces vastes contrées.

Les 150 ou 200 Sectes de la RELIGION CHRÉTIENNE, suivant les temps auxquels elles ont paru.

A-PEINE la Religion Chrétienne fut prêchée publiquement, qu'il s'éleva des hérésiarques qui attaquèrent le dogme & la morale : le premier de tous, est *Sition*, *samaritain* de naissance, qui voulut acheter de *Pierre*, le don de Dieu. Il se disait Dieu lui-même, enseignait que le monde avait été créé par les Anges. Il disait que les Patriarches & les Prophètes n'avaient pas connu le Dieu de Moïse &c. Il eut pour successeur dans ses opinions, *Menander* l'an 48, *Cerinthe* 62, *Nicolaüs* 52, *Saturninus* 100 & *Basilides* 100. Ensuite les *Tertullianistes*, & les *Antropomorphites*; les *Sabelliens*, les *Samosatens*, *Montanistes*, *Praxiens*, *Photiniens*, *Prisilliens*. *Marcionites*, *Manichéens*, *Angéliques*, (qui adoraien t les Anges) & comme ils disaient que *Christ* n'avait pas souffert, il préparèrent la voie aux *Valentiniens*, *Ardoniens*, *Aphtarocites*, *Docites* & *Mahométans*. *Basilides* nommait Dieu *Abrazas* 369, & disait que le monde avait été fait en 365 jours, que le dernier des Anges était le Dieu des Juifs, & que *Christ*, qu'il nomme *Goal*, avait été envoyé pour s'opposer à ce Dieu séditieux des Juifs. Il disait aussi qu'il n'était pas permis de souffrir le martyre, & permettait l'idolâtrie.

Les *Nicolaïtes* (de *Nicolaüs*, l'un des sept premiers diacres) s'adonnaient à toutes sortes d'impuretés, & voulaient que les femmes & les biens fussent en commun. Les *Carocratens* 100, enseignaient qu'il y avait deux Dieux contraires l'un à l'autre; que *Christ* n'était qu'un homme, &c. Les *Ébionites* 37, niaient la divinité de *Christ*. Les *Cerinthiens*, & les *Nazarietes*, regardaient la circoncision comme le baptême. Les *Secondiens* 110, permettaient tous les plaisirs, disant que la foi suffit sans les œuvres. *Ptolémiens* méprisaient l'ancienne loi. Les *Marcites* 115, niaient l'humanité de Jesus-Christ. Les *Colabarciens*, attribuaient toutes nos actions aux sept Planètes. Les *Héracléonites* 110, disaient qu'on pouvait renier le *Christ* de bouche seulement. Les *Ophites* 132, disaient que *Christ* était le serpent qui trompa *Eve*. *Cainites* : ils adoraient *Cain*, *Coré*, *Dathan*, *Abiron* & *Judas*, comme ayant occasionné du bien par leurs crimes. *Séthites* : adoraient *Seth*, & pensaient comme les Cainites. *Archontiques* & *Ascotypes* 308, adoraient les Anges, rejetaient les sacremens, s'adonnaient à toutes sortes d'impuretés; ils pensaient que le diable avait engendré d'*Eve*, *Cain* & *Abel*. *Cerdon* 110, & *Marcion* 133: deux Dieux contraires, l'un bon, l'autre sévère; niaient la résurrection &c. *Apelles* 150, disciple de *Marcion*, ne reconnaissait qu'un Dieu; le corps de *Christ* est élémentaire, & son esprit seul est au ciel: cependant il enseignait

gnait un Dieu *Feu*; Les *Sévériens*, disciples d'un *Séverus* qui fréquentait une débauchée nommée *Philumène*; il condannait le mariage, niait la résurrection & les prophètes. Les *Tatiens*, disciples de *Tatianus* élève de *Justin martyr*. Ils s'abstenaient de vin, de chair & de mariage. Ils croyaient tous les hommes damnés, exceptés les *Tatiens*. *Cataphrygiens* 144, les mêmes que les *Montanistes*; deux prostituées suivirent ce *Montan*, & prophétisaient à sa suite; leurs paroles étaient regardées comme autant d'oracles. Ces misérables, dans la cène, mêlaient du pain avec du sang de petits enfans.

Les *Pépuiens*, *Quintiliens* & *Artotyrites* regardaient les femmes comme d'une nature plus excellente que les hommes (c'était à-peu-près l'idée de *Robert d'Arbrisselles*): ils disaient que Christ avait paru sur la terre sous la forme d'une femme: les *Artotyrites* mêlaient du pain & du fromage dans l'Eucharistie. *Quartodécimans* 165; ils célébraient la Pâque comme les Juifs, niaient qu'on pût obtenir le pardon quand on péchait après le Baptême &c. Les *Alogiens* ou *Bériliens* 167, rejet, l'Évang. de s. Jean & l'Apoc. Les *Adamites* 210, voulaient qu'on allât nud. Les *Elcésiens* avaient un Livre dont la lecture effaçait les péchés: ils adoraient l'Eau, & deux Prostituées, dont ils léchaient la poussière des pieds & la salive; ils disaient qu'on pouvait renier Christ en temps de persécution, &c. *Théodotiens* 170, disaient que Christ n'était qu'un homme, attaquaient l'authenticité des Évangiles, soutenaient que Chr. était né par copulation charnelle &c. *Melchisédéciens* 174, mettaient Melchisédech au-dessus de Christ. *Bardésanistes* 144, enseignaient que toutes choses & Dieu même étaient sujets à la Fatalité. *Noétiens* 140; leur erreur était de n'admettre qu'une personne dans la Trinité, tout-à-la-fois mortelle & immortelle. Les *Valétiens* 216, condonnaient le mariage & la reproduction; ils se châtraient eux-mêmes. Les *Cathari* ou *Novatiens* 220, refusaient l'absolution aux coupables après le baptême. Les *Apostoliques* 145, sous prétexte d'imiter les Apôtres, rejetaient le mariage; ils avaient des Évangiles apocryphes; ils furent aussi nommés *Apotactiques*. Les *Sabelliens* 224, disaient qu'il n'y avait qu'une personne en Dieu, & que Dieu le Père avait souffert. *Origéniens* permettaient le concubinage, & défendaient l'union légitime. Les *Origéni-
stes* 247, disciples du célèbre *Origène*, disaient que nos âmes reviendraient dans nos corps, que la punition des Diables & des réprouvés ne durerait que 1000 ans; que le Père a créé le Fils & le Saint-Esprit &c. J'ai parlé des *Samosatéens* 223, des *Photiniens*, *Luciens* & *Marcelliens* à l'article de *Simon*. Les *Arriens* 290, en étaient une suite, & niaient la Divinité de Christ. *Manichéens*: *Manès*, Perse de naissance, réunit dans sa secte toutes les erreurs précédentes, & y en ajouta de nouvelles. Les *Hiérachites* 233, disaient que les Solitaires & les Moines seuls pouvaient être sauvés, & que les enfans & les gens mariés étaient au nombre des réprouvés. *Mélitiens*

286, les mêmes que les Novatiens. *Audiens* ou *Anthropomorphites* 338, faisaient Dieu corporel. Les *Séni-Ariens* 330. Les *Macédoniens* 312, regardaient le Saint-Esprit comme une créature. *Eriens* 349, rejetaient l'Ordre, & disaient que l'Ancien était l'Évêque de droit ; ils ne prirent pas pour les morts. Ils condamnaient le mariage &c. *Étiens* 331, ou *Eunoniens* & *Anomei* ; ils ne croyaient pas que Christ fut semblable au Père. On les nommait encore *Eudoxiens*, *Théophroniens*, *Troglodites* & *Gothici* ; ils débattaient. *Apollinaristes* 350 ; il divisaient l'humanité de Christ, disant qu'il avait pris un corps humain & une âme sensitive, mais non pas humaine. *Antidicomariens* 355, ou *Antimarites*, & *Helvidiens* ; disaient que Marie ne demeura point vierge, & qu'elle eut des enfans de Joseph après Jesus-Christ. *Meſſaliens* 341, priaient toujours, & rejetaient la foi & les bonnes-œuvres, adoraient le diable : ils furent nommés *Martyriens*, parce qu'ils adoraient un des leurs qu'un soldat avait tué. *Euphémites*, *Enthouſiaſtes*, à cause de leurs prétendues inspirations : ils approuvaient le mensonge, le parjure ; condamnaient l'aumône, &c. *Métangifmonites*, disaient que le Fils était dans le Père, comme un petit vase dans un plus grand, & faisaient Dieu corporel. *Hermiens*, ou *Hermogéniens* 177, & *Séleuciens*, faisaient la matière éternelle comme Dieu ; que les Anges sont faits d'esprit & de feu, &c. *Procliens* ; comme les précédens, & ajoutaient que Christ n'était pas encore venu en chair. *Patriciens* 387, pensaient que *Satan* avait formé nos corps, & non pas Dieu. *Ascites*, étaient les bouteilles de cuir de l'Évangile, pleines de vin nouveau. *Pattalorinchites*, ou *Silenciaires*, faisaient consister toute leur piété à garder le silence. *Aquarii*, se servaient de l'eau dans l'Eucharistie. *Coluthiens*, disaient que Dieu ne pouvait punir, parce que la punition est un mal. *Floriens* 153, voulaient que Dieu eût créé le mal & le péché. Les *Eternales* soutenaient l'éternité future du monde. *Nudipédales*, allaient nus pieds pour le salut de leur âme, parce que Dieu le commanda à *Moïse*, à *Isaïe*, &c. *Donatistes*, avaient du bon & du mauvais : ils ne voulaient pas qu'on punît les hérétiques, & disaient qu'il fallait que chacun fût libre ; mais ils méprisaient toute supériorité &c. Les *Circumcelliones* étaient une de leurs sectes ; ils se nommaient aussi *Parménianistes*, *Campates* & *Montenses*. *Priscillianistes* 348, étaient Manichéens, Sabelliens, Origénistes, &c. *Rhétoriens* ; ils disaient que chacun sera sauvé par sa religion. *Feri*, ne voulaient point de société. *Théoposcites*, voulaient que la nature divine eût souffert dans Christ. *Trithéistes*, divisaient l'essence de Dieu en trois parties. *Aquei*, faisaient l'eau éternelle avec Dieu. *Melitonii*, enseignaient que le corps de l'homme avait été fait à l'image de Dieu, & non pas l'âme. *Ophei*, soutenaient la pluralité des mondes. *Tertulli*, changeaient les âmes des impies en diables, ou en animaux féroces. *Lib-*

ratours, disaient que tous les impies qui crurent à Christ; lors de sa descente aux enfers, furent sauvés. *Nativitaires* disaient que le Fils, comme Dieu, n'a pas toujours été. *Lucifériens* 353, faisaient les âmes corporelles, & ce monde l'ouvrage du diable. Les *Jovinianistes*, maintenaient que tous les péchés sont semblables, que le jeûne est inutile, que la Vierge perdit sa virginité en portant Christ, &c. *Arabiques*, crurent que les âmes des hommes mouraient avec le corps, & que tous deux ressusciteraient au dernier jour. Les *Psychopanichites* leur ressemblent, & disent que les âmes reposent dans le tombeau avec les corps. *Collyriens* 357, appellés ainsi d'un gâteau nommé par les Grecs *Collyrides*, qu'ils présentaient tous les ans à une jeune-fille en mémoire de la Vierge Marie, dont le culte n'était pas encore établi. *Paterniens*, ou *Vénustianiens*, de *Vénus* qu'ils honoraient par leurs actions impudiques. On les nommait en grec *Ethioproskoptai*, *antipodes d'honnêteté*. *Tertullianistes* 243, disciples du fameux *Tertullien*; firent Dieu corporel, & nos âmes, non - seulement corporelles, mais ayant des membres & des parties, qui reçoivent de l'accroissement & de la diminution avec le corps; que la Vierge se maria une fois après la naissance de Christ, &c. Ils condonnaient toutes sortes de guerres pour les chrétiens. *Abélonites*, hérésie trop monstrueuse pour durer: ils assuraient qu'*Abel* se maria, mais qu'il ne se servait de sa femme que d'une façon qui fait horreur, afin de ne point avoir d'enfants: à son imitation, les Abélonites se mariaient, & se conduisaient de même, & adoptaient les enfans des autres. *Pélagiens* 382, disaient que la mort n'était pas la folde du péché; mais qu'*Adam* serait mort, quand il n'aurait pas péché. Que les petits enfans sont bienheureux sans le baptême; que l'homme peut le bien de lui-même, & qu'il ne doit rien à la *prévention*, & à l'aide de la Divinité, & que nos bonnes-œuvres nous attirent la grâce, &c. *Prédestinatiers*, parfaitement contraires, & plus dangereux que les Pélagiens; sous prétexte de *prédestination*, se livraient à toutes sortes de crimes: on les appelait encore les *Libertins*. *Thimothéens* 447, ou *Monothélites*, n'attribuaient à J. C. qu'une volonté, parce qu'ils disaient que les deux natures confondues dans le sein de la Vierge, avaient formé une troisième substance, qu'ils nommaient *mixte*. *Nestoriens* 400, mettent deux personnes en J. C. savoir le fils de Dieu, & celui de Marie; laquelle n'est mère que d'un homme & non de Dieu. *Eutychiens*, disaient que l'humanité était dans Christ engloutie par la divinité. De ceux-ci naquirent les *Acéphales* 462, qui ne voulaient ni prêtres, ni évêques, ni sacremens. *Monophysites*, comme les *Eutychiens*. *Agnoëtes* 572, disaient que Christ ignorait le jour du jugement. *Jacobites* 575, *Eutychiens*, appelaient les Chrétiens *Melchites* par mépris. *Arméniens* 577, soutiennent que Christ n'a point pris de corps dans le sein de Marie. *Heïcites*, ils disaient que le service divin consistait en

de saintes danses. Les *Gnosimachi*, méprisaient toutes sortes de sciences. *Armenii*; ils enseignaient que le S. Esprit procédait seulement du Père; que toutes les femmes à la résurrection seraient changées en hommes, &c. *Chazincharii*, n'adoraient que la croix: *Staurolatæ*, de même. Les *Thétopsyches* maintenaient que l'âme meurt avec le corps. *Theokagnoſta*, disaient que l'âme & le corps meurent en même temps. *Ethnophrones*, étaient des payens chrétiens (comme les Jésuites du Malabar). *Lampétiens*, ne voulaient pas qu'on différenciât les Moines par l'habit. Les *Maronites* étaient Eutichiens; ils se sont depuis réunis à la croyance Romaine. *Agonyclites*, ne voulaient pas qu'on priât à genoux. *Iconoclastes* 8.^e siècle, ou *Iconomaques*, regardaient comme une idolâtrie la vénération des images. *Aldebertins*, fous qui révéraient les reliques d'un *Aldebert*, Français de nation, leur auteur. Les *Albanenses* regardaient comme un crime toute sorte de serment; disaient que les sacremens perdaient leur force administrés par un mauvais prêtre, &c. On vit un *Cladius* 9.^e & 10.^e siècles, *Godschalus*, *Photius*, *Scot*, *Bertrame* donner naissance aux opinions de *Luther*. *Bérenger* 11.^e & 12.^e siècles, attaque la présence réelle. Les *Simoniaques* s'élèverent alors, en faveur de la Cour de Rome, qui vendait tous les Bénéfices, ce qu'ils voulaient justifier. Les *Reordinans* s'y opposèrent, & soutinrent que l'ordination même d'un Simoniaque était invalide. Les *Micanes*, sorte de Nicolâites. Le *Sabellianisme* reparut. Les *Henriciens* (de l'emp. Henri 4) les *Patarins* ne voulaient pas qu'on chantât à l'église; ces derniers étaient disciples de l'orretanus év. de Poitiers. Les nouveaux *Apostoliques* se disaient envoyés de Dieu immédiatement, & indépend. des Sup. On mit mal-à-propos au rang des hérétiques *Marcilius* de Padoue, qui disait que le Pape n'était pas l'unique successeur de Christ; qu'il était assujetti à l'Empereur, &c. que les Ecclésiastiques ne devaient point jouir des seigneuries mondaines, &c. *Bougomilii*; ils étaient Ariens, Manichéens; &c. *Taudenius* sauvait les hommes par la foi. Les *Pétrobrussiens*, comme Bérenger. Le célèbre *Abailard*, soutint que Dieu n'était pas seul éternel; que Chr. ne prit pas notre chair pour sauver les pécheurs; que le Père est la Puissance; le Fils, la Sagesse; le Saint-Esprit, la Bonté; que le Saint-Esprit est l'âme du monde &c. Que l'homme n'a point de libre arbitre. Les *Vaudois*, malheureusement trop connus, & trop calomniés; leurs persécutions sont la honte des Papes & des Rois qui les ont autorisés. *Albigéois* 12.^e siècle, noircis comme les précédens par des scélérats intéressés à les perdre. *Correrii*, comme les Pétrobrussiens ou Bérenger. *Joachim Abbas*, & *P. Joannis* dis. que l'âme engendr. l'âme. *Almaric* 13.^e siècle, *Dinantius*, *Guillaume de S. Amand*, *Longobardus*, *Lullius*; n'eurent point de séateurs: *Dinantius* disait que Dieu était la matière première. *Fouetteurs*; ils enseignaient que de se fouetter effaçait *meilleur*,

Les péchés que toute autre bonne-œuvre. *Fraticelles*, tenaient comme permise la communauté des femmes; ils tuaient les enfans qui naissaient de leur commerce (dit-on). Les *Pseudo-Apostoli*, disciples de Sagarellus de Parme. Les *Bégards* 14.^e siècle, étaient solitaires; ils disaient qu'un baiser était un péché, parce que ce n'était pas un besoin de la nature; mais que la copulation était une bonne-œuvre, parce qu'elle est nécessaire. Les *Lolhards*, plaignaient fort le pauvre Satan chassé du ciel, disaient-ils, sans l'avoir mérité, &c. *Armanacu* & *Janoveius* sont obscurs. Les *Turelupins* étaient des cyniques. Les *Wiclévites* de Jean Wiclef) nient la transubstantiation; disent que S. Benoît, S. Augustin &c. sont damnés pour avoir établi des ordres religieux, &c. Jean *Hus* 15.^e siècle, fut Vaudois & Wiclévite. *Jérôme de Pragues*, de même. Les *Hussites* divisés en deux sectes, *Pragenses*, & *Thaborites* ou *Orfanes*, vengèrent la mort de leur maître sur les prêtres & les moines. *Ryswik*, Hollandais, disait que Christ était un séducteur, que Moïse n'avait jamais vu Dieu; &c. Les *Anabaptistes*, ou *Débatiseurs*; ils étaient Ariens, Pélagiens, &c. Les *Moscovites*, qui se séparèrent de la Religion Grecque. *Mennonistes*, niaient que la chair de Christ soit humaine. Les *Antitrinitaires*, sont Ariens & Samosateens. Les *Antimariens*, nient la virginité de Marie. *Antinomiens*, rejettent toute loi. Les *Infernales*, nient la descente de J.C. aux enfers, & disent qu'il n'y a point d'autre enfer qu'une mauvaise conscience. Les *Béguiniens*, ainsi nommés de Béguinus, leur maître; disent que Christ n'est pas mort pour les impies. Les *Hutistes* avaient la folie de prédire le jour de l'avènement de Christ. Les *Invisibles* disent que la vraie Église est invisible. Les *Quintinistes*, disciples d'un Tailleur de Picardie, qui permettaient toutes les religions; ou plutôt se moquaient de tontes, comme ce *Lucianiste*, qui écrivit le livre des *Trois Imposteurs*; ils niaient l'inimmortalité de l'âme, & défiaient le ciel & la terre. Les disciples de *Henri-Nicolas*, rejettent les Sacremens & la fin du *Pater*. *Effrontés*, qui se laissaient égratigner le front jusqu'au sang, qu'ils graisaient d'huile, ne se servant point d'autre baptême que de celui-là. Les *Hoffmanistes* en Transylvanie, enseignent que Dieu prit chair de lui-même. Les *Swenkfeldiens*, en Silésie, enseignaient que Christ est un homme que Dieu créa tout exprès pour nous délivrer, & que cet homme devint Dieu.

Les sectes de *Luther* & de *Calvin* 15.^e siècle, sont assez connues; je n'en parlerai pas. Je passerai aux noms d'autres novateurs, qui les ont suivis: *Hobos*, *Zuingle*, *David Joris*, *Mélancthon*, *Bucer*, *Westphalus*, *Servet* Espagnol brûlé à Genève pour Sabellianisme; *Brentius*, chef des *Ubiquitaires*, qui disaient que le corps de Christ est présent partout; *Postellus*, *Osiandre*, *Stancarus Amsdorphius*, *Georgius Major*, *Joannes Agricola*, *Steenbergerus Okinus* (il per-

mettait la polygamie) *Valentinus Gentilis, Paulus de Krakow* (il dit que Satan a été créé mauvais) qui tous renouvelèrent les anciennes opinions des premiers hérétiques, ou des philosophes du paganisme, par la raison que l'esprit humain qui est toujours le même, fait nécessairement un cercle, & revient au bout d'un temps, au point d'où il était parti.

MAINTENANT comparez la morale de la religion avec cet amas d'opinions & d'horreurs que je viens de mettre sous vos yeux; cela vaudra mieux que de raisonner avec tant d'autres, qui veulent prouver la religion, & ne nous montrent que leur propre impéritie: c'est la voie de la comparaison qui vous convaincra que notre culte est le plus pur, & dès-lors le plus digne d'un homme raisonnable.

Il serait cependant injuste de juger la religion payenne sur les déclamation des premiers Chrétiens. Toutes les cérémonies, qui paraissaient absurdes, ou même infames de leur temps, avaient eu dans leur institution un motif raisonnable. Rien de plus grand & de plus sublime, que celle du *Phallus* porté par les femmes dans les mystères, si l'on considère que l'on voulait désigner par-là deux choses également importantes: la première, le respect que l'on doit à l'acte saint de la génération; & la seconde, la soumission & la dépendance naturelle où les femmes doivent vivre sous leurs maris.

Mon cher Marquis, ma chère fille, le mariage est l'action la plus importante de la vie. Il faudrait avant de contracter cet engagement, que l'esprit fût toujours assez meurri pour gouverner sagement sa maison, & le corps assez formé pour que les enfans ne ressemblassent point à ces fruits précoces qui épuisent l'arbre, & n'acquièrent jamais de perfection. Hélène est bien jeune; j'avais fixé votre union pour un autre temps; mais.... il a falu l'avancer. Je me suis trouvé dans le même cas avec votre mère; ma conduite fut peu commune; je n'oserais la conseiller à personne; je ne fais même si je dois vous la confier.... Aimez-vous, mon cher fils & ma chère fille; vous allez devenir vos maîtres, & c'est le dernier commandement que vous fait votre père....

TELLES étaient les *Instructions* que le Comte avait rassemblées pour ses enfans. Le Marquis & M^{me} de T[°] les reçurent avec une respectueuse reconnaissance; & tous deux se proposèrent d'en faire la règle de leur conduite.

Fin du Précis & de la Notice des Religions.

Fautes à corriger.

Page 29, ligne presqu'avant dernière, il continua son récit;
lisez, il le continua

67, ligne 22, approuv^{er} à liser^{er}, approuvé,

